

AÍDA CURI

14 juillet 1958.



**DE L'OR PURE
DANS UNE MINE DE
TÉNÈBRES.**

Écrit par son frère,
Monsenor Mauricio Curi.

AIDA CURI

DE L'OR PUR DANS UNE MINE DE
TENEBRES.

Monsenhor Maurício Curi.

Traduction portugais/français: François Ducerisier.

Titre original : *Aída Curi, Ouro Puro em Mina de Trevas.*

AIDA CURI

DE L'OR PUR DANS UNE MINE DE TENEBRES.

5e Édition.

1e édition 1960 – 10.000 exemplaires. Éditions Paulinas, São Paulo.

2e édition 1961 – 10.000 ex. Éditions Paulinas, São Paulo.

3e édition 1975 – 5.000 ex. Éditions Ave Maria, São Paulo.

4e édition 1979 – 5.000 ex. Éditions Ave Maria, São Paulo.



Aída Curi

PREFACE.

Ecrire sur la vie d'Aída Curi, ou en parler, exige, de la part d'un interlocuteur honnête, un ensemble de vertus, car il devra affronter une grande contradiction entre pureté et violence.

Non seulement la pureté, tout comme l'amour, a subi, au cours des dernières décennies, une altération flagrante de sa valeur réelle et est devenue assez équivoque par rapport à son concept, mais encore, ceux qui la pratiquent sont victimes d'une fausse opinion, étant souvent considérés comme des êtres anormaux, originaux, excentriques, voire déséquilibrés. C'est là, assurément, une interprétation du monde consumériste et hédoniste du monde, ce monde au milieu duquel nous vivons, marqué par l'égoïsme et l'individualisme et que l'Homme évalue selon des critères absolument matérialistes.

La violence, quant à elle, est devenue, malheureusement, une caractéristique qui marque de plus en plus les comportements et les relations, générant une société malade et souvent sans perspectives, où règnent la peur et l'insécurité. Pas seulement au Brésil, mais dans le monde entier, les autorités et gouvernements s'inquiètent de la montée en flèche de la criminalité violente et la société se voit proposer les solutions les plus mirobolantes, du durcissement des peines à la création de nouvelles structures de loisirs pour les enfants des banlieues, en guise de prévention de la délinquance, en passant par la réforme du système éducatif.

Néanmoins, quelques rares *héros* persévérants osent diffuser les idéaux sur la base desquels se construit véritablement une société juste et solidaire, et, pour y parvenir, il ne suffit pas de le proclamer en toutes lettres dans la Constitution Fédérale et d'inviter les citoyens à mettre en pratique ces vertus – la justice et la solidarité.

Il faut que chaque homme soit convaincu que la société est le reflet de son comportement individuel ; l'on doit se comporter de manière juste, solidaire, respectueuse et digne si l'on veut une société juste, solidaire, respectueuse et digne.

Aída Curi et les personnages de cette œuvre, "*De l'or pur dans une mine de ténèbres*", qui en est à sa 5^e édition, lancent au lecteur de ce début de siècle un grand défi – choisir entre le chemin des vertus et celui de la violence. Cette violence qui recèle les symptômes visibles de la corruption à tous les niveaux, qui imprègne ces pages

douloureuses, au fil de ces lignes qui suivent la mort cruelle d'Aída, violence qui augmente de jour en jour et défigure les pouvoirs publics.

Il appartient au lecteur, à chaque lecteur, de faire son choix, après avoir lu les documents authentiques qui illustrent cet ouvrage; le choix de la société qu'il désire et du comportement individuel qui modèle cette société au quotidien.

Munir Cury

Procureur retraité du Ministère Public de São Paulo

Afife L. Kaial Cury

Avocate

L'AFFAIRE AIDA CURI.



Le 14 juillet 1958 eut lieu l'un des crimes les plus horribles de l'histoire du Brésil. À Copacabana, dans la ville de Rio de Janeiro, vers les neuf heures du soir, un corps tombe devant l'immeuble de 12 étages situé au n°3388 de l'Avenue Atlântica. Le nom d'Aída Curi, (que beaucoup écriraient avec l'orthographe Aída Cury), jeune fille de 18 ans, allait devenir célèbre dans le Brésil tout entier et même dans d'autres pays.

Ses parents, Gattás Assad Curi et Jamila Jacob Curi, étaient originaires de la ville de Saydnaya, en Syrie, et faisaient partie de l'Eglise Melkite Catholique. Aída avait quatre frères, Nelson, Roberto, l'Auteur et Waldir, tous en vie actuellement. Leur mère, Dona Jamila, devint veuve alors qu'ils étaient encore petits. Elle quitta Belo Horizonte, où était née Aída (au 436, Av. Santos Dumont), pour s'installer à Rio de Janeiro, où elle fut accueillie par deux dames généreuses, Alice et Flora dos Santos Moreira, et demeura pendant de longues années à l'école Moreira, située dans le quartier de Riachuelo, dans la zone nord de la ville de Rio, que dirigeaient ces dernières.

Quant à Aída, elle fut soigneusement éduquée dans un collège de religieuses espagnoles de la Congrégation des Filles de Saint Joseph, la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, qui appartenait à la Confrérie du Très Saint Sacrement de l'église de Candelária. Elle était la meilleure en tout.

À sa sortie de la maison d'éducation, après avoir fêté ses dix-huit ans, elle entreprit de préparer un concours, un choix qui s'avèrerait décisif pour son avenir. Suivant des cours à Copacabana, elle tomberait dans les filets d'un groupe de jeunes du quartier, de la rue Miguel Lemos, et serait victime d'une pratique criminelle dénommée "curra" (viol collectif), consistant à attirer la victime en se montrant gentil avec elle, pour l'emmener ensuite de force jusqu'à un lieu où elle subirait les actes délictueux du groupe. Retrouver tous les coupables ne fut pas une mince affaire, ceux-ci étant soutenus par des gens influents et puissants ; et les familles brésiliennes, du nord au sud du pays, suivirent le procès, avec ses vicissitudes, irrégularités et scandales.

Beaucoup de choses restent encore à éclaircir dans cette affaire.

Un grand nombre de gens désirent savoir ce qui s'est réellement passé, et qui était Aída Curi. Ce fait divers a été emblématique dans la vie sociale de notre patrie au cours du dernier demi-siècle, et continue à l'être. De nombreux journalistes, dans des articles ou des reportages publiés dans des revues ou des journaux, l'interprétèrent à leur manière, sans consulter la famille de la victime, agissant même parfois contre sa volonté, détournant les faits en donnant des informations imprécises et fausses et parfois même, sans le vouloir, souillant l'honneur d'Aída. Plus grave encore : même après avoir été pris à partie par la famille, ils ne se rétractèrent pas. Une importante chaîne de TV eut même, dans une émission à grand public, l'audace de diffuser un film, sans tenir compte du désaccord de la famille ni d'une notification judiciaire prononcée avant l'émission. Et ils détournèrent les faits, imaginant que, peu avant le drame, la victime s'était rendue, en compagnie de l'un des accusés, dans un autre édifice, le but étant de lui faire connaître un autre ami du groupe. L'auteur du film laissait entendre que, l'ami en question étant absent, la victime serait ensuite montée de son plein gré jusqu'au sommet de l'édifice "Rio Nobre", en toute ingénuité, éblouie par la vue sur la plage de Copacabana, et n'aurait réagi que lorsque les assassins auraient tenté l'agression sexuelle. Ils mentionnèrent, de plus, l'intervention d'un second agresseur qui aurait tenté de la sauver du premier (comme cela arrive dans la technique de "curra" et est montré dans le film en question), Aída aurait cherché secours dans les bras du second agresseur (?!), selon l'interprétation du film. Pure imagination des artistes ! Face à tant de violence et de trahison, Aída n'avait qu'une chose en tête : tenir la promesse qu'elle avait faite à sa mère trois jours auparavant : "Plutôt mourir que de laisser quiconque poser la main sur moi !".

Les auteurs de ce film préférèrent croire la version douteuse des assassins et les ouï-dire populaires, au mépris des convictions intimes de la famille au sujet du crime, ainsi que des preuves incontestables contenues dans le dossier judiciaire. Je tâcherai donc de résumer en quelques lignes le fait divers et d'exposer la conviction de notre famille, me basant sur le dossier du procès que nous avons eu entre les mains et sur des informations obtenues personnellement ou recueillies auprès de parents, d'amis, de connaissances, ou de personnes interrogées, relevant également certaines inconnues concernant le crime.

Il y a quelques années, alors que le délai légal de prescription de 20 ans n'était pas encore écoulé, j'ai tenté de faire rouvrir le procès. Ne pouvant, cependant, compter sur le témoignage des personnes que j'avais interrogées, j'ai été contraint d'abandonner la cause. Le principal témoin m'avait révélé, dans le cabinet de notre avocat, certains détails qui auraient pu permettre de lever des doutes, de désigner de nouveaux coupables, enfin, d'élucider le crime. Cette personne, à laquelle nous avons demandé de comparaître devant le juge, s'y est catégoriquement refusée, pour des motifs que nous ignorons. Elle aurait dû être interrogée lors du procès engagé sur plainte contre moi et à l'issue duquel j'ai été finalement acquitté. Cette action en justice avait été intentée contre moi à l'initiative de l'un des témoins, que j'avais accusé et pris à partie publiquement.



LES FAITS DU CRIME.



L'immeuble le plus haut est celui du crime.

La violence sexuelle était devenue une pratique fréquente dans la zone sud de Rio. Les actes de ce type étaient encouragés par l'inertie de la police, d'une part, et par l'impunité dont jouissaient leurs auteurs lorsqu'ils étaient arrêtés, d'autre part.

Selon certains commentaires entendus à l'époque, d'autres jeunes filles avaient déjà échappé aux filets du groupe de jeunes en question, qui se réunissait au coin de la rue Miguel Lemos, près de l'école Remington où Aída étudiait la dactylographie.

J'ai moi-même eu connaissance de deux autres tentatives perpétrées par les mêmes protagonistes que ceux impliqués dans la tragédie dont ma sœur a été victime. L'une d'entre-elles se produisit un jour exactement avant le drame, lorsqu'une jeune fille parvint à se tirer des griffes de son agresseur, devant la porte de l'immeuble Rio Nobre - comme elle me l'a elle-même raconté - qui tentait de la faire entrer de force dans l'immeuble. Quelques minutes auparavant, l'un des camarades de l'agresseur était passé en scooter à cet endroit-là et s'y était arrêté pour lui dire quelque chose.

On m'a également fait part d'une autre tentative. Un monsieur âgé, qui connaissait tous les protagonistes impliqués dans l'affaire, m'a dit lors d'une conversation : "J'ai moi-même déjà sauvé une de mes nièces des méfaits de ce groupe".

Les violences physiques proprement dites commencèrent devant la porte de l'ascenseur principal, que les habitants de l'immeuble empruntaient rarement à cette époque-là, car ils avaient pris l'habitude de se servir de l'ascenseur de service, auquel ils avaient accès depuis la rue Ayres Sandanha et non depuis l'avenue Atlantica (selon des informations que j'ai obtenues moi-même. Nous reviendrons sur ce détail, essentiel pour comprendre le crime, au cours de notre narration). Aída s'est vue brusquement, et en un clin d'oeil, violemment poussée à l'intérieur duquel on avait fait entrer Aída. Les détails de cette première agression, c'est-à-dire lorsque la jeune fille a été forcée à entrer dans l'ascenseur, ont été révélés à notre famille par rien moins que quatre témoins, qui ont préféré, à ce moment-là, garder l'anonymat. Aída, effrayée par l'agression et la tromperie dont elle est victime, réagit, crie ("J'ai bien entendu des cris", dit quelqu'un à notre mère lorsqu'elle arrive sur les lieux du crime cette nuit-là), mais l'ascenseur est déjà en marche. Il s'arrête au 12^e étage et, selon les premières nouvelles données par le journal "O Globo" de Rio de Janeiro, dans l'édition du 16 juillet 1958, c'est à l'intérieur de l'appartement 1201, alors en travaux, jonché de décombres et plongé dans l'obscurité, au sol sans revêtement, qu'Aída continua à se défendre des assauts de deux ou trois agresseurs, après avoir trébuché sur des planches de bois (p. 241). La personne qui était avec elle trébucha également : "ils ont trébuché tous les deux sur un bout de bois" (p. 445v). C'est que "l'appartement était en travaux et dans l'obscurité"(p 92v).

Les reporters de "O Globo", en visitant l'appartement 1201 détectèrent certains indices qui les intriguèrent, comme : des marques de doigts fins trouvées sur l'une des vitres, de haut en bas, ainsi que plusieurs sacs remplis de ciment, disposés sur le sol en guise de lit. Par terre, des dizaines d'empreintes principalement concentrées autour du lit improvisé. Alors qu'ils observaient la vitre principale, ils remarquèrent, sur la partie inférieure du mur, des taches ressemblant à du sang. Le fait que cette lutte ait eu lieu dans l'appartement 1201, comme nous le croyons, est évoqué dans le dossier judiciaire. C'était un appartement inoccupé et en construction. Un commissaire de police, qui inspectait l'immeuble, "est descendu avec le docteur "X" ; parce que l'on se demandait si la jeune fille était tombée du douzième étage ou du huitième et l'on savait que le sol du douzième étage n'avait pas encore de revêtement, donc les marques du sol auraient dû apparaître sur les semelles de ses sandales; le commissaire a observé, mais, compte tenu

des mauvaises conditions de visibilité, de la lumière très faible, il n'a pas pu répondre avec certitude sur ce point" (p. 183).

Une autre référence intrigante apparut lorsque l'on évoqua le huitième étage. Cet étage a été cité à plusieurs reprises (p. 16v. 46, 195v, 246). Le portier est monté par l'escalier en compagnie de la police jusqu'au septième étage, puis jusqu'au huitième, "où la porte était fermée, c'est pourquoi ils sont redescendus au septième..." (p.23v)

Dans un autre passage, l'un des témoins remarqua que l'ascenseur était passé par le huitième étage avant de descendre jusqu'au rez-de-chaussée et avait mis, pour descendre, "un temps anormalement long" (p. 442v).

On se demanda d'abord si le corps avait été jeté de la fenêtre de cet appartement, qui fut d'ailleurs inspecté : "le portier était en possession des clefs de l'appartement 801 et rien d'anormal n'a été constaté à l'intérieur" (p. 91).

On disait à l'époque que l'un de ces appartements était utilisé à des fins malhonnêtes. La question adressée par le commissaire de police à l'un de ses collègues, qui se trouvait déjà sur les lieux, est significative. Il demanda : "si l'on connaissait dans l'immeuble l'existence de logements suspects" et l'autre commissaire ne répondit pas par l'affirmative, mais par "je crois que non" (p. 181v). Cette réponse vague est étonnante, parce qu'il n'y avait qu'un seul appartement par étage et certains appartements n'étaient pas encore habités. De plus, un Colonel de l'Aviation habitait au septième étage et le syndic de copropriété de l'immeuble était un colonel de l'armée, qui avait déjà occupé le poste prestigieux de chef du Dops (Departamento de Ordem Política e Social - Service d'Ordre Politique et Social).

Aída perd connaissance, épuisée pour avoir résisté avec tant de ténacité. Son corps totalement inanimé est transporté jusqu'à la terrasse de l'immeuble, située sur le toit, en passant par un escalier en colimaçon conduisant du 12e étage à la terrasse ; le corps est ensuite mis sur la rambarde et jeté au-dessus de l'avenue Atlântica. La question adressée au portier de l'immeuble par l'un des protagonistes au cours du procès est importante et révélatrice : "*le jour où la jeune fille a été jetée* (selon ses propres termes), tu n'es pas descendu par l'escalier ?" (p. 26). Quelques instants après que le corps touche le sol, le cahier et le livre qui appartenaient à la victime sont trouvés à côté d'elle. À l'intérieur du sac, on retrouve un mouchoir taché de sang et une paire de lunettes cassée.



Le mouchoir taché de sang.

Le mouchoir avait été utilisé pour nettoyer la lèvre supérieure du sang qui affleurait à la suite d'une gifle. Selon les conclusions auxquelles les experts sont parvenus, après avoir juxtaposé les taches, le mouchoir était plié lorsqu'il a été utilisé. La présence, à l'intérieur du sac, du mouchoir plié et taché de sang est une preuve de la résistance d'Aída, face aux manœuvres des intéressés, tentant de faire passer les indices de l'agression retrouvés sur le corps pour des conséquences de la chute... Pourtant, il y avait d'autres traces de la lutte qui a opposé les garçons à la jeune fille qu'ils tentaient d'immobiliser, comme les longues et larges déchirures constatées sur la jupe et le jupon, le soutien-gorge violemment arraché, des griffures profondes sur le buste (côté droit) et une ecchymose sur la lèvre supérieure de la victime, causée par une série de gifles (p. 353). Même en l'absence de preuves comme celles-ci, la violence de l'agression fut largement démontrée lors de la reconstitution du crime : la gifle, les vêtements déchirés ... Sans compter les actes démontrant l'anormalité sexuelle des agresseurs, lorsque l'un d'eux "a essayé de l'immobiliser en se tenant derrière elle" et "et la jeune fille tentait de le repousser" ; (p 49 et 397 v) ; "il essayait de la retourner, pour que la jeune fille soit dos à lui, et la jeune fille ne se laissait pas faire..." (p 397); l'un des protagonistes de la lutte "a vu l'un des accusés lutter contre Aída et s'efforcer de la maîtriser et de la coincer et, se tenant dans le dos d'Aída, il avait les mains, ou l'une des mains, placées au niveau du sein de la jeune fille (p. 93v). On envisagea même l'hypothèse selon laquelle ce serait à la suite de cet acte-là - suivi d'un étranglement visant à maîtriser la victime - qu'elle aurait perdu connaissance ou aurait été asphyxiée ... Mais cela ne fut jamais prouvé, même si l'on dit à l'époque, comme cela fut rapporté par la presse, que la police scientifique avait trouvé des marques de "tentative d'étranglement".

Aída ne prononça que quelques mots pendant la lutte (du moins, c'est ce qu'affirmèrent les prévenus dans leurs témoignages lors du procès) : "*Laissez-moi*

partir" et *"Je suis vierge"* (p. 197v et 45). Elle portait une dévotion à Sainte Maria Goretti, jeune fille italienne de 12 ans, martyr de la chasteté. Aída écrivait avec son sang ce qu'elle avait noté dans son journal personnel : "Plutôt mourir que pécher".

Un jour après le crime, au service des autopsies de l'institut médico-légal, des médecins légistes procédèrent à l'examen du cadavre, parmi lesquels les docteurs Mário Martins Rodrigues et Rubens Pereira de Araújo, recommandés par le directeur de l'institut médico-légal, le docteur Jessé de Paiva. Après avoir soigneusement examiné le cadavre et détecté des ecchymoses, des écorchures et les traces évidentes de sévices divers, ils prélevèrent et placèrent entre des lames de verre des échantillons de la substance retirée des conduits vaginal et rectal, pour faire une recherche de spermatozoïdes - (p. 60 v) ; des fragments de tissus de maille noire furent également examinés.

Le premier août, les médecins légistes rendirent les conclusions de leurs recherches : négatives. (p. 172).

Pendant l'examen du cadavre, l'on procéda à d'autres analyses méticuleuses, ayant prélevé des échantillons pour détecter la présence de barbituriques ou de substances toxiques, (p. 65), ainsi que pour rechercher la présence d'alcool et, le cas échéant, la dose absorbée (p. 172). L'analyse ne prouva la présence d'aucun de ces éléments.

L'homicide qualifié, l'attentat à la pudeur avec violence ainsi que la tentative de viol furent démontrés. Concernant le dernier de ces points, lisons l'analyse pertinente faite par l'un des juges du procès : "la conclusion négative du rapport concernant la présence de spermatozoïdes, que ce soit dans les conduits vaginal et anal de la victime ou sur ses vêtements n'a aucune valeur, dans ce cas, pour caractériser la tentative de viol, car il n'est pas nécessaire qu'il y ait eu orgasme viril, ni "immissio seminis", mais "immissio penis in vagina", et tout indique que celle-ci n'a pas été consommée, bien que la victime soit dotée d'un hymen complaisant (p. 59 du dossier judiciaire). Si les agresseurs avaient volontairement renoncé au but poursuivi (désiré), il resterait de tout cela, comme résidu, le crime d'attentat à la pudeur avec violence. Mais, ce que les rapports révèlent, c'est que les agresseurs n'ont pas renoncé volontairement au viol, mais ont renoncé face à la résistance de la victime : j'admets donc l'existence de la tentative de viol", déclara le juge Astério Aprígio Machado de Melo (p. 380). Il a donc été clairement démontré que le viol n'a pas eu lieu. *Aída est morte vierge.*

LE CONTEXTE SOCIAL DE L'EPOQUE.



Une scène ordinaire à Rio de Janeiro aux alentours de 1958.

Il faut rappeler que dans les années 50, des films de violence et de révolte étaient projetés au Brésil et avaient des effets sur la psychologie fragile de certains adolescents de Rio, par exemple "L'équipée sauvage", avec Marlon Brando, et «La fureur de vivre», avec James Dean.

Rio de Janeiro traversait une époque inquiétante avec le phénomène de la "jeunesse égarée", protagoniste des fameuses "curras". On attendait de la police une réaction rapide et plus sévère. Les familles de la zone sud étaient pratiquement désemparées. Deux ou trois semaines avant la mort d'Aída, plus précisément le 27 juin, un mendiant avait trouvé la mort à Copacabana...immolé par le feu, des mains criminelles d'un jeune du quartier, et des bruits coururent selon lesquels le coupable faisait partie de ce même groupe qui allait plus tard attaquer Aída (p. 130 v). Dans les journaux de l'époque, aucune mention ne fut faite d'une éventuelle enquête ou même de recherches policières visant à découvrir le fauteur de ce crime révoltant !...

Notons au passage que la "Ville Merveilleuse" était encore la capitale du pays, que l'on appelait le "District Fédéral". La construction de la nouvelle capitale, Brasília (que l'on voulait inaugurer de toute hâte, en 1960!) semblait accaparer toute l'attention de l'Etat...

Pour rendre plus dramatique encore le contexte social, la drogue s'était déjà répandue à Copacabana. Il n'est pas sans fondement de supposer que certaines des personnes impliquées dans ce crime avaient déjà succombé à ce vice. On dit à l'époque qu'il y aurait eu la présence de drogues dans cette affaire et qu'il y avait des points de vente tout près du lieu du crime, dont l'un était fréquenté par certains des protagonistes impliqués dans la mort d'Aída.

Il est pratiquement impossible de se faire une idée du niveau de dégénérescence morale du groupe qui tenta de balayer l'honneur et l'innocence d'Aída. Tout indique qu'ils venaient du monde souterrain du libertinage !

LES INCONNUES DU CRIME.

De nombreuses questions demeurent sans réponse :

1- Est-il vrai, comme on l'a commenté à l'époque, qu'Aída était déjà suivie depuis quelques temps par le groupe qui nourrissait à son égard des objectifs inavouables ?

2-S'agissait-il d'une "curra" préméditée depuis longtemps, ayant pris pour cible Aída ? Le fait que l'une des personnes appelées à la barre ait utilisé un article défini en interpellant le mineur accusé, peut être significatif : ["X" est avec *la* fille et il veut savoir si vous avez un endroit où il puisse aller...] (p. 12v). Il ne dit pas qu'il était avec une fille, mais avec *la* fille.

3- Quels sont les membres du groupe qui ont présenté Aída au reste de la bande, le soir du crime ? On a dit qu'Aída avait été présentée au groupe par quelqu'un qui la connaissait déjà ou qui connaissait sa camarade.

Pourtant, le jeune homme en question n'a pas été incriminé, il a seulement été appelé à témoigner au procès. Toujours dans le même contexte, on se demande : à qui appartenait le porte-clefs jeté par terre, dans l'intention d'attirer la victime ? Il est apparu clairement lors du procès qu'il se pouvait que d'autres garçons fréquentant les alentours de l'école connaissent Aída (p. 31) et qu'à la sortie de l'école elle ait été accompagnée par un garçon qui y était inscrit également (p. 449).

4- D'autres personnes faisant partie du groupe auraient été présentes sur la terrasse, au moment de la lutte, en plus des deux jeunes hommes qui, étant majeurs, ont été jugés par le jury du tribunal et du mineur impliqué qui n'a pas été jugé, mais a été confié au juge des mineurs ? L'un des protagonistes impliqués a affirmé "connaître les habitudes de la bande, de vouloir participer aux rencontres amoureuses des copains" (p

51). On raconta à l'époque qu'en plus de ces trois garçons, deux ou trois personnes seraient également montées ... Lesquelles d'entre-elles étaient là, cachées, au moment de l'agression criminelle ? L'une des personnes impliquées, le quatrième personnage à avoir été condamné, a déclaré qu'au moment où le corps est tombé, il se trouvait dans l'entrée de l'immeuble et cherchait le portier (p. 12 v). Le portier n'y était pas. Le même témoin a précisé par ailleurs que : "au moment exact où il est entré, la jeune fille est tombée" (p. 410). Depuis quelques temps, ce jeune homme était inscrit à la même école qu'Aída et étudiait aux mêmes horaires, c'est-à-dire, de 18 h 00 à 19 h 00. Deux jours après le crime (!), un mercredi, il se trouvait en classe, à cette même heure (p. 14). Il était présent quand le porte-clefs a été jeté au sol, au début de la rencontre fatale, et s'empressa de chercher l'endroit où la victime serait conduite.

5- Qui a eu l'idée macabre de jeter le corps du haut de la terrasse ? On a soulevé deux thèses à l'époque : les garçons eux-mêmes en auraient pris l'initiative, supposant que la jeune fille était morte, ou ils auraient suivi les conseils de personnes qui habitaient ou fréquentaient l'immeuble ? Dans les deux cas, l'objectif était de simuler le suicide.

6- Qui a jeté le corps et quelles étaient les personnes présentes à ce moment-là sur la terrasse?

7- Quels représentants de la loi se trouvaient dans l'appartement 201, au deuxième étage de l'immeuble, résidence de l'un des accusés, en train de jouer aux cartes (p. 90v), au moment précis où la lutte a eu lieu ? Et, ayant été immédiatement prévenus de ce qui s'était passé en haut de l'immeuble, quelles décisions ont-ils prises ? Le dossier judiciaire rapporte qu'au moins un chef de police se trouvait là au moment de la chute du corps (p. 181v e 443v). On a émis l'hypothèse selon laquelle un de ces représentants de la loi serait monté alors qu'Aída était en haut de l'immeuble, inanimée.

8- Comment expliquer le trousseau de clefs trouvé sur le sol de l'entrée de service, devant la porte de la cuisine de l'appartement 1201 (p. 91) ? A-t-il été oublié là par les auteurs du crime, ou ont-ils voulu faire croire qu'ils étaient montés par l'ascenseur de service et non par l'ascenseur principal, afin d'accuser la victime d'être de connivence avec les assassins ? De la même manière, comment expliquer le fait que les experts aient trouvé la porte principale de l'appartement 1201 fermée par un obstacle en bois (p. 147) ? Les coupables n'ont-ils pas cherché à suggérer qu'ils seraient montés par l'ascenseur de service et non par l'ascenseur principal ? Mais les remarques faites par les experts concernant l'intérieur de l'entrée de service ont révélé le pot-aux-roses :

"À l'intérieur [de l'appartement], pourtant, il n'y avait rien qui puisse nous amener à la conclusion que la jeune femme y ait été conduite (p. 91)".

9- Qui est descendu de la terrasse de l'immeuble mettre le livre et le sac d'Aída à côté du cadavre gisant sur l'avenue Atlântica? M. Leonil Faria Neves a déclaré à notre mère qu'il avait vu tomber Aída sans ses livres et qu'au moment où elle est tombée, les livres n'étaient pas encore par terre. Il a confié cela à maman à la Polyclinique Générale de Rio de Janeiro, alors qu'elle attendait pour se faire soigner des dents. Il a dit habiter rue Taperuá, au numéro 319, dans le quartier de Penha. Ce monsieur est, sans aucun doute, l'une des premières personnes à avoir vu le corps tomber, ou à l'avoir vu à terre, et il a affirmé par ailleurs qu'il y avait un jeune homme très nerveux qui se tenait à une certaine distance du corps et une dame qui venait derrière lui et s'est exclamée : la pauvre ! Et elle s'est mise en suivant à rajuster les vêtements d'Aída qui étaient sens dessus dessous.

10- Qui étaient les personnes que l'on a vues entrer dans l'ascenseur le soir du crime, qui n'avaient apparemment rien à voir avec la "curra", et pourquoi n'ont-elles pas été interrogées ?

L'un des protagonistes déclare qu'ayant trouvé la porte du 12e étage fermée, il est descendu et, en ouvrant la porte de l'ascenseur principal, s'est retrouvé nez-à-nez avec "Z", et a parlé à ce dernier; il affirme encore (...) *qu'il a été dérangé dans sa conversation avec "Z" par une dame qui entrait dans l'ascenseur*" (p 19 v.). Le rapport présenté par deux détectives de la division de la police technique dans le dossier de l'affaire fait mention de "deux femmes" (p 92v).

De plus, l'un des témoins impliqués révèle que le portier lui-même, à qui il avait demandé s'il connaissait la victime, lui a répondu *"que non et que, quelques instants auparavant, deux jeunes filles étaient montées"* (p 33), sans préciser lequel des deux ascenseurs elles avaient emprunté, ni si les garçons étaient déjà là-haut avec Aída... Lors de son interrogatoire, le portier a simplement affirmé qu'elles habitaient l'appartement 901 (p.401). Nous regrettons qu'il n'y ait pas eu une enquête plus précise concernant ces "deux jeunes filles" qui étaient montées, ou la dame ayant dérangé "X" et "Z" dans leur conversation. Parfois, des faits apparemment mineurs peuvent changer le cours de l'histoire racontée par les auteurs d'un délit, en particulier dans cette affaire, car des bruits ont couru selon lesquels des jeunes filles auraient également participé au crime, en plus des garçons.

SUICIDE OU HOMICIDE?

Dès le départ, la thèse du suicide a été écartée, que ce soit par la police scientifique ou par tous ceux qui connaissaient Aída. Une question supplémentaire doit être posée : pourquoi la police scientifique n'a-t-elle été prévenue que trois heures après le crime, à 23 h 50 exactement (p. 143) ?

Qu'ont pu faire les intéressés pendant ce laps de temps pour brouiller les pistes qui pouvaient conduire la police à la véritable et unique version du crime, celle de l'homicide, et faire croire que la victime s'était volontairement donné la mort ?

Comment expliquer le fait que, le soir du crime, un commissaire principal de police et un commissaire, amis intimes de la mère du mineur incriminé, se trouvaient dans l'appartement de cette dernière, situé au deuxième étage, où ils sont restés jusque tard dans la nuit ? (p. 378v). Selon les rumeurs, la famille du mineur ainsi que ces représentants de la loi entretenaient à l'époque des liens étroits avec le chef de la police de Rio de Janeiro, le général Amaury Krueel, qui serait plus tard promu au poste de commandant de la Seconde Armée, basée à São Paulo.

Il a été consigné dans le dossier judiciaire que lorsque les occupants de l'appartement du mineur incriminé ont prévenu le commissariat du 12e district, ils ont d'abord fait mention d'un suicide (p. 182). Pourtant, l'une des personnes que nous avons interrogées avait déjà prévenu le commissariat immédiatement après le crime, en disant qu'il ne s'agissait pas d'un suicide, mais que la jeune fille s'était trouvée là-haut avec trois jeunes hommes et a donné les noms de ces derniers. C'est à l'expert criminologue Seraphim da Silva Pimentel, homme droit et impartial, qu'il incombait d'exclure



L'expert Seraphim da Silva Pimentel examine le corps d'Aída.

l'hypothèse selon laquelle il s'agirait d'un suicide pur et simple. Celui-ci, après avoir examiné le corps de la victime sévèrement blessé au cours de l'agression sexuelle, ordonne la mise en détention du portier de l'édifice Rio Nobre, contrecarrant les plans de ceux qui, dès le départ, avaient mis en œuvre tous les moyens pour faire croire à un simple suicide... Les auteurs du crime cherchaient à dissimuler les crimes commis avant l'homicide (l'attentat à la pudeur avec violence et la tentative de viol). Cet expert nous a affirmé que, s'il n'avait pas été là, le crime aurait été tué dans l'œuf... Ce professionnel aguerri et intègre a subi d'énormes pressions morales visant à faire escamoter la vérité, mais il est resté imperturbable... Il serait plus tard mis à l'écart du procès pour être remplacé par quelqu'un lié à la famille de l'un des incriminés... Quant au portier, qui avait été mis sous les verrous le soir du crime, il était déjà de retour dans l'immeuble un jour après, en compagnie du beau-père du mineur (p.399), militaire haut-gradé et syndic de l'immeuble, qui était intervenu directement auprès de la police pour que "le portier retourne au travail dès que possible" (p.194). On raconte que ce dernier a bénéficié d'un avocat hors de prix, payé par le militaire. On raconte aussi qu'à un certain moment du procès, il a bénéficié de trois avocats en même temps !... Force est de conclure que la clé du mystère du crime était entre ses mains (et il n'était certainement pas le seul à l'avoir) !

La thèse du suicide a été définitivement écartée par les experts quand ils ont trouvé, sur le mur extérieur de l'édifice, entre le parapet de la terrasse et la fenêtre du 12e étage, d'infimes particules de cuir. En examinant les sandales d'Aída, les experts ont constaté que, sur la bordure du pied gauche, il y avait des traces de forte raclure, qui avaient dû être produites par le contact avec une surface rugueuse. C'est que la sandale d'Aída, au moment où l'on a fait descendre le corps inanimé, a raclé le mur de l'édifice. En tombant, le corps n'a pas suivi la trajectoire que lui aurait donnée un élan horizontal ; si cela avait été le cas, il n'y aurait pas eu de traces sur l'angle du parapet indiquant qu'une partie du revêtement avait été récemment arraché.

Il a fallu déployer bien des efforts pour hisser la victime sur le parapet, puisque le muret avait été construit "selon un plan incliné vers l'intérieur" (p. 144). Faire ensuite descendre le corps verticalement face au mur a dû exiger plus d'efforts encore. Les experts en ont conclu "que l'on avait probablement fait glisser le corps en position debout", si l'on considère que "le chemisier était tiré vers le haut et que le cadavre présentait des écorchures longilignes localisées sur le côté et à droite du thorax, c'est-à-

dire qu'une telle entreprise aurait pu avoir été menée à bien par une seule personne" (p. 334).

Il y a un détail intéressant concernant l'un des accusés, qui pratiquait, soit dit en passant, le jiu – jitsu (p.95v et 200v). Ce dernier relate qu'après avoir vu la jeune fille gisant sur le trottoir, "il a senti ses jambes flancher, puis son corps tout entier et a failli tomber lui aussi..." (p.46) ; et qu'il a "eu une sensation bizarre ; que le témoin s'est dirigé vers le 12e étage en s'appuyant contre les murs" (p. 442v). Ce détail ne voudrait-il pas dire que ce jeune homme avait fourni un effort intense, comme celui de faire descendre le corps (ou d'aider à le faire descendre) à la verticale, au ras du mur de l'édifice ? C'est seulement une supposition que nous faisons et dont il n'est fait mention ni dans l'enquête des experts, ni dans celle de la police.

Toutefois, ce même jeune ne contredit pas cette possibilité, quand il adresse au portier la recommandation suivante : "et toi, ne dis pas que *c'est moi qui ai poussé la fille* (selon ses propres termes) ni que je l'ai vue se jeter" (p. 371). L'avocat de ce jeune lui-même n'exclut pas ce fait, lorsqu'il dit au portier : "et si c'était le mineur qui avait tué ou poussé la fille (...), il ne lui arriverait rien, à lui, parce qu'il est mineur, et au second jeune impliqué dans les faits, non plus, parce qu'il est riche ..." (p.400).

Ce fait a été confirmé, ou du moins suggéré par le portier : "ayant vu "X" avec la fille et étant parti avant qu'on ne la pousse" (p. 372v). Finalement, c'est le mineur qui, par un lapsus linguae sans doute, avoue sa présence sur la terrasse au moment de la chute du corps : "après la chute d'Aída, le témoin n'a plus vu "Z"; c'est donc qu'il se trouvait sur la terrasse de l'édifice Rio Nobre" (p. 455v).

Les experts précisent par ailleurs que : la hauteur du parapet de la terrasse est de 1m06, pour 29 cm d'épaisseur ; la victime mesurait 1m63 et n'était donc pas en mesure de franchir le parapet, d'autant plus qu'elle était fatiguée et exsangue, même sans avoir à la main le livre et le sac, qui avaient dû tomber à l'endroit où elle s'était débattue. Lesdits objets ont été placés à côté de la tête de la victime, sur le trottoir de l'Avenida Atlântica, ou bien jetés d'en-haut, après que le corps ait été poussé dans le vide (c'est cette dernière hypothèse qui a été retenue par les experts p.149). Aída est tombée d'une hauteur de 42,35 mètres, à une vitesse de 102 kilomètres, 207 mètres et 60 centimètres à l'heure. La tête du cadavre se trouvait à une distance de 3m40 du mur de la façade de l'immeuble, ce qui démontre que le corps a été jeté, car dans le cas contraire (celui d'une projection spontanée) la distance en question serait bien plus grande" (p. 150 et 347).



Le parapet de la terrasse d'où le corps a été jeté.

Il y a un autre point dans le dossier dont on a beaucoup parlé. Les divergences entre les horaires mentionnés par les accusés et par les témoins, dans le but de justifier leur absence lors de l'agression ou lorsque le corps a été jeté, créant ainsi leurs propres alibis, nous amènent à douter de la véracité de leurs témoignages. Mais en même temps, cela nous donne la liberté de supposer que la lutte a pu prendre fin bien avant que le corps n'ait été jeté dans le vide. Les auteurs de ce crime abominable ont mis très longtemps à décider de ce qu'ils feraient du corps inanimé qui se trouvait dans l'appartement et de qui devrait quitter immédiatement l'immeuble (parce que n'y habitant pas).

Concernant ce dernier point, rappelons ici les considérations émises par le magistrat Cordeiro Guerra dans le cadre d'un avis sur le non-lieu, dans l'hypothèse où X serait descendu avant que le corps ne soit jeté :

"Il faut comprendre que, pour faire prévaloir la thèse du suicide, retenue au départ, X devait disparaître de l'immeuble le plus rapidement possible, car le portier et le mineur pouvaient expliquer leur présence dans l'immeuble, l'un à cause de son travail et l'autre parce qu'il y résidait, mais pas X. Si X est parti prématurément, ce n'est pas par remords ou par désillusion, c'est parce que tous trois avaient déjà décidé d'un commun accord de simuler le suicide, en d'autres termes, de jeter la victime du haut de la terrasse, c'est-à-dire de commettre un homicide; parce que la victime se trouvait déjà dans un état d'inconscience qui rappelait la mort (...) Ayant opté pour la solution visant

à dissimuler les crimes antérieurs, a-t-il assumé, consciemment ou non, le risque de provoquer la mort de la victime ? N'a-t-il pas contribué, d'une certaine manière à l'homicide ?"

De même, les coupables devaient désigner quelqu'un pour ramasser les affaires d'Aída, tombées à terre à l'endroit de la lutte et les placer à côté du corps, une fois celui-ci jeté... Les accusés se chargeraient également d'effacer tout indice susceptible de conduire la police à la certitude d'un crime, d'une part, et de laisser, d'autre part, suffisamment de traces (le trousseau de clefs trouvé par terre devant la porte de la cuisine, ainsi que la porte de la salle principale, où l'on pénétrait en empruntant l'ascenseur principal, fermée de l'intérieur à l'aide de planches) pour faire croire à la police, en plus du suicide, qu'Aída, de connivence, était montée par l'ascenseur de service avec les assassins.

Une foule de détails sont restés dans l'ombre, car aucune des personnes impliquées n'avait intérêt à révéler le nom de personnes qui, à leur tour, auraient pu les compromettre davantage.

L'attentat à la pudeur avec violence et la tentative de viol ont été, de plus, prouvés par les marques et contusions présentes sur le corps de la victime, causées par un objet contondant (une bague à l'effigie de Saint Georges, portée par l'un des accusés, a été retrouvée lors de l'enquête) ; l'un des agresseurs a fait usage d'une bague, ont conclu les experts. Sur le côté droit du visage d'Aída, on a trouvé des ecchymoses circulaires, ou plutôt ovales, de 14 millimètres de diamètre. Or, la bague du portier mesurait justement 14 millimètres de diamètre. Le juge a décrété que la bague en question soit soumise à une expertise (p. 401). Le caractère violent de cet accusé était connu depuis longtemps. Un portier travaillant aux environs des lieux du crime m'a raconté que le portier de l'édifice "Rio Nobre", peu avant la mort d'Aída, avait battu une de ses maîtresses dans la cour de l'immeuble. Il est parvenu à semer l'agent de police qui tentait de l'arrêter.

Le portier a affirmé être descendu au rez-de-chaussée de l'immeuble à vingt heures trente-cinq, alors que son témoin, en flagrant délit de contradiction, a déclaré que le portier était arrivé à cet endroit à vingt-et-une heures (p. 401v), soit quatre minutes après la chute du corps. Il est indéniable que le portier a participé au crime. Il a lui-même révélé, dans un premier témoignage, qu'il s'était blessé à la main droite, au niveau de l'annulaire. Toutefois, lorsque la police lui a dit de se présenter à l'institut médico-légal afin d'effectuer un examen du corps du délit, l'avocat du mineur incriminé lui a déconseillé de le faire. Si le portier, comme il l'a affirmé par la suite, s'était blessé en

forçant une des portes du douzième étage, pourquoi n'est-il pas immédiatement allé à l'institut pour procéder à l'examen du corps du délit ?



Le soutien-gorge déchiré d'Aïda.

On a également constaté la présence d'égratignures sur une des mains et sur la poitrine, à la hauteur de l'une des clavicules (p. 50). D'autre part, le rapport de l'examen du corps du délit fait état d'une écorchure longiligne située dans la région supra-claviculaire gauche, et une autre, irrégulière, sur la face postérieure du coude (p. 83 v). Ces écorchures, selon les suppositions, seraient dues à la résistance dont la victime a fait preuve. Cependant, la deuxième écorchure, celle située sur le coude, laisse entendre que le portier a participé au crime, en faisant descendre le corps à la verticale au ras du parapet de la terrasse - probablement avec l'aide d'un complice. Tout au moins, il y a plus qu'une simple "présomption" concernant la présence du portier sur la terrasse au moment de la scène finale, lorsque le corps est jeté du haut de la terrasse. Son alibi, passé sous silence lors du premier témoignage, un jour après le crime, et qu'il a présenté lors d'un interrogatoire ultérieur, a été contredit par plus d'un témoin. De même, pour expliquer les écorchures présentes sur son propre corps, il a déclaré avoir été battu par un policier, ce qui n'est pas convaincant, sachant, en outre, que le syndic de l'immeuble où il travaillait était rien moins que colonel et directeur du Dops, en plus d'être le père adoptif du mineur incriminé. Ce représentant de la loi a téléphoné plus d'une fois au commissariat du 12e District, où était interrogé le portier. En fait, le portier affirme qu'"il a entendu des communications téléphoniques que l'un des fonctionnaires de ce district lui a rapportées, disant que le colonel s'intéressait au suspect et qu'il devait être immédiatement libéré" (p. 400 v e 401).

Nous avons déjà mentionné la bague portée par le portier, objet recueilli au cours de l'enquête.

En plus de cette bague, il est probable que d'autres objets ont été utilisés dans le but de maîtriser la victime. Des écorchures et des blessures en forme de point ont été également détectées sur le corps d'Aída (p. 59v et 60). Ces blessures n'auraient-elles pas été causées par un "poing américain", pièce métallique utilisée pour rendre les coups plus contondants ? Ce détail de l'agression, qui a été mentionné par des journaux de l'époque, nous a été révélé par l'une des personnes que nous avons interrogées, qui tenait cette information d'un ami qui s'était trouvé avec l'un des coupables le soir du crime. Citons également les blessures profondes constatées sur le sein, qui ont pu être causées par des ongles ou des dents (p. 146) et n'ont jamais reçu d'explication satisfaisante. Un examen des arcades dentaires de tous les coupables, qui n'a jamais été fait, aurait pu apporter bien des éclaircissements. Un seul d'entre-eux a été soumis à cet examen.

La férocité dont ont fait preuve les agresseurs pour maîtriser la victime a été démontrée par la présence de lésions brutales et humiliantes, la première étant une blessure profonde située sur l'un des mamelons et la seconde consistant en la "rupture avec saignements du canal urinaire, se rapportant à la paroi vaginale" (cette dernière agression est mentionnée à la p.60).

La victime était-elle déjà morte ou seulement inconsciente quand son corps a été jeté ? Les experts ont conclu qu'au moment de la chute, elle présentait peu de réactions vitales ... (p. 204), adoptant l'hypothèse selon laquelle elle aurait seulement été, à ce moment-là, dans un état d'épuisement physique. Cependant, la seconde hypothèse fait toujours objet de spéculations ...

Enfin, l'une des manœuvres employées par la défense a été de ne pas présenter le pull-over porté cette nuit-là par un des accusés, qui devait certainement être taché de sang.

Ces questions, comme beaucoup d'autres, sont restées sans réponse et l'on attend toujours que l'un des protagonistes révèle la vérité, afin de soulager sa conscience et de rendre des comptes à notre famille et à la société.



Le médecin légiste examine le jupon déchiré d'Aída.

« UNE MER DE BOUE »

Il est difficile de se faire une idée du jeu d'influence qui fut mobilisé pour couvrir les criminels et du degré de conspiration du silence mise en œuvre pour détourner les faits. Le combattif journaliste et reporter brésilien David Nasser releva le défi, mettant en danger sa propre intégrité physique, afin que les forces occultes n'aient pas le dessus ... L'avocat Maître José Valladão, représentant de la mère de la victime en tant que partie-assistante lors du procès instauré contre les responsables de la mort d'Aída, convaincu de l'innocence de cette dernière, n'hésita pas à le proclamer haut et fort. Il devrait affronter les avocats de la défense des accusés et déjouer les basses et habiles manœuvres employées par ceux-ci pour innocenter leurs clients, usant de toutes sortes de calomnies et semant le doute concernant la vertu de la victime. La technique employée par la défense des accusés consistait d'abord à imputer toute la culpabilité au mineur impliqué, étant donné que ce dernier ne s'assiérait pas sur le banc des accusés, puis de faire croire à tout prix qu'Aída avait acquiescé aux sollicitations des accusés, pour prouver enfin qu'il s'agissait d'un suicide.

On évoqua l'intervention de hauts-gradés des forces armées et de personnalités importantes de la police, ainsi que d'hommes politiques influents, tous liés aux incriminés ou membres de leurs familles. Des personnages hauts-placés prirent part à la défense des impliqués. Un sénateur de l'Etat dont l'un des accusés était originaire serait auxiliaire de l'un des avocats; un autre, juriste brésilien respecté, ex-ministre du Suprême Tribunal Fédéral, venant à l'époque de prendre sa retraite, défendrait l'accusé, au prix de son honorabilité, déjà consacrée par la science du droit de notre pays ... La première personne vers laquelle se tourne l'un des accusés après le crime est une parente d'un sénateur, en faisant jouer les relations étroites qu'entretenaient les deux familles (p. 568v). Un parent de cette dame, avocat et fils d'un commissaire, orientera à son tour l'un des principaux témoins pendant le procès. Des lettres de solidarité seront envoyées à la famille de l'accusé par un député d'état et par le gouverneur de leur état d'origine lui-même (p. 426). On a raconté aussi que le portier de l'immeuble, qui passa vingt ans en cavale, jusqu'à la prescription du crime, avait bénéficié de la protection d'un haut-gradé des forces armées.

On s'accordait à dire, par ailleurs, que de nombreux témoins, qui auraient eu beaucoup à dire, ne furent jamais entendus et furent écartés de l'affaire ou gardèrent le silence par peur de représailles ...

Quant aux témoins entendus lors du procès, on peut légitimement se demander s'ils ont été honnêtes et s'ils ont dit la vérité. Malheureusement, il n'est pas d'usage de s'enquérir des antécédents de chacun d'entre eux pour s'assurer de leur honorabilité...

On peut aisément imaginer les dangers encourus par qui voudrait dire la vérité sur un crime dans lequel tant de gens puissants sont intervenus.

La peur de parler a obstrué les voies qui nous auraient permis de savoir toute la vérité : "Le jour du jugement, raconte notre mère, une dame s'est avancée vers elle et lui a dit être la femme de ménage de la sœur d'un témoin important cité au procès. Elle nous a révélé qu'au lendemain du crime, elle a été mise à la rue, sans avoir où aller.

Cette femme de ménage avait une fille de six ans qui étudiait dans une école municipale. Elle nous avait promis de revenir pour s'entretenir avec notre avocat, mais, d'après ce que j'ai su, elle était l'amie d'un agent de police et ce dernier ne l'a pas laissée revenir nous parler".

Un journaliste m'a aussi raconté qu'il avait fait un long voyage à l'intérieur du pays afin d'interroger un autre témoin. Là, il a été abordé par deux hommes qui l'ont menacé et obligé à rentrer immédiatement à Rio.

L'on attribua au procureur Maurílio Bruno de Oliveira Firmo, qui prit part au procès, l'expression "une mer de boue", se référant à ce qui s'était passé durant le procès.

Le non-lieu décrété par l'un des juges du procès, dont bénéficièrent les accusés après avoir été condamnés à une peine extrêmement lourde par le jury du tribunal, présidé par le juge Octávio Pinto, demeure également un mystère. Le jour où cette sentence décrétant l'acquittement de deux des accusés fut prononcée, le Brésil se réveilla en sursaut !...

Le non-lieu causa une série de reproches dans le Brésil tout entier, dont une déclaration, relayée par la presse, rédigée par Son Éminence le cardinal archevêque de Rio de Janeiro, Dom Jaime de Barros Câmara, qui, soit dit en passant, connaissait personnellement Aída, pour s'être entretenu avec elle plus d'une fois, à l'occasion des visites qu'il effectuait périodiquement à la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, à São Cristóvão, le collège de religieuses dirigé par la congrégation des "Filles de Saint Joseph", où Aída avait passé douze ans de sa vie. Pour calmer la population, le renommé et savant procureur João Baptista Cordeiro Guerra, illustre maître en droit, réduirait à néant les raisons du non-lieu, acheminant les protagonistes impliqués vers un nouveau jugement, au cours duquel l'un d'eux fut finalement condamné à huit ans de prison, tandis que le second, alors en fuite, ne put être jugé.

UN APPEL.

Il ne fait aucun doute que tirer au clair les détails de la "curra" et élucider les zones d'ombre du crime et du procès serait d'une importance capitale pour mettre davantage en lumière l'innocence et la pureté d'Aída. *Notre intérêt n'est absolument pas de condamner ou d'accuser qui que ce soit, surtout après tant d'années.* Il est important de savoir que notre mère, avant de mourir, a pardonné à tous les coupables, au nom de ses quatre fils, Nelson, Roberto, Maurício et Waldir. Dans une lettre datée du 29-9-1975, signée de la main de Jamila Jacob Curi, elle conclut par "Le pardon de tous mes fils". Le lecteur de ce récit pourra aisément imaginer, compte-tenu du fait qu'Aída était la seule fille, la grandeur du geste d'une mère aigrie et hantée par les images de la résistance et du désespoir de sa fille si douce et affectueuse. Nous voulons sincèrement donner aux coupables, qui ont vécu également une longue vie de souffrances, la

possibilité de recommencer une nouvelle vie, en purgeant par le repentir un sombre passé et de ne faire dorénavant que le bien, apportant la paix et la sérénité à leurs familles également mises à l'épreuve, ainsi qu'à eux-mêmes.

Ce que nous venons de raconter nous donne l'occasion de lancer un appel à quiconque aurait connaissance de faits non révélés à ce jour ou d'éclaircissements concernant l'affaire, à dire ce qu'il sait. Ce sera un bénéfice pour la société, qui saura ainsi que la vérité finit par voir le jour et que le mensonge et l'erreur n'ont pas le dernier mot ...

Il est nécessaire de mettre en lumière les faits et de connaître la réaction de la population, sans faire preuve d'extrémisme, sans condamner ni juger, même un demi-siècle après, pour que des cas comme celui-ci ne se répètent pas. Plus encore : il faut que les jeunes générations sachent que le Brésil a une mémoire et que nous avons assisté à un crime et à un procès dans lequel ont régné la corruption et l'impunité assurée par les puissants qui devraient préserver la paix des familles

L'auteur de ces lignes souhaite que son absence totale d'animosité et le pardon inconditionnel de la famille soient connus de tous ; il fait également le voeu que les lecteurs nourrissent les mêmes sentiments. Nous trouvons dans les paroles du Christ cette orientation fondamentale : "Soyez miséricordieux comme votre Père Céleste est miséricordieux".

Le Caire, 14 juillet 2008, pour le 50e anniversaire de la mort d'Aída.

LE 14 JUILLET 1958.



Dernier portrait, peu avant sa mort.

- NE VOUS INQUIETEZ PAS, MAMAN. SI QUELQU'UN S'APPROCHE DE MOI AVEC DE MAUVAISES INTENTIONS... JE CRIERAI... JE ME BATTRAJUSQU'À LA MORT... MAIS PERSONNE NE POSERA LA MAIN SUR MOI. JE NE PERMETTRAI JAMAIS QUE VOUS AYEZ HONTE À CAUSE DE MOI.

Pour donner un ton solennel à ces mots, prononcés d'une voix grave et posée, deux ou trois jours avant de mourir, Aída s'était levée du fauteuil de notre petite salle de séjour. Elle se tenait face à maman, avec une attitude qui ne lui ressemblait pas, à elle qui était si tendre et avait la voix si douce. Par son ton de voix, elle laissait entendre qu'elle n'admettrait pas que l'on pense à elle en des termes moins nobles, qu'elle ne saurait avoir une attitude autre que déterminée et héroïque si jamais il lui arrivait de tomber dans un piège.

Les temps étaient sombres à Rio à la fin des années 1950. Et maman s'était sentie obligée d'avertir ma soeur, qui venait de sortir d'un collège de religieuses où elle avait été interne, quelques mois auparavant :

- Attention, ma fille ! Ne fais confiance à personne. Là-dehors, nous devons nous méfier de tout et de tous. N'essaie pas d'imiter ces jeunes filles qui se disent modernes.

Les jeunes d'aujourd'hui ignorent très certainement ce que fut la seconde moitié des années 50 avec l'explosion subite de la permissivité et l'inversion des valeurs, en particulier pour une petite frange de la jeunesse de Rio.

"Rock'n roll", "playboys", "blue-jeans", "ondas" (phénomènes de mode), "embalos" ("voyages" sous l'effet de drogues), "bocas de fumo" (points de vente de drogue), les célèbres "curras"... et tant d'autres expressions, entraînent peu à peu dans le vocabulaire de notre langue.

Les protagonistes de terribles crimes sexuels et autres aventures désastreuses accaparaient l'attention de la presse, qui publiait des photos choquantes et des faits surprenants, sous la célèbre épigraphe de "Jeunesse égarée". Accepté par les uns, rejeté par les autres, ce terme caractérisait une jeunesse désorientée minoritaire, mais qui suffisait à troubler la tranquillité des foyers.

Aída, même si elle ne pouvait pas savoir jusqu'où allait la méchanceté humaine, était consciente des dangers auxquels toute jeune fille s'exposait. Pour preuve, une lettre datée du 20 septembre 1957. Elle écrivait à l'un d'entre nous, ses frères, quelques semaines avant de quitter le collège où elle étudiait :

"Je suis très contente de rentrer à la maison en décembre. Je dois aider maman autant que je le peux. Elle a besoin de se reposer et je veux la soutenir. Je te demande de ne pas oublier de prier pour moi, principalement pour les mois à venir, afin que je reste toujours une jeune fille digne et que je n'oublie jamais mes obligations, car tu n'ignores pas les tentations que je vais devoir traverser dans cette nouvelle phase de ma vie".

Après avoir passé douze longues années avec les religieuses, elle leur disait adieu, leur promettant de rapporter, comme preuve de sa gratitude, son premier salaire.

Maman tenait à ce qu'Aída soit une jeune fille instruite, afin qu'elle trouve un bon poste. En octobre, si tout allait bien, elle devait passer un concours pour travailler dans un service de l'administration publique.

Ses jours filaient littéralement, accaparés par les obligations. Elle n'avait pas de temps libre. À tel point que, pendant la courte période qu'elle passa hors du collège (sept mois seulement), elle ne se fit aucun ami ; elle partageait sa vie entre les cours et la boutique de notre frère Nelson, où elle travaillait, située dans la rue Carioca.

Elle était entrée à l'école de langues Cultura Inglesa de Copacabana (au 4228 de l'avenue Atlântica) et prenait des cours particuliers de portugais. Elle apprenait aussi la

dactylographie à l'école Remington, rue Miguel Lemos, à Copacabana, de 18 à 19 heures.

Son emploi du temps était réellement chargé. Le jour de sa mort, elle n'avait même pas eu le temps de dîner ou de manger un casse-croûte.

- Aída, mange quelque chose avant d'aller à ton cours.

- Maman, je suis en retard...

Et Aída est partie lutter pour sa vie et... pour sa vertu.

Elle ne rentrait jamais à la maison après 20 heures. Cet après-midi-là, le 14 juillet, maman lui dit encore :

- Rentre vite pour ne pas rater le feuilleton.

Elles suivaient toutes deux le feuilleton radiophonique intitulé "Les yeux noirs". Ce soir-là, Aída mettait bien du temps à rentrer. À la maison, maman restait assise à attendre sa fille, qui n'avait jamais mis autant de temps à arriver. Il fallait à peine plus de trente minutes pour aller de Copacabana jusque chez nous. Nous habitions rue Marquês de São Vicente, au numéro 11, appartement 201, dans le quartier de Gávea. La première demi-heure de retard pouvait s'expliquer par un retard des transports ... ou une circulation difficile Les minutes passaient. Et Aída n'arrivait toujours pas.

Vers 22 heures, Nelson, mon frère aîné, arriva et trouva maman profondément affligée. Il essaya de la calmer et partit immédiatement en voiture à la recherche d'Aída. Il se rendit à l'école Remington, où elle étudiait. Rien. Il pensa qu'elle avait pu avoir eu un accident et décida de passer par l'hôpital Miguel Couto, près de chez nous. Peut-être qu'une inconnue, victime d'un accident, y avait été admise...

Cependant, alors qu'il tournait à l'angle de la rue Miguel Lemos et de l'avenue Atlântica, en face du numéro 3388, il tomba sur un grand attroupement.

- Non, ce n'est pas vrai !...C'est impossible !..., pensa-t-il, comme pour éloigner le douloureux pressentiment.

Il descendit, s'approcha, se fraya un chemin à travers la foule et se retrouva devant une scène horrible : Aída gisait morte, étalée par terre, la tête baignant dans une flaque de sang qui colorait le trottoir. Imaginant le choc que subirait notre mère en se retrouvant face à ce tableau dantesque et lancinant, sa première réaction fut de demander une assistance médicale pour la prendre en charge quand elle arriverait sur les lieux.

À la maison, maman attendait toujours.

Mon frère Roberto se réveilla par hasard vers 23 heures et s'étonna de voir les lumières de la salle de séjour allumées.

- Maman, va te coucher. Il est tard.

- C'est qu'Aída n'est pas rentrée !...

Maman dit cela avec une voix chargée de l'angoisse qui commençait à s'emparer d'elle. Tout à coup, on sonna à la porte.

Maman courut jusqu'à l'entrée. C'était, à coup sûr, quelqu'un qui apportait la nouvelle d'un accident ... probablement un accident de la route ... C'était deux jeunes hommes inconnus.

- Monsieur Nelson est là ?

- Non. Qui le demande ?

- Nous sommes des amis à lui, de la rue Miguel Lemos. Nous voudrions ...

- C'est au sujet de ma fille ?

- Non, Madame, ce n'est rien. Nous voulions juste dire deux mots à Monsieur Nelson... Nous sommes des amis de la rue Miguel Lemos...

- Il est sorti. Je peux lui faire une commission ?

- Non, merci. Nous reviendrons plus tard.

Maman sentit son coeur s'emballer. Ils avaient dit Miguel Lemos... C'était justement le nom de la rue où Aída étudiait ...

Roberto ouvrit la fenêtre de sa chambre et remarqua qu'une voiture de journalistes stationnait devant la porte de notre maison.

- Maman, ces gens, à coup sûr, sont des reporters.

Roberto était sur le point d'ouvrir la porte pour leur emboîter le pas, quand la sonnette retentit une deuxième fois.

- Maman, laissez-moi ouvrir, cette fois-ci.

Les reporters, qui avaient caché les faits à maman, racontèrent alors toute la vérité à Roberto.

- Maman, vous restez ici ... - dit-il, se préparant à sortir.

- Certainement pas. Je vais avec vous.

La voiture des reporters les emmena en direction de Copacabana. Sur le trajet, les reporters commentaient l'affaire à voix basse et maman put comprendre, tout au plus, qu'il s'agissait d'un accident. Sur les lieux, la foule des curieux avait grandi. Avec l'aide de Roberto, maman marcha jusqu'au centre de l'attroupement et regarda la scène, paralysée, sous le choc.

- Morte ? ...

- C'est ma fille !...

Seule une mère peut comprendre ce que furent les instants qui suivirent. Si elle avait pu, au moins, entendre un seul mot sortir de la bouche de sa fille, sentir la chaleur de son haleine au moment de l'agonie ! Mais même cela n'était pas possible ! Maman éclata en sanglots convulsifs. Elle resta là, statique. Comme pétrifiée. Mais elle ne s'effondra pas. Elle n'était encore au courant de rien : si sa fille idolâtrée avait été renversée par une voiture, ou de quoi elle était morte. Pour maman, tout cela était une énigme. Et à quoi cela servirait-il, maintenant, de connaître la cause de la mort ?!... Une chose était sûre : Aída, sa SEULE fille, n'était plus là !

Les hasards de la vie faisaient qu'à ce moment-là, mon jeune frère et moi suivions un séminaire à Jundiaí, dans l'état de São Paulo. Ce n'est que le jour suivant que nous apprîmes la nouvelle. Le Père Supérieur, après m'avoir préparé psychologiquement, m'annonça la mort d'Aída, me disant qu'un journal qu'il avait eu entre les mains avait donné comme explication la version d'un possible suicide. Je savais que cette interprétation des faits était totalement absurde. Je connaissais bien ma soeur. Et quand le Père me dit que l'on recherchait des suspects, la figure de Maria Goretti me vint immédiatement à l'esprit. Nous avions, ma soeur et moi, à maintes reprises, échangé des idées sur cette petite sainte italienne, devenue martyr pour son honneur. J'étais absolument certain qu'une fois les faits éclaircis, la vertu de ma soeur éclaterait au grand jour. Ce jour-là, mon frère Waldir et moi étions les enfants de chœur officiant autour de l'autel, lors de la sainte messe célébrée à l'intention de notre soeur. Le Père Alberto Betke, qui nous avait envoyés au séminaire et connaissait Aída, n'hésita pas un instant à célébrer cette messe, malgré la première version attribuée à sa mort : le suicide.

Le jour de l'enterrement, le cercueil fut porté par des jeunes filles qui avaient été des camarades de classe d'Aída. Ces dernières, en arrivant au cimetière, ouvrirent le cercueil, comme la coutume l'exige, pour lui dire un dernier adieu. Aída était belle dans sa robe de futaine blanche, avec des bandes en dentelles, qu'elle avait choisie avec tant de soin pour le jour de sa sortie de la maison d'éducation. Sa physionomie, ses camarades se la rappellent bien, exprimait une grande paix et elle semblait même esquisser un sourire.

Une connaissance murmura :

- Dieu sait pourquoi il l'a choisie ... Et dire que je l'ai vue communier avant-hier à l'église de Gávea !...

Sept jours plus tard, toute la famille était réunie à Rio pour la messe du septième jour, qui a été célébrée dans notre église catholique melkite de Saint Basile, située dans la rue República do Líbano. À ce moment-là, beaucoup de choses avaient déjà été éclaircies : monsenhor Elias Coueter, qui deviendrait par la suite évêque des catholiques melkites, célébra la messe avec des parements blancs. Je n'oublierai pas les mots qu'il a prononcés plus tard, en se référant au sacrifice d'Aída : "La mort de cette jeune fille vient prouver une fois encore que nous autres, orientaux, avons le sang des martyrs !"

LE PIEGE.

Ce n'est que quelques temps plus tard que nous apprendrions qu'Aída était tombée dans un piège tendu par des garçons de Copacabana.

La "curra" était un phénomène social aux caractéristiques brutales et inhumaines. La "Curra" avait sa technique et sa ruse propres, et ses adeptes employaient un argot particulier. Les journaux de l'époque la décrivaient comme suit : trois ou quatre jeunes hommes, ou plus, tramaient ensemble le dessein criminel d'amadouer la victime par des gentillesses (1) et des ruses sophistiquées, pour la déshonorer ensuite. Pour réaliser leurs sordides objectifs, il n'était pas rare qu'ils se fassent aider par une jeune fille. La zone sud de Rio était devenue le lieu de prédilection de ces jeunes.

Le chef de la police de Rio, le général Amaury Krueel, a essayé, suite à ce crime, de faire quelque chose pour mettre fin à la débauche morale qui était devenue, depuis longtemps, une réalité pour une couche minoritaire de la jeunesse et avait des répercussions négatives sur la tranquillité des foyers. Cependant, cette répression est arrivée trop tard ... On pouvait citer plusieurs cas de jeunes filles qui avaient déjà été victimes des "curras", déflorées en plein Rio, alors capitale du Brésil. Les journaux en parlaient, mais les familles brésiliennes, prises de court, ont tardé à se rendre compte de l'énormité du danger et la police n'a pas réagi immédiatement. Le sacrifice d'Aída a été le fait qui a marqué la fin de ce nouveau phénomène social : "La jeunesse égarée, protagoniste des curras".

Selon des données recueillies dans le dossier judiciaire, les faits qui culminèrent avec la mort d'Aída se succédèrent de la manière suivante :

(1) Les gentillessees habituellement employées lors de la "curra" se traduisaient, dans le cas d'Aída, par des paroles et des attitudes mensongères, hypocrites et traîtres, de la part des garçons, sans qu'il y ait eu, à aucun moment, réciprocité de sa part.

Une fois son cours de dactylographie terminé, Aída sortit de l'école Remington, située au numéro 44 de la rue Miguel Lemos, à Copacabana, en compagnie d'une camarade de classe. Elles étudiaient toutes les deux à la même heure, de 18 à 19 heures. Elles se dirigeaient comme à l'accoutumée vers l'arrêt d'autobus, quand Aída fut abordée par des garçons qui avaient l'habitude de se retrouver dans la rue Miguel Lemos. Ceci eut lieu vers sept heures et demie. Aída avait à l'époque 18 ans et sa camarade en avait 36 ; quant aux garçons, le plus jeune avait 16 ans et les autres avaient entre 18 et 22 ans, tandis que le portier de l'immeuble où le crime a eu lieu avait 27 ans.

LE PORTE-CLEFS.

Distraite au départ par des questions concernant un trousseau de clefs jeté au sol par un des jeunes, Aída, toujours correcte et innocente dans ses pensées, ne devina pas les secondes intentions de ceux qui l'entouraient. L'un d'eux, pour approcher Aída et engager la conversation, eut recours au stratagème consistant à laisser tomber un porte-clefs. "Un des compagnons du jeune homme lui a rappelé le coup de la clef". Le jeune homme demanda à Aída si l'objet lui appartenait,

(2) Ce qui suit devra être lu à la lumière du dernier chapitre intitulé "Le pardon". Je dis ceci pour qu'il soit bien clair qu'il n'y a, de ma part, aucun sentiment de rancœur et pas l'ombre d'un ressentiment. Je cherche à peine à mettre en relief l'honneur d'Aída et à montrer son innocence. Les passages entre guillemets signalent que l'on cite textuellement des propos tenus par les accusés ou par des témoins au cours du jugement.

"en lui disant qu'elle était très jolie", et elle répondit de manière sèche et déconcertante : "qu'elle n'avait pas envie de bavarder" (p. 84).

LES LUNETTES ET L'ALLIANCE.

Découragé et frustré après sa première tentative d'approche et ayant été ignoré par Aída, le jeune homme décida de recourir à un autre moyen. Le procès est suffisamment clair et précis concernant les actes de ce dernier : "Le jeune homme s'est emparé de la boîte à lunettes d'Aída" ; "il a saisi d'un mouvement rapide la boîte à lunettes qu'Aída tenait dans l'une de ses mains" ; "il a pris à Aída sa boîte à lunettes". (p. 45, 84 et 185). Aída demanda au jeune homme de lui rendre cette boîte, avec insistance, mais ce dernier n'en fit rien ; le jeune homme disait : "Non, je vais garder ces lunettes et tu vas me suivre" ; Aída disait "qu'elle avait besoin de ses lunettes pour rentrer chez elle" (p.448). Et elle disait à sa camarade "qu'elle ne repartirait pas sans ses lunettes". (p. 84 et 84v). Cette camarade raconte qu'Aída dit à l'un des garçons, qui, au passage, était inscrit à la même école qu'elle, rue Miguel Lemos : "ton ami est un voleur ; il m'a volé mes lunettes" (p. 84v). On remarque au ton de sa voix qu'Aída semblait demander de l'aide à un garçon qu'elle connaissait. Elle ignorait pourtant que ce dernier serait le premier intéressé à trouver l'endroit où elle vivrait ses derniers instants ... Comme Aída insistait pour qu'il lui rende ses lunettes, le jeune homme lui répondit qu'"il ne les lui rendrait que si Aída lui donnait un baiser". La détermination et l'attitude d'Aída sont claires. Selon l'une des personnes présentes, "Aída n'a pas voulu donner le baiser demandé et ne l'a pas donné" (p. 516).

C'est en vain qu'elle aurait cherché à revoir ses lunettes. Il ne s'agissait pas d'une simple et innocente plaisanterie : si on lui avait arraché ses lunettes et refusait de les lui rendre, la raison en était évidente : "c'était pour qu'elle ne parte pas tout de suite". En lui arrachant ses lunettes, le jeune homme avait en vue de la forcer à rester avec lui. C'est d'autant plus vrai que ladite boîte ne lui serait pas restituée ; elle serait remise sur le tapis au moment où ils seraient tous en-haut de l'immeuble.

En plus des lunettes, on lui prit également une alliance en métal jaune. Le jeune homme affirme qu'"il l'avait prise dans son sac" (p. 21). Comme ils lui demandaient si elle était mariée ou fiancée, Aída répondit, de manière évasive: "qu'elle était fiancée avec un jeune homme pauvre" (p. 21). N'y avait-il pas, dans sa réponse, une référence au choix qu'elle avait fait, tout à fait autre, le choix spirituel dont elle avait toujours rêvé, celui de se consacrer à Dieu et à la vie religieuse ? Et si ce n'était pas tout à fait cela, elle devait, au moins, se référer, à travers cette expression, au Christ lui-même, à l'égard duquel, d'une certaine manière, elle avait déjà pris ses engagements.

On remarque que les lunettes, tout comme l'alliance, ne seront restituées à Aída ni avant, ni après qu'elle monte dans l'immeuble : elles restent entre les mains des agresseurs (p. 16, 370 et 442).

La boîte contenant les lunettes se serait trouvée entre les mains de l'un des agresseurs, au moment le plus critique de la lutte, dans l'appartement.

"Il a remis au déposant un étui en cuir, avec les lunettes ... en disant : regarde ce que je lui ai pris" (p. 16 et 45).

Alors que la lutte était en cours dans l'appartement, celui qui avait pris à la jeune fille l'alliance en métal doré la donna à son camarade : "il l'a ôtée du doigt de sa main, disant qu'elle appartenait à la jeune fille" (p. 16).

Les lunettes aux verres cassés se trouvaient dans le sac qui avait été placé à côté du cadavre. À l'intérieur du sac, on a également retrouvé l'alliance.

LE SAC.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Pour contraindre Aída à rester, on lui prit aussi son sac (p. 405 v). Et Aída demandait au jeune homme "de lui rendre ses lunettes et son portefeuille", "elle réclamait son sac". En s'emparant du sac le jeune homme avait recours à un moyen supplémentaire et plus contraignant pour retenir Aída, ayant vu ses efforts antérieurs balayés. À l'intérieur, il y avait, en plus des affaires personnelles de la victime, l'argent (p. 7), sans lequel elle ne pourrait rentrer chez elle. Ils la forçaient ainsi à rester avec eux, comme elle s'était montrée farouche et méfiante, n'entrant pas dans le jeu du jeune homme qui, en la croisant, "lui a dit quelque chose" pour attirer son attention; et, comme il la suivait, elle l'ignora quand il jeta le porte-clefs à terre, lui répondant sèchement "qu'elle ne voulait pas lui parler".

LES TACHES DE SANG SUR LE LIVRE.

Les taches rouge sombre trouvées sur le livre qu'Aída avait avec elle étaient des taches de sang humain, conclurent les experts. Cette affirmation est évidemment basée sur des preuves scientifiques : "de par la réaction positive au sérum d'albumine en précipitation, selon Uhlenhuth".

Les taches en question ont été trouvées sur le sac, le mouchoir et ... sur le livre. Sur le livre en question, "Chorographie du Brésil", une publication de l'Institut des

Retraites et Pensions des Industriels, apparaissaient plusieurs taches de sang sur la couverture et sur les pages 128 et 129, ainsi que sur la bordure (p. 213).

Il n'est pas dit dans les témoignages que ce livre a été arraché des mains d'Aída, cependant, l'une des témoins de la scène, que j'ai interrogée, a fait référence à cet objet, disant que le livre était tombé entre les mains de l'un des accusés.

Aída s'est donc vue spoliée de tout ce qu'elle avait avec elle cette nuit-là. Et ces taches ont pu être causées pendant l'agression, en-haut de l'immeuble. On peut facilement en déduire que ceux qui voulaient faire croire au suicide ne pouvaient se permettre d'oublier le livre et le sac sur le lieu de l'agression ...

L'A-T-ON FORCÉE OU ÉTAIT-ELLE D'ACCORD?

Toujours selon le dossier judiciaire, selon des déclarations figurant à la p 12 v, c'est au moment où Aída, tentant de récupérer ses affaires, lunettes et sac, se trouvait déjà tout près de l'immeuble Rio Nobre (p 84 v, 405v et 406), ou, plus exactement, en face de ce dernier, selon une déclaration figurant à la p. 12v, que s'est éloignée sa camarade, qui témoignerait plus tard au procès. Cette dernière, bien que n'étant qu'un simple témoin, fut interrogée au commissariat spécial de la division de la police technique, en présence de son avocat, lui-même fils d'un commissaire. L'on raconta que le directeur de ce commissariat spécial était un ami du père de l'avocat. La camarade d'Aída avait dit aux garçons de laisser Aída à l'arrêt de bus à 8 heures (p. 19). Pourtant, elle savait bien "qu'Aída disait toujours que sa mère lui avait ordonné d'être à la maison à 20 heures au plus tard" (selon les déclarations de cette même camarade, p. 449). Quand on l'interrogea sur sa conduite, elle répondit qu'elle ne savait pas si Aída était restée "parce qu'on l'y avait forcée ou parce qu'elle le voulait bien" (p. 447v). Cependant, Aída lui avait dit "qu'elle avait besoin de ses lunettes pour le lendemain matin" (p. 84) et "qu'elle ne partirait qu'avec ses lunettes" (p. 84v). Cette phrase aurait déjà dû faire comprendre à la camarade qu'Aída n'était pas d'accord. "Quand la déclarante a pris congé du groupe, "X" était encore en possession de la boîte à lunettes" (p. 84v). Le Mal régnait en cette sinistre nuit du 14 juillet ! Cette camarade, soit dit en passant, avait rencontré Aída trois ou quatre mois auparavant (p. 31v) et, le jour suivant, selon les informations que nous avons obtenues, elle fréquentait déjà à nouveau l'école (!).

Aída, alors seule, tente par tous les moyens de récupérer les objets qu'on lui a pris. Soucieuse de les récupérer, alors qu'elle se trouvait déjà aux portes de l'immeuble du crime, où résidait l'un des accusés, elle ne devina pas un seul instant quelles étaient les intentions réelles des garçons, intentions qui étaient bien loin de tout ce qu'elle aurait pu imaginer ... Il ne s'agit pas, de sa part, d'"ingénuité", mais d'une méconnaissance totale du degré de fausseté et de perversité des jeunes en question, déjà accoutumés à ce type de violence sexuelle. En fait la « curra » était déjà en marche.

LA RECHERCHE DU LIEU.

Tandis qu'Aída essayait de reprendre ses objets, l'un des garçons du groupe s'absenta afin de trouver un endroit où l'on pourrait la conduire, sans qu'elle ne s'en aperçoive un seul instant. En lisant attentivement le dossier, l'on peut affirmer, sans aucun doute, qu'à aucun moment Aída ne s'est doutée des intentions réelles des garçons. Ceux-ci veillèrent soigneusement à la tenir à distance à chaque fois qu'ils complotaient : "La jeune fille est restée un peu à distance" ; "elle a gardé ses distances et n'a pas entendu la conversation" (p. 406v).

Celui qui avait jeté les clefs à terre demanda à son ami 's'il connaissait un appartement où emmener la jeune fille" et alla à la rencontre d'un ami "qui utilisait la terrasse de l'immeuble pour organiser des rencontres avec des jeunes filles", et "racontait tout le temps qu'il emmenait des femmes sur la terrasse de l'immeuble et les offrait à ses amis". Le choix du lieu se porta donc sur la terrasse de l'immeuble du crime, théâtre habituel de comportements dissolus. Le portier remit à l'un des jeunes hommes les clés de l'appartement 1201 qui donnait sur le toit de l'immeuble. Le portier "était au courant des rencontres qui avaient lieu sur la terrasse de l'édifice Rio Nobre".

Même si elle se montrait déterminée et claire dans ses attitudes, Aída faisait usage de bonnes manières pour tenter de récupérer ses objets. Elle croyait qu'elle parviendrait à ses fins sans faire de scandales en pleine rue, ou offenser les garçons par des manières rudes ou des mots durs. Elle ne pouvait pas supposer que des jeunes ayant bonne apparence seraient capables de tant de trahison et de violence extrême.

Que les lecteurs nous permettent encore une réflexion. Il est incroyable qu'Aída ne se soit pas rendue compte du piège qu'on lui avait tendu, surtout au moment où elle se trouvait en face de l'édifice du crime, tout près de l'ascenseur. Comment admettre qu'elle n'ait pas songé à répliquer aux jeunes en adoptant une attitude plus ferme, des

paroles plus dures, ou en élevant la voix? Comment admettre qu'elle n'ait pas réagi de manière prompte et décisive pour récupérer immédiatement les lunettes et le sac dont les jeunes s'étaient emparés? D'abord, on peut dire qu'elle ne s'est, à aucun moment, rendu compte du piège criminel dans lequel elle était tombée. Ensuite, son éducation raffinée ne lui a pas permis de déceler le comportement fourbe et pervers des jeunes et leurs intentions malveillantes cachées sous une apparence de jeu. Je pense qu'elle espérait convaincre les jeunes: c'était une caractéristique de sa personnalité bien connue de ceux qui la fréquentaient que de se montrer forte et courageuse. Une autre question importante s'impose ici: peut-être s'est-elle sentie encouragée par la présence, même lointaine, de quelqu'un qui pourrait lui venir en aide au moment crucial où le groupe l'a prise en traître? Cette personne pourrait être le portier de l'immeuble, qui avait alors 27 ans, ou une dame qui assistait à la scène (sa camarade ne s'est pas éloignée immédiatement après que le groupe ait abordé Aída, selon une déclaration figurant à la page 12v du procès; de plus, cette camarade, ne pouvait, elle non plus, présager de la fin tragique d'Aída, victime des assauts de ses agresseurs qui la conduiraient à la mort). Si l'on considère, par ailleurs, qu'au moins quatre témoins ont, par la suite, contacté notre famille pour nous rendre compte de ce qu'ils avaient vu au cours des dernières minutes s'étant écoulées avant qu'Aída ait été enlevée et mise de force dans l'ascenseur, on se rend compte que notre question a sa raison d'être. Il ne s'agissait point d'un endroit caché, où les agresseurs seraient soustraits aux regards des gens. Il ne faut pas non plus oublier que les événements se sont produits à un moment de la journée (entre sept heures et huit heures et demie du soir), où les gens se promènent encore près de la plage, à Copacabana.

L'AGRESSION ET LA RESISTANCE.

Les experts ont trouvé des preuves abondantes de la lutte qui s'est ensuivie, dans l'appartement. En examinant les vêtements déchirés, les blessures sur le corps de la victime et le mouchoir taché de sang trouvé à l'intérieur du sac, ils ont conclu que les accusés avaient agressé la victime dans le but de la maîtriser, sans pour autant parvenir à leurs fins, en raison de la résistance héroïque et virile de cette dernière.

Les accusés eux-mêmes dans leurs témoignages ont confirmé, au cours du procès, que la lutte avait bien eu lieu, livrant des détails en abondance. Evidemment, ils n'ont pas révélé toute la vérité. Ils ont avoué au moins ce qu'ils ne pouvaient absolument pas nier. Mais cela suffisait déjà à nous donner une idée de l'insanité des actes pratiqués par les agresseurs. La douce Aída eut peut-être l'espoir, jusqu'à la fin, qu'ils auraient pitié d'elle et la laisseraient partir. Elle les implorait, pleurait, appelait certainement sa mère, sanglotait, mais, comme le temps passait, les criminels, désespérés par la résistance de la jeune fille à leurs caprices, redoublaient d'atrocités, déchaînant leurs instincts pervers et inhumains. Ils en étaient arrivés à un point critique : si la jeune fille parvenait à s'échapper, le groupe tout entier serait condamné. En effet, les nombreuses traces de sang laissés lors de la lutte ainsi que les vêtements déchirés les auraient fatalement fait condamner et ils seraient sommairement jugés, d'autant plus que l'un des coupables habitait au deuxième étage de l'immeuble et que l'autre jeune criminel était un ami de ce mineur et fréquentait son appartement ; enfin, le troisième accusé n'était point un inconnu. L'un des accusés a déclaré au cours du procès que "[la victime] avait le visage rougi à cause des gifles qu'elle avait reçues et que sa robe était déchirée; il expliqua qu'il ne savait pas à quel endroit la robe d'Aída était déchirée, parce qu'il avait seulement entendu le bruit du tissu qui se déchirait, quand l'autre [accusé] tirait les vêtements (p. 444v). Celui qui avait tiré les vêtements a déclaré "que lorsqu'il a tiré les vêtements, il était déjà énervé à cause des difficultés qui étaient apparues précédemment" (p. 51v).

L'un des protagonistes présents lors de la lutte déclare "que l'un des accusés, après avoir saisi la fille, s'est mis à l'agresser, en lui donnant quelques gifles et a tenté de soulever la robe de cette dernière et qu'elle le repoussait ... (p. 442). Et il poursuit en disant : "qu'Aída a pleuré sous les yeux du déposant quand "X" l'a frappée (...) montrant au déposant qu'elle était offensée et blessée" (p. 445v).

L'un des protagonistes ayant participé à la lutte a révélé que "X" "essayait de ceinturer la jeune fille et celle-ci le repoussait, et il l'a entendue, à un moment donné, dire qu'elle était vierge" (p. 45). Il a aussi déclaré que "l'un des coupables s'acharnait à tenter de posséder sexuellement la jeune fille et cette dernière continuait à s'y refuser, alléguant qu'elle était vierge (...) qu'il secouait la jeune fille avec violence (...) que la jeune fille pleurait avec fréquence" (p. 16).

S'accusant mutuellement, les accusés ont clairement reconnu qu'Aída s'est débattue énergiquement, tant qu'elle en avait la force.

"Les experts ont conclu que, sur la terrasse de l'édifice Rio Nobre, a eu lieu un crime d'origine sexuelle. (...) Après avoir pratiqué ledit crime et probablement pour l'occulter ou s'assurer l'impunité, le fauteur (ou les fauteurs) a jeté la victime de la terrasse, située juste au-dessus du douzième étage, en direction du trottoir jouxtant la façade de l'immeuble."

Son corps, toujours selon les conclusions des experts, se trouvait "en état d'épuisement". L'institut de criminalistique a estimé "la durée des événements qui se sont déroulés sur la terrasse de l'ordre d'une trentaine de minutes". Il était précisément 20 H 56 lorsque le corps a touché le sol, comme le signale la montre d'Aída qui s'est arrêtée à cette heure-là, suite à la chute.

Avant de conclure ce chapitre, nous nous devons de mentionner ici la conclusion à laquelle sont parvenus les experts Seraphim da Silva Pimentel, Murilo Vieira Sampaio et Joaquim da Silva Gusmão dans le "RAPPORT DE L'EXAMEN DE RECONSTITUTION" (p. 338).

a) Aída Curi, ayant été conduite à la terrasse de l'édifice "Rio Nobre", a subi, après avoir énergiquement lutté contre ses agresseurs, un attentat à la pudeur avec violence.

b) Une fois cet attentat consommé, la victime, en état d'épuisement, a été jetée de la terrasse, au ras de la façade de l'immeuble, pour s'écraser sur le trottoir, devant l'immeuble, *sans que l'on puisse exclure la possibilité que plusieurs personnes aient contribué à jeter la victime (je cite).*

c) Si l'on considère la manière dont s'est déroulé la scène de violence et le temps écoulé entre le moment où la victime a été amenée sur la terrasse et celui où elle a été jetée dans le vide (trente minutes), en tenant compte des données chronométriques obtenues, l'on conclut que tous les protagonistes impliqués étaient présents, ou bien qu'un ou deux d'entre-eux s'étaient retirés au moment où la victime a été jetée ; cependant, les violences perpétrées contre la victime ont été d'un ordre et d'une ampleur tels que l'on ne peut admettre qu'elles aient été menées à bien dans un laps de temps aussi court que celui qui s'est écoulé entre le moment où les criminels ont jeté le corps et celui où ils se sont retirés, *ce qui nous amène à conclure en définitive que tous les protagonistes impliqués devaient se trouver sur la terrasse – que ce soit en tant que participants ou en tant que simples assistants -, lorsque lesdites violences ont été perpétrées" (je cite).*

Voici les éléments du procès que je juge indispensables pour se faire une idée de la mort héroïque d'Aída.

Quelques jours après le crime, le rapport médical, parmi les descriptions poignantes qu'il contenait, rendrait à notre famille le seul verdict qui nous consolerait : Aída est morte vierge ! Personne n'avait touché son corps. Nous nous rappelâmes alors ce qu'elle avait promis à maman, trois jours avant de mourir : *"Je crierai ... je lutterai jusqu'à la mort... mais personne ne posera la main sur moi..."*



La jupe déchirée d'Aída.

LE DEPOT DE PLAINTE.

Le 18 août 1958, une plainte contre les trois principaux incriminés fut déposée par Marcelo Maria Domingues de Oliveira, 5e procureur substitut en exercice de procureur public de première juridiction. Nous nous en tenons à l'essentiel de ce document, qui se trouve aux pages 2 à 4 du dossier.

"... faisant usage de la violence, comme cela a été prouvé par les experts, X, Y et Z ont contraint Aída à la pratique de l'union charnelle, déchirant ses vêtements, la

frappant, la giflant, sans, pourtant, parvenir à mener à bien leurs desseins, compte tenu de la résistance opposée par la victime et ont ainsi commencé l'exécution du viol, qu'ils n'ont pas consommé en raison de circonstances étrangères à leur volonté.

Ayant vu balayées les possibilités d'union charnelle, ils ont poursuivi les violences, attendant alors à la pudeur d'Aída en pratiquant des actes libidineux, comme l'a également constaté la police scientifique, jusqu'à ce que la victime ait épuisé ses forces en tentant de se défendre dans une lutte inégale.

À 21 heures environ, Aída Curi, dont les vêtements avaient été déchirés, ayant subi des sévices bestiaux, en état d'épuisement physique total, pratiquement morte et ne pouvant absolument plus se défendre, a été jetée de la terrasse, en direction du trottoir de l'avenue Atlântica et, donc, assassinée, comme le prouve le rapport d'autopsie, p. 54 à 60".



La ville de Rio de Janeiro s'est littéralement arrêtée pour suivre le jugement des accusés de la mort d'Aída Curi.



Une foule importante s'est rassemblée devant le Tribunal de Première Instance
tandis que les coupables étaient jugés.



Les policiers tentent de maintenir l'ordre alors que les accusés sont jugés.



Jugement, février 1960. Le peuple, réuni devant le tribunal, voulait lyncher les auteurs du crime.



Premier jugement. Le juge Octavio Pinto proclame le verdict du jury.

PRONONCE DU JUGEMENT.

En ce qui concerne le jugement des accusés, je présente ici quelques éléments, en résumé.

Suite à la plainte adressée le 18 août 1958 au ministère public, une action pénale fut engagée contre les trois principaux protagonistes impliqués dans le crime, puisqu'un quatrième protagoniste n'avait pas été inculpé, étant mineur, et fut soumis à une procédure disciplinaire devant le juge des mineurs.

Quant aux trois autres, majeurs, l'un d'eux fut condamné par le jury du tribunal de première instance à trente-sept ans de prison, puis ... acquitté lors d'un deuxième jugement (!). Cet acquittement, qui va à l'encontre du bon sens et de la conscience humaine, aurait pu mettre en échec l'institution représentée par le jury et justifier un réexamen !

Cet accusé fut condamné à six ans de réclusion lors du troisième et dernier jugement. Le procureur ayant fait appel, cette peine fut portée de six à huit ans. Le second vit sa peine fixée à une durée d'un an et trois mois ; et le troisième, le portier de l'immeuble, ayant été condamné à 30 ans de prison lors du premier jugement, en même temps que le premier accusé, bénéficia ensuite d'un non-lieu. Le non-lieu ayant été cassé, un mandat d'arrêt fut émis contre lui. Il prit la fuite. Si on l'avait retrouvé, il aurait dû se soumettre à un nouveau jugement. Il y a longtemps qu'il y a eu prescription, le délai étant de vingt ans.

L'AVIS DU MAGISTRAT CORDEIRO GUERRA CONCERNANT LE NON-LIEU.

Le magistrat J. B. Cordeiro Guerra, 2e magistrat Public, fut chargé par délégation spéciale du procureur général du district fédéral, Cândido de Oliveira Neto, de donner son avis sur la requête du procureur en exercice du tribunal de première instance.

Le procureur avait fait appel, suite au non-lieu accordé aux trois accusés majeurs pour le crime d'homicide qualifié. La raison invoquée par le juge "a quo" en était, à la surprise générale, "le manque absolu de preuves". De même, le procureur avait fait appel, suite à l'annulation du procès pour attentat à la pudeur



Cândido de Oliveira Neto

avec violence et tentative de viol. La sentence avait invoqué une illégitimité du requérant", c'est-à-dire que le procès était annulé, le juge "a quo" considérant que l'action devrait faire suite à une plainte de la mère de la victime.

À partir de l'examen des trois épais volumes de ce procès, Cordeiro Guerra rédige son avis, sous la forme de vingt-six pages dactylographiées.

Après avoir réfuté les alibis que les accusés avaient forgés pour se soustraire à l'accusation d'homicide, il affirme dans son étude la réalité des crimes imputés aux accusés ; ensuite, compte tenu de la diversité des actes violents intentés contre la victime dans le but de la maîtriser et de la violer, il conclut qu'il y a eu plusieurs auteurs ; il admet aussi que les accusés se sont mis d'accord pour mettre en place une défense commune.

Il analyse judicieusement les déclarations des accusés. Ceux-ci ont présenté les versions qui, apparemment, les compromettent le moins, des versions atténuées, mensongères, totalement fausses. Et il met sur le tapis, avec pertinence, un adage incontesté de la psychologie judiciaire, selon lequel : "nous n'occultons que ce qui nous compromet".



Cordeiro Guerra

Cordeiro Guerra insiste encore sur le fait qu'il n'y a pas, dans ce crime, de participation principale et de participation accessoire, il n'y a pas d'aide nécessaire et d'aide secondaire; tous ceux qui ont pris part au crime sont les auteurs. Enfin, il établit clairement que les indices d'une participation criminelle ont un relief particulier dans un procès.

A partir du rapport d'autopsie, il conclut que : la victime ne s'est pas jetée du toit, pour la simple et bonne raison que sa circulation sanguine était suspendue, comme le prouvent les petites hémorragies constatées par les experts, à cause d'une syncope qu'elle aurait eue antérieurement ou de l'état d'épuisement (stress) dans lequel elle se trouvait.

Dans la deuxième partie de son Avis, le procureur aborde le chapitre "De l'annulation du procès". Il attaque dès le début l'auteur du non-lieu pour avoir procédé à cet acte judiciaire : "Il ne fait aucun doute que Monsieur le juge "a quo" n'a pas été convaincu et a accordé aux accusés le non-lieu concernant l'accusation d'homicide. La conséquence inévitable, selon l'article 81 du code de procédure pénale, en est son incompetence concernant l'appréciation des crimes contre la liberté sexuelle ayant motivé la plainte".

Le docte procureur analyse ensuite deux autres raisons qui ont motivé la décision du juge de déclarer le non-lieu.

Il conteste le jugement qui affirme que la mère et représentante légale de la victime aurait fait une "fausse" déclaration selon laquelle elle n'avait pas les moyens de payer les frais onéreux d'un procès et fait mention du certificat établi par les autorités policières (p. 179) attestant de l'état de pauvreté de la génitrice. Ensuite, considérant qu'il y a eu un "crime complexe" dans l'affaire Aída Curi, il affirme que c'est au ministère public qu'il revient de prendre l'initiative de l'action pour "crimes complexes", et que, par conséquent, il n'est pas nécessaire qu'il y ait eu une plainte des représentants légaux de la partie offensée, en l'occurrence, la mère d'Aída. Cependant, cette dernière "s'est fait représenter de manière opportune, en faisant appel au ministère public, p. 175, et en apportant les preuves de la parenté, p. 176".

La dénonciation est donc justifiée. Que les accusés acquittés retournent au tribunal. Il complète son raisonnement par la remarque suivante : "Même si la pauvreté de la mère de la victime n'avait pas été prouvée, la légitimité de l'action du ministère

public devrait être reconnue, conformément aux dispositions des tribunaux et du Suprême Tribunal Fédéral".

L'ARRET DE LA CHAMBRE CRIMINELLE DE PREMIERE INSTANCE.

Le 22 juin 1959, quatre mois après le non-lieu, décrété le 6 février 1959, la première chambre criminelle du tribunal de première instance, en accord avec l'avis du procureur général, Cândido de Oliveira Neto ; casse le non-lieu et rejette l'annulation du procès.

Nous transcrivons ici l'introduction au vote des trois juges :

"Les juges de la chambre criminelle du tribunal de première instance s'accordent, par décision votée à l'unanimité, à donner suite à la demande d'appel afin de revoir la décision antérieure et considérer le procès comme valide, en ce qu'il a été annulé par la même décision, et, ainsi, que l'on se prononce sur X, Y et Z, lesquels devront être soumis au jugement du jury de la Cour, conformément à l'avis de Monsieur le procureur général, de p. 874 à p. 899.

Ils en décident ainsi, parce que pour décréter le jugement, il suffit qu'il y ait dans le dossier suffisamment de preuves de la matérialité du crime et suffisamment d'indices et de circonstances contre les auteurs inculpés. Le procès n'étant pas exempt de doutes, l'on n'autorise pas la décision de non-lieu, car le poids des preuves, protégées par les articles 141 & 28 de la constitution fédérale, doit être examiné par le jury de la cour. S'agissant de crimes complexes – homicide, attentat à la pudeur avec violence et tentative de viol – il revient au ministère public d'assumer l'initiative du procès, qu'il y ait ou non représentation de la partie offensée ou de ses représentants légaux. L'indigence de la mère ne peut être mise en doute, si l'on tient compte de l'attestation d'indigence établie par les autorités compétentes et comme le prévoit l'article 32, & 2° du code pénal. Il ne fait aucun doute que les crimes se sont enchaînés à partir de la formation d'une des fameuses "curras", dont la technique consiste à user de gentillesse pour exercer finalement les violences les plus sophistiquées, qui ont causé la mort de la malheureuse Aída Curi. L'examen technique a conduit à réfuter les prétendus alibis présentés par les accusés et a ainsi permis l'inculpation des auteurs. La thèse du suicide ayant été écartée, les preuves recueillies dans le dossier ont confirmé la matérialité des

délits imputés aux accusés. Les arguments judicieusement avancés par le procureur général dans son avis ont complètement contredit l'argumentation avancée lors de la décision en appel concernant les preuves produites contre les accusés.

En raison des arguments exposés, les accusés, présentement attaqués, sont convoqués selon les termes des dispositions légales énumérées ci-dessus afin d'être soumis à un jugement devant le jury".

District Fédéral, le 22 juin 1959. Milton Barcellos, président et rapporteur. Alberto Mourão Russell - Faustino Nascimento.

PRECISION IMPORTANTE.

Il est important d'apporter quelques éclaircissements concernant un détail d'une grande importance dans ce crime.

Nombreux sont ceux qui demandent : Mais comment et pourquoi Aída est-elle montée ?

Maman ne parvint jamais à oublier ce qu'elle avait entendu en arrivant sur les lieux du crime. Alors qu'elle se trouvait là, devant le corps d'Aída, elle entendit une femme habillée en noir, maigre, blanche, qui se tenait à côté d'elle, s'exclamer :

- Cette jeune fille n'était jamais venue ici ! La pauvre ! J'ai bien entendu des cris !...

Et en entendant les paroles prononcées par cette dame, qui habitait probablement l'immeuble ou se trouvait là au moment du crime, maman comprit qu'Aída n'y était pas montée de son plein gré, "sur ses propres jambes". On ne pouvait tirer qu'une conclusion de ces paroles : qu'Aída avait été conduite de force sur le toit de l'immeuble, qu'on l'avait forcée à entrer dans l'ascenseur, tandis qu'elle criait. (Voir les chapitres XXI et XXII).

Selon ce qui a été raconté ici, la réalité des faits est plus qu'évidente et ne fait pas l'ombre d'un doute :

- Aída n'a pas cherché à "rattraper" les années passées au collège de religieuses ;
- Elle ne s'est pas "promenée main dans la main" avec "X". Cette affirmation n'est qu'un mensonge mal ficelé !
- elle n'a pas non plus été séduite, à cause de sa naïveté, par "les beaux discours" de "X" ;

- elle n'a aucunement été "captivée" et attirée en-haut de l'immeuble grâce à des paroles mensongères et des insinuations ;

- elle n'a pas été "éblouie" par la vue sur la plage de Copacabana depuis le haut de l'immeuble;

- elle n'a pas le moins du monde acquiescé aux sollicitations sans pudeur de "X" ou de "Z".

Nous prions tous les intéressés dans l'histoire de notre soeur de cesser une fois pour toutes ce genre de spéculations, afin de ne pas perpétuer le calvaire de la famille de la victime ...

Les lecteurs pourront tirer leurs propres conclusions : ce qui s'est passé n'était autre qu'une approche malveillante, un complot perfide, visant à abuser de la bonne foi et de la confiance de la victime en s'emparant habilement de ses affaires, pour pratiquer ensuite des actes d'un sadisme et d'une violence extrême allant jusqu'à l'homicide de sang froid, malgré la résistance surhumaine dont a fait preuve la victime jusqu'à ce qu'elle se trouve dans un état de complète exténuation.

LA VERTU AU-DESSUS DE TOUTES LES VALEURS.

Elle a réitéré l'acte de Maria Goretti. Elle connaissait l'histoire de cette sainte italienne et lui portait une grande dévotion.

Un saint d'Orient, Jean Chrysostome, se référait aux femmes martyres en ces termes :

"Plus fragile est le récipient, plus grande est la grâce ; la première femme pécha et mourut ; maintenant, une femme meurt pour ne pas pécher ... Quelles excuses auront les hommes faibles et craintifs, quand les femmes se comportent d'une manière si énergique et virile ?"

Comme tu as été courageuse, Aída chérie !

Comme nous sommes fiers de toi !

Quelle ténacité ! Quelle résistance ! Quelle virilité !

Toi, Aída, tu n'as pas hésité un seul instant à placer l'honneur au-dessus de ta propre vie, la vertu au-dessus de toutes les valeurs, l'amour envers Dieu au-dessus de tout.

Je sais ce qui l'a amenée à adopter cette attitude : elle a agi de la sorte pour ne pas faire honte à maman, mais, avant tout, j'en ai la certitude absolue, pour écrire avec son propre sang ce que je lis en ce moment sur son carnet : "PLUTÔT MOURIR QUE PÉCHER..."



La sépulture d'Aída se trouve au cimetière de Caju,
Bloc 55 – tombe 21.490.

A MA SOEUR, AFFECTUEUSEMENT.



Le don ultime d'une vie n'est un acte ni isolé, ni improvisé ; au contraire, c'est le fruit de longues années de préparation qui s'expriment au travers de petites donations du "moment présent" vécu intensément. La dernière offrande d'Aída ne fut autre que le point culminant d'une vie entière dédiée à Dieu et à son prochain. Il y eut comme un "crescendo" spirituel dans son existence. Il semble même que Dieu la préparait, jour après jour, à l'acte final.

C'est parce qu'Aída a aimé à chaque instant de sa vie qu'elle a pu donner ce gage suprême d'amour à Dieu.

Je rapporte ici des faits, des expériences qu'elle a vécues, des témoignages dignes de foi de camarades et d'éducatrices qu'elle a eus. Il y a dans tout cela, à mon avis, un message d'une grande valeur à côté duquel l'on ne doit pas passer. Cela peut être pour certains un don de Dieu que d'entrer en contact avec cette jeune fille. Ce sont 18 ans d'une intense expérience spirituelle. Je vous parle de vie, à une époque où l'on cherche les jeunes qui vivent pour leurs idées. Aída a su mourir pour les siennes.

Ce qui est fait dans l'amour demeure. Malgré les 56 ans qui se sont écoulés depuis sa mort, son message peut encore trouver un écho chez des personnes qui recherchent quelque chose de profond, de spirituel.

Sa vie toute entière ne fut qu'un chant d'amour et de tendresse. C'est du moins comme cela que je vois son existence. Elle faisait partie de ces jeunes filles au regard

innocent et à l'apparence placide, passant quotidiennement dans les rues de Copacabana pour aller à leurs cours. Elle était l'une de ces jeunes filles - comme les autres - mais paraissait garder au fond d'elle-même un secret. Et ce secret, c'était Dieu, en lequel elle croyait avec conviction et dont elle vivait en permanence. Son regard pur et cristallin révélait son être profond : une âme innocente.

Tout en elle reflétait à l'extérieur l'unité profonde de son être, jusqu'à sa manière discrète de s'habiller, avec le soin et le bon goût propres à son âge. Ceux qui l'ont connue seront d'accord avec moi pour dire qu'Aída révélait à tous ceux qui l'approchaient quelque chose de l'harmonie de Dieu qu'elle portait en elle. Elle était d'une candeur sans pareille.

Elle savait que le monde était mauvais et disait tout haut qu'elle le détestait. Cependant, elle s'était habituée à ne voir chez les autres que leur côté bon et positif, étant incapable de condamner, de juger, de critiquer quelqu'un et même de supposer chez ses semblables des intentions malveillantes.

Elle traversa ce monde sans que l'éclat de sa conscience ne soit terni. Aujourd'hui, quand je me rappelle nos conversations, j'ai l'impression d'avoir parlé avec une créature habitée de Dieu.

Je sais que toi, Aída, tu comprendras l'hommage que te rend ton frère. Ce n'est qu'un petit livre. Je l'ai écrit avec le coeur.



Eglise et couvent de Notre dame de Saydnaya. On voit à droite l'église melkite catholique de Sainte Sophie.



Interieur de l'église de Sainte Sophie, à Saydnaya, centre de pèlerinage de Syrie, berceau de la famille.



Les parents d'Aída

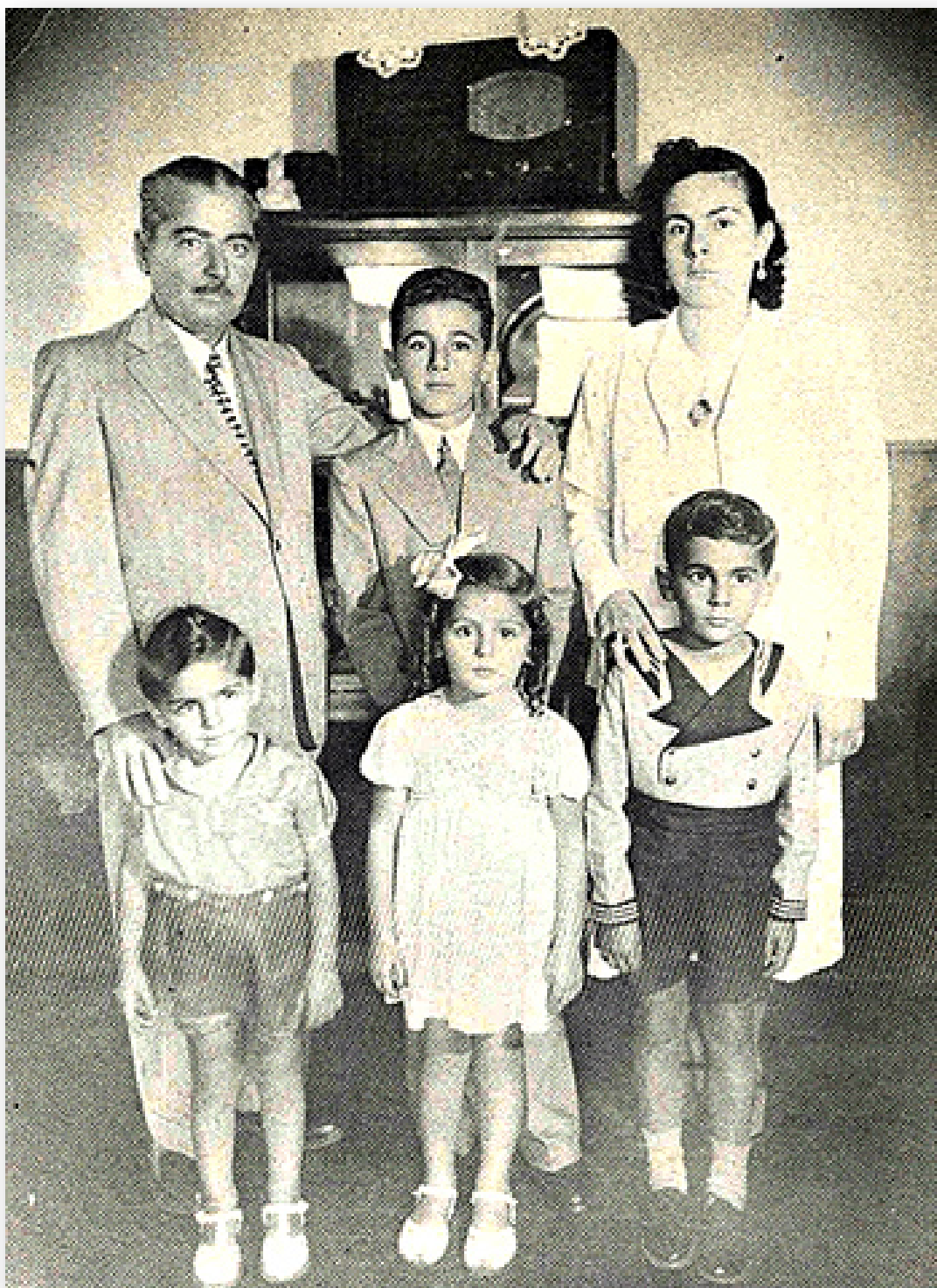


L'auteur en compagnie de membres de la famille, à l'église de Sainte Sophie, à Saydnaya, Syrie 1980



Photos de son enfance.





Aída, à l'âge de 4 ans, entourée de ses parents et de ses frères.
En arrière plan, Nelson. À sa gauche, Roberto; à sa droite, l'auteur;.



Mme. Jamila tenant Aída sur ses genoux. On voit Nelson à sa droite et Roberto à sa gauche.

I

QUAND LES DETOURS DU MONDE SONT LES VOIES DE DIEU...

L'histoire de notre famille, selon les traditions orales qui vont de père en fils, remonte à la période qui précède les événements déplorables ayant eu lieu au Liban, en 1860. À ce moment-là, le Liban traversait une période de troubles liés au mouvement des Druzes, dans la région de Raz Baalbek. C'est alors que deux de nos ancêtres se frayèrent un passage à travers la montagne qui sépare Raz Baalbek des villes qui font aujourd'hui partie de la Syrie, et s'établirent à Saydnaya, village de la célèbre région montagneuse du Kalamoun. De là, mon père a migré vers l'occident, suivi, quelques années plus tard, d'un autre frère, Jose. Mon père était encore jeune quand il arriva au Brésil. À l'image de nombreux enfants d'Orient qui y venaient tenter leur chance, dans les premières décennies du XXe siècle, il avait ouvert un commerce.

Il venait donc de Saydnaya, village chrétien de Syrie, qui mérite ici un bref rappel historique. Il s'agit d'un important centre de pèlerinage, situé à moins de 30 kilomètres de Damas. On y trouve, au sommet d'une colline, un superbe couvent grec-orthodoxe qui attire tous les ans des milliers de pèlerins. À l'intérieur du sanctuaire, il y a une icône considérée comme miraculeuse par le peuple - la "Chagura" (qui, en syrien, veut dire "célèbre"). C'est l'icône de Notre Dame de Saydnaya, dont le portrait est, selon la légende, attribué à l'apôtre Saint Luc.

Saydnaya est un village chrétien perdu au milieu d'une myriade de villages musulmans. Sa population est divisée entre orthodoxes et melkites catholiques. Notre famille appartient à la communauté catholique melkite, branche de l'Eglise catholique d'Orient, donc liée au Pape, et suit le rite byzantin. Nous eûmes parmi nos ancêtres - plus précisément notre arrière grand-père - un prêtre qui fut curé de Saydnaya. Il s'appelait Khuri Botros (Père Pedro).

Cela explique pourquoi notre nom de famille est Curi - de l'arabe Khuri, qui veut dire Père -, nom de famille communément attribué dans les pays arabes à ceux qui avaient un prêtre parmi leurs aïeux directs. Soit dit en passant, les Eglises d'Orient

conservernt jusqu'à nos jours une ancienne coutume de l'Eglise - celle d'ordonner prêtres des hommes mariés reconnus pour leur religiosité et leur probité.

Notre grand-père paternel, qui s'appelait Mikhail, ainsi que notre grand-père Assaad, furent maires de la petite ville d'origine de nos parents, occupant ce poste pendant quarante ans. Notre grand-père Mikhail, en plus d'être maire de Saydnaya, était membre du tribunal civil qui se tenait dans le village voisin, appelé Nabek. C'est à lui que notre père doit son bagage culturel, car le grand-père Mikhail tenait à l'emmener toujours avec lui afin qu'il étende ses connaissances, désirant faire de lui un homme cultivé.

Comme il était le maire d'un village de Syrie et avait été connu autrefois sous le nom de Cheikh el Balad - l'ancien de la ville - nous avons été connus, jusqu'à présent, sous le nom de Famille Cheikh, "Beit Cheikh".

Mon père, né le 2 janvier 1896, était l'aîné de quatorze frères et soeurs et s'installa au Brésil en 1913.

Quand je suis allé en Syrie pour la première fois, en 1962, j'ai entendu les anciens dire que mon père avait l'habitude de chanter la messe dans notre église melkite catholique de Sainte Sophie. Notre arrière grand-père avait été curé de cette église et c'est dans cette même paroisse que je serais ordonné prêtre le 29 août 1965 par Mgr. Dom Elias Coueter, premier évêque melkite catholique du Brésil, accompagné de Mgr Joseph Tawil, ainsi que de quelques prêtres, dont le père Georges.Fakhoury, de la Congrégation des Paulistes, parrain de mon ordination sacerdotale, et le père Elie Zahlewe, du clergé de Damas.

Étaient présents lors de la cérémonie religieuse, en plus de ma regrettée mère, venue du Brésil, des oncles et tantes (neuf frères et soeurs de mon père étaient encore en vie) ainsi que des dizaines de parents.

Notre mère, Jamila Jacob Curi, naquit le 15 septembre 1910, à l'angle des rues Bambina et dona Carlota, dans le quartier de Botafogo, à Rio de Janeiro.

Des membres de la famille présentèrent à mon père, quelques années après son arrivée au Brésil, Jamila Jacob, dont les parents étaient également originaires de Saydnaya. Il était fréquent, à l'époque, que les présentations se fassent par l'intermédiaire de parents, dans la communauté arabe.

C'est à l'église de Santana, à Rio, qu'ils se marièrent, le 15 août 1925, lui - un homme accompli de 29 ans, bien établi commercialement, possédant un magasin, situé à Campo de Santana n°86, et elle - jeune fille de 15 ans à peine. Malgré son jeune âge,

elle avait mûri précocement car, ayant perdu sa mère très tôt, à l'âge de 12 ans, elle avait été pour ses petits frères comme une seconde mère.

Les affaires de mon père allaient relativement bien. Il quitta Rio pour s'installer à Joaquim Felício, dans le nord de l'état de Minas Gerais. Il avait une maison dans cette ville et y avait ouvert un magasin précédemment. Il était propriétaire de la ferme São Félix, située à quelques lieues des montagnes de Serra do Cabral. Dans cette ferme, il exploitait le cristal de roche, un secteur d'affaires dans lequel il avait beaucoup de succès. Sa tombe se trouve toujours à Joaquim Felício.

Le départ impromptu de notre père, qui n'avait que 48 ans, le 12 août 1944, fut la première mise à l'épreuve que Dieu adressa à notre famille. Une coupure de journal de l'époque, que nous avons trouvée parmi les papiers de notre défunte mère, énumère les qualités de notre père, après l'annonce de sa mort : "La population locale déplore profondément, jusqu'à nos jours, la mort de Gattás Assaad Curi, homme droit, chef de famille, charitable et d'une noblesse hors pair".

Nous avons gardé une lettre de l'un des ses employés, qui disait, s'adressant à notre mère : "... pour moi, Dona Jamila, Monsieur Gattás était plus un père qu'un patron. Les années passées n'ont pas effacé de mon coeur la nostalgie, ni les attentions qu'il avait envers moi et la confiance qu'il plaçait en moi. José Curi, son frère, a été mon partenaire en affaires. Je n'oublie pas non plus l'amitié que m'a témoignée votre frère Jorge Jacob. Dona Jamila, je vis aujourd'hui à Goiânia, rue P-35. N. 27 Secteur des Employés. Veuillez recevoir les sincères condoléances de l'ex-employé de votre époux, si attentionné à mon égard. Je déplore au plus profond de mon âme les événements douloureux, l'horrible tragédie qui est arrivée à votre fille". Uberlândia, le 22 janvier 1960. Raimundo Chaves.

Aída vit le jour le 15 décembre 1939. Nous habitons alors au 436, rue Santos Dumont, à Belo Horizonte. Aidinha - comme on l'appelait - était la troisième des cinq enfants du couple et serait la seule fille.

Nos parents avaient à l'époque les moyens de subvenir à leurs besoins. Cependant, la mort inopinée de notre père ne lui avait pas laissé le temps de nous mettre à l'abri du besoin. Il nous quitta alors que nous étions petits, l'aîné ayant 11 ans et le cadet 2 mois et demi. Aída n'avait que cinq ans. Il avait un penchant très spécial pour elle.

Il avait l'habitude de dire, avec un humour tendre :

- Aidinha tu ne dois pas te marier... Tu resteras ici à t'occuper de moi !

On nous a raconté que, pendant qu'il agonisait, il parla de maman et de nous en ces termes "Je suis seulement triste de quitter ma femme et mes enfants !".

Ce chapitre-là était clos. J'avais quatre ans. Je n'ai jamais su quel écho avait le mot "papa"...

Veuve, avec cinq enfants en bas âge, maman quitta Belo Horizonte pour s'installer à Rio. Dans le dénuement le plus complet, elle se vit obligée de travailler, et dut se défaire du peu qu'il lui restait, pour subvenir à nos besoins. Comme elle nous le rappelle si bien, étant lourdement endettée, elle n'a pas hésité à vendre la bassine qui servait à donner le bain à ses enfants.

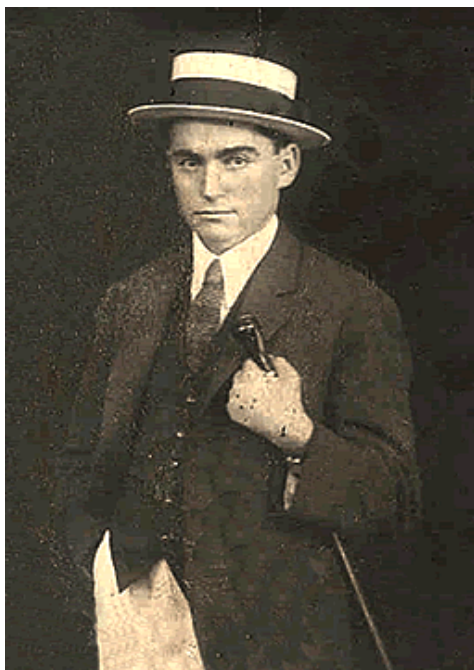
Ensuite, les choses se déroulèrent comme l'on pouvait s'y attendre : quelques temps chez une tante, quelques temps chez une autre. Malgré l'hospitalité généreuse que nous offraient les membres de notre famille, il était gênant pour maman d'arriver chez quelqu'un avec tous ses enfants.

À Rio, elle trouva une école où nous inscrire, nous, ses fils; l'école Moreira, située entre les quartiers de Rocha et Riachuelo. L'établissement n'existe plus. L'école en question avait, à l'époque, des accords avec la mairie. Par l'intermédiaire de la mairie, maman réussit à y placer gratuitement mes deux frères aînés comme internes. Et, devant la situation déplorable dans laquelle maman se trouvait, la directrice, attristée, consentit à accueillir les deux autres frères. Pour ne pas s'éloigner de nous, maman accepta de travailler dans cette même école, exerçant les fonctions d'infirmière, de couturière et d'assistante des élèves. A l'école, dirigée par D. Alice Santos Moreira et sa fille Flora - au passage, excellentes éducatrices, habitées d'un esprit chrétien de haut degré, nous fûmes toujours traités comme des fils.

Plus tard, deux de mes frères et moi serions envoyés par les directrices au séminaire des Pères salvatoriens, à Jundiaí (São Paulo). Mes frères ne poursuivirent pas cette carrière.

Il manquait alors le collègue d'Aída ; elle n'avait pas pu rester à l'école Moreira, celle-ci étant réservée aux garçons. Elle avait six ans lorsqu'elle entra à la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, situé dans le quartier de São Cristovão, à Rio. C'était une institution gratuite, créée pour accueillir de jeunes orphelins. La maison d'éducation était prise en charge par la Fraternité de Candelária et était placée sous la houlette des religieuses Filles de Saint Joseph, congrégation d'origine espagnole, fondée par le Père jésuite Butinha, à la spiritualité orientée vers la sanctification du travail. Ma sœur

passerait douze ans en compagnie de ces religieuses, également connues sous le nom de Soeurs Joséphines.



Père d'Aída.



Mère d'Aída en compagnie de son premier fils, Nelson.

II

PREMIERS GROS PLANS SUR SON ENFANCE.

Aída arriva au collège, une belle poupée noire à la main. Elle fut immédiatement entourée de petites filles de son âge qui lui faisaient la fête. Elle se perdit, heureuse, au milieu des enfants. Et oublia même de dire au-revoir à maman, qui profita du moment pour s'en aller, en sanglotant tout bas.

Puis vint le jour de la première visite. Maman ne put jamais oublier ce jour-là : Aída se pendit à son cou, l'embrassant à plusieurs reprises. Les années suivantes, elle recevrait la visite de la génitrice tous les mois. Et presque tous les ans, elle gagnerait comme récompense des vacances à la maison. En ce temps-là, le règlement du collège concernant les sorties était rigoureux...

DES CHEVEUX COULEUR DE FEU.

Ses beaux cheveux roux intriguaient les religieuses. Teindre ses cheveux n'était pas admis dans le règlement. On l'emmena à un lavoir, lui lava bien la tête. Mais la couleur était toujours vive. Il n'y avait rien d'artificiel. Dès lors, les religieuses adoptèrent une manière originale de parler d'Aída, la présentant comme un modèle :

- Aída se distingue de vous en tous points ... jusqu'aux cheveux !

Maman se rappelle une autre anecdote qui se produisit quelques années auparavant : "Un jour, je suis allée avec elle faire des achats au magasin Lojas Americanas. Aída avait dans les quatre ans. L'une des vendeuses, la voyant avec ses mèches blondes, a demandé : c'est Shirley Temple ?". Il s'agit d'une enfant artiste des années trente, connue pour ses cheveux blonds bouclés...

PREMIER TRAVAIL EN ATELIER.

De la soeur Maria José de Oliveira :

"Ma première rencontre avec Aída a eu lieu le jour même où, après plusieurs années d'absence, je suis retournée à la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, où j'avais, moi aussi, été éduquée quelques années auparavant. C'était le jour de la fête

d'adieu de la mère supérieure qui allait embarquer vers sa patrie. Cette petite de six ans a attiré mon attention, avec ses cheveux couleur de feu et son visage d'ange. J'ai appris tout de suite qui elle était et j'ai connu quelques détails de sa vie.

Aída avait dans les huit ans quand j'ai commencé à avoir des relations directes avec elle, à l'atelier de travail de "point de croix", et je me rappelle lui avoir donné, comme premier travail, une énorme nappe, avec ses 24 serviettes, en lin écru. Et elle, si petite, disparaissait presque derrière la nappe. Elle travaillait de bon coeur, soigneusement et proprement et, très vite, elle a terminé la nappe et a exécuté les travaux suivants de la même manière".



Premier groupe de religieuses du collège Gonçalves de Araújo.

III

PORTRAIT INTERIEUR.

Les premiers traits de son portrait nous ont été dépeints par sa première maîtresse d'école, Lourdes Costa Leite :

"C'est vrai, j'ai été la première institutrice d'Aída quand elle est entrée à la maison d'éducation, à l'âge de six ans ! C'était une enfant charmante ! Intelligente, obéissante, douce, humble... enfin, c'était une enfant hors du commun. Je l'ai alphabétisée très facilement. À chaque fois que je la regardais, j'avais l'impression de voir un lys éclore, peu à peu, au milieu de ces enfants que j'adorais."

La tranquillité de l'enfance la suivrait tout au long de sa vie. Elle ne portait pas en elle une joie exubérante, ni de la tristesse ou de la dépression. Apparemment, elle avait dans son regard une certaine mélancolie ; en réalité, pourtant, au fond d'elle-même, elle était heureuse. Elle était d'apparence affable, irradiant une grande paix et sérénité. Intériorité est un mot qui peut-être la définit bien.



Au collège, Aída (à droite) avec sa camarade Marly Alves.

IV

DES DELICATESSES QUE L'ON N'OUBLIE PAS.

De la soeur Ignácia :

"L'une des filles m'a mal répondu, proférant une insulte très grave. Je n'ai pas dit un mot. Pourtant, en mon for intérieur, cela m'a fait si mal que, même si je ne voulais rien montrer, mon apparence trahissait le chagrin que j'éprouvais.

Notre douce Aída, qui était au salon avec les autres, n'avait rien entendu et ne s'était aperçue de rien. Ayant remarqué, pourtant, que quelque chose s'était passé, elle est venue vers moi par derrière (car j'étais assise à la table, le visage entre les mains), en me tendant les bras, et m'a étreinte, en me murmurant à l'oreille des paroles pour me consoler. Avec ce geste de bonté et de consolation, elle a apaisé ma douleur."

D. Maria Antônia, cuisinière du collège, n'a jamais oublié qu'Aída l'aidait spontanément lorsqu'elle avait beaucoup de travail. Et lorsqu'elle voyait D. Maria fâchée, Aída l'étreignait affectueusement, pour la calmer.

"Elle aimait m'aider - dit D. Antônia - et parfois, j'étais obligée de la chasser de la cuisine pour qu'elle aille jouer".





Aída fait sa première communion. 8 décembre 1946.



La maison d'éducation, où Aída demeura douze ans.



V

LES QUALITES D'UNE NOVICE.

Un jour par semaine, au collège, la cuisine était placée sous la responsabilité des élèves qui étudiaient l'art culinaire. C'était au tour des élèves de préparer le déjeuner pour les religieuses et les institutrices. Elles se partageaient les restes. Il arrivait souvent que, tandis qu'elles dégustaient tous les mets sucrés et salés qu'elles avaient aidé à préparer, Aída disparaisse de la cuisine et aille s'asseoir avec les autres filles. Soeur Laura avoue qu'elle a souvent eu honte au fond d'elle-même, en pensant à l'exemple que lui donnait, à elle, religieuse, une petite fille.

La soeur m'a dit une fois, se référant à cet exemple et à d'autres : - "Tu sais, Aída avait des qualités que même une novice n'a pas !"

VI

"PARFUM DE CHARITE."

De la soeur Josefina :

"La maison d'éducation traversait une époque difficile. Il y avait un groupe de huit élèves réfractaires au règlement, qui influençaient de par leurs attitudes les autres filles. Nous nous battions sans relâche, sans obtenir de résultat.

Et voici qu'Aída Curi, la meilleure élève de l'école, s'est jointe au groupe en question. Stupéfaite, ne comprenant pas son attitude, et comme elle était mon élève, j'ai résolu de la convoquer pour la réprimander.

Aída s'est expliquée, disant qu'elle s'était jointe à ses camarades rebelles, non pas pour faire grandir leur nombre, mais pour les convaincre qu'elles n'agissaient pas de la bonne manière, et leur conseiller d'être bonnes et obéissantes. Alors, elle a reçu un prix".



Aída, à l'âge de 12 ans



Au milieu des religieuses de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo.



Promenade au Corcovado (Rio de Janeiro).



Aída portant l'uniforme de la maison d'éducation
et l'écusson de meilleure élève.



Aída avec la Mère Supérieure Eusébia Garmêndia.

VII

DEVOTION.

Je suis retourné autant que possible au collège où Aída avait étudié. Les religieuses avaient l'habitude de m'emmener partout dans le bâtiment. C'était toujours avec une certaine émotion dans la voix qu'elles parlaient d'Aída. Selon les informations que j'ai eues lors de ces visites, j'ai pu me rendre compte à quel point il y avait de la spiritualité dans la vie de ma sœur et à quel point l'on se souvenait encore d'elle pour cette même raison, malgré tant d'années passées depuis qu'elle avait quitté ce collège.

Il me semble encore entendre les religieuses :

- Voici la chapelle. Voici le coin où elle se mettait à genoux. Nous admirions son recueillement. Elle a couronné Notre Dame à de nombreuses reprises, au mois de mai, dans cette chapelle. Une fois, elle a été choisie pour le couronnement à l'église de Candelária.

Voici le dortoir. Elle était toujours la dernière à aller se coucher. Elle passait beaucoup de temps à prier, agenouillée au pied du lit, en regardant une estampe de la Vierge qu'elle gardait sur la table de chevet. Les filles se couchaient à 20 heures. Parfois, l'horloge marquait 21 heures et elle était toujours là, agenouillée. Tous les samedis, on la voyait apporter une rose de notre jardin qu'elle déposait devant l'image de Notre Dame.

Même après avoir quitté la maison d'éducation, Aída garda son habitude la plus simple et significative : maman nous a raconté qu'Aída faisait ses prières à genoux sur le lit, les yeux fixés sur un tableau représentant Jésus et Marie, et ce n'est qu'après avoir reçu leur bénédiction qu'elle se couchait.

Les religieuses me conduisent jusqu'à une salle de classe où l'on voit un portrait d'Aída faisant sa première communion. Et elles demandent aux filles: - Qui est-ce ? Et elles répondent toutes en chœur: - Aída Curi! - Vous savez, Père Maurício, nous lisons aux filles l'histoire d'Aída presque tous les ans. Alors, même les plus jeunes connaissent son histoire.

Quand, en 1973, on m'a proposé de participer à la commémoration des 40 ans de la congrégation au Brésil, j'ai vu le portrait d'Aída qui avait été placé discrètement au-dessus du piano, dans le salon où l'on rendait hommage aux religieuses. Soeur Laura s'est approchée de moi et m'a dit tout bas :

- Vous la voyez, notre Aída ? C'est elle qui préside notre fête !

Les religieuses affirment qu'elle prenait très au sérieux la vie spirituelle. Elle appartenait à la Pieuse Union des Filles de Marie, ayant occupé pendant quelques temps le poste de secrétaire et, à ce titre, élaboré les rapports. Elle faisait également partie de l'Apostolat de la Prière ainsi que de la Croisade Eucharistique. Ses livres préférés, écrits en portugais ou en espagnol, traitaient des vertus de Notre Dame.



« Il me semble encore entendre les religieuses:

- Voici la chapelle. Voici le coin où elle se mettait à genoux. Nous admirions son recueillement. Elle a couronné Notre Dame à de nombreuses reprises, au mois de mai, dans cette chapelle. »

VIII

MARIE.

De Marly Alves :

"Le couronnement de Notre Dame à l'église de Candelária était vraiment très beau et plus intéressant que celui du collège, car en plus d'être couronnée, Notre Dame recevait un bouquet de fleurs que l'on plaçait sur son coeur, à la place d'une épée, qui était retirée du même coup. Aída disait qu'elle désirait couronner Notre Dame, mais qu'en aucun cas elle ne voulait toucher à l'épée, même si c'était un acte symbolique ..."

Dona Jamila se rappelle que, lors d'une fête religieuse de la maison d'éducation, Aída s'habilla en Notre Dame.

Comme Aída l'écrivit elle-même :

"En tant que Reine, elle est très puissante et emploie ce pouvoir pour nous faire du bien et nous prodiguer ses grâces. Nous ne lui demandons rien qu'elle ne puisse nous donner. Il suffit de le demander avec confiance. Elle nous inspire aussi un grand amour. Elle est la mère de l'amour. De même que nous disons que Dieu a tant aimé les hommes qu'il a livré son unique fils au monde, nous pouvons dire que Marie nous a tant aimé qu'elle a consenti à ce que son fils meure crucifié pour nous."

IX

UN RÊVE.

Lorsque nous étudions au séminaire salvatorien de Jundiaí, Aída entretint avec nous une correspondance assidue.

On la trouva en train de pleurer, ayant appris que l'un de ses frères avait quitté le séminaire. Nous gardons chez nous comme une relique la lettre qu'elle avait écrite à cette occasion-là, trois ans avant de mourir. Bien souvent, une lettre est un portrait de l'âme ; c'est toujours le cas avec les correspondances d'Aída. Dans cette lettre

révélatrice, l'on perçoit combien elle était préparée sur le plan spirituel à affronter les dangers du monde cruel et faux dont elle serait un jour la victime.

"Cher frère,

Quand je pense que tu as quitté le séminaire, cela me rend un peu triste.

Je comprends que tu doives en sortir si tu n'as pas la vocation, mais cela m'attriste, parce que je sais que maintenant, tu es entré dans un milieu tellement différent, tellement mauvais et fourbe : celui du monde. Comme je déteste ce monde, qui, je le sais, ne respectera pas ta pureté et ton innocence !

Alors, fais attention. Prie beaucoup et n'oublie jamais la dévotion à la vierge Marie ; demande-lui de te garder sous son manteau afin que ton âme ne soit jamais souillée par le péché. Évite les mauvais livres, les mauvais films et les mauvaises fréquentations, que le démon te proposera certainement pour t'écarter du droit chemin. Ne l'écoute pas.

Finalement, au lieu de te parler, je te donne des conseils. Mais je pense que tu les suivras, car ils te seront très utiles. J'espère voir toujours en toi quelqu'un de bon et de pur, comme tu l'étais quand tu as quitté le séminaire.

Aída."

Aída nous incitait toujours à suivre notre vocation. Elle disait en toute simplicité que si elle était née homme, elle serait à coup sûr devenue prêtre ...

Je lui ai demandé plusieurs fois si elle n'avait jamais pensé à être religieuse. Elle répondait :

- Pour le moment, je n'ai pas encore senti l'appel de Dieu, mais si un jour Dieu m'appelle à son service, je serai prête à entrer au couvent.

Ses camarades nous disent peu sur sa vocation. Cependant, Marly Alves se rappelle quelques propos d'Aída à ce sujet. C'était au moment où quelques religieuses missionnaires, qui travaillaient dans des bidonvilles, firent leur apparition au collège. Marly remarqua qu'Aída avait été assez impressionnée par la simplicité de ces religieuses. Elle se rappelle ce qu'Aída dit alors :

"Si un jour je deviens bonne soeur, j'aimerais être comme ces religieuses !"

Francisca Míriam Silva rapporte un court échange qu'elles eurent entre elles lorsqu'elles avaient toutes deux 17 ans.

- Tu entres au Couvent ? - lui demanda Aída.

- Si Dieu le veut !

- *Moi aussi* - dit Aída. *Mais je veux d'abord vivre un peu dans le monde extérieur pour voir si j'ai vraiment la vocation ...*

Quelques jours avant de mourir, Aída demanda à maman :

- *Et si un jour je deviens bonne soeur ?...*

- Pour ce qui est de la vocation, ma fille, tes frères et toi avez carte blanche ...

Et après avoir pris une pause :

- Et tu aimerais être bonne soeur ?...

- *Si Dieu m'appelle ... j'irai !*

Ce ne fut qu'après sa mort que nous apprîmes que, depuis quelques temps, elle pensait devenir religieuse. Elle avait même choisi la congrégation à laquelle elle appartiendrait : elle avait l'intention d'entrer au Couvent des Servantes de Marie, à Jacarepaguá. Le Cardinal Dom Jaime de Barros Câmara lui-même, qui, durant ses dernières années de collège, avait été son accompagnateur spirituel, en témoigne. Elle avait ajourné son entrée au couvent afin de travailler un peu et d'apporter à sa mère un peu de confort; elle se sentait obligée, par devoir de piété filiale, de soulager sa mère des sacrifices que celle-ci avait endurés, après la mort de notre père, pour assurer notre éducation.

Son Éminence le Cardinal Dom Jaime m'invita un jour à l'accompagner dans l'une de ses visites à ce couvent de Jacarepaguá. Au cours du repas, il appela la mère supérieure et lui demanda : "Vous vous rappelez que je vous ai dit un jour qu'il y avait une jeune fille qui allait entrer dans votre congrégation ? Ce séminariste est son frère. "

Dans l'un de ses écrits - le "Cahier Marial" -, qui date de ses 14 ans, l'on trouve les mots suivants :

"... pour que ma vie soit

Utile, Apostolique,

pour que je découvre et suive ma

Vocation ..."



Aída portant l'uniforme de la maison d'éducation
et l'écusson de meilleure élève.

X

NOTES D'UN JOURNAL.

Aída gardait des notes qu'elle avait prises à la main sur un carnet au cours d'une retraite spirituelle, prêchée par Son Eminence le Cardinal Dom Jaime de Barros Câmara, du 29 au 31 mai 1956. Elle y notait également ses objectifs et ses actes spirituels. Son enseignante de sténographie a traduit ce qui suit :

"Je veux faire un sacrifice tous les jours.

Je veux faire mes confessions et que chacune d'entre elles soit comme si c'était la dernière de ma vie.

Je tâcherai de penser tous les jours au Ciel, à la Mort et à l'Enfer.

Comme je suis contente ! Quelle retraite merveilleuse ! J'ai fait une excellente confession, puisque mon Père m'a dit que j'avais fait une bonne confession et que je pouvais être tranquille.

Il y avait longtemps que je demandais à Jésus de m'envoyer un confesseur en qui j'aurais pleinement confiance et Notre Seigneur, dans sa bonté infinie, m'a envoyé le Cardinal lui-même. J'étais sur le point de lui demander d'être mon accompagnateur spirituel et, avant même que je ne le lui demande, il m'a lui-même proposé d'être mon Père spirituel, étant donné que je l'appelais "Père".

Merci infiniment, mon Dieu, mille fois merci ! Aidez mon Père et aidez-moi aussi.

J'ai pu faire une communion très fervente le jour où la retraite a pris fin, qui était le jour de la fête du Très Saint Corps du Christ.

Je suis très contente parce que Jésus est dans mon coeur et que mon âme est pure.

Marie, aide-moi à toujours aimer Jésus et à MOURIR PLUTOT QUE DE PECHER.

(mise en relief de l'auteur). Le 31-5-56

Dates de la Retraite : 28-29-30

Date à laquelle je me suis confessée : 30-5-56

Date à laquelle j'ai reçu le ruban de Fille de Marie : 31-5-52.

Date de ma Première Communion : 8-12-46

Date à laquelle j'ai commencé à participer aux neuf premiers vendredis de chaque mois : 1-1-56. J'ai terminé en septembre.

Date à laquelle j'ai commencé à participer aux premiers samedis de Notre Dame : 2-1-56. Date à laquelle j'ai terminé : le sept mai.

Offrandes spirituelles que j'ai faites pendant le mois du Coeur de Jésus en 1956.

- 1. Je ne perdrai pas de temps en classe, ni à l'atelier.*
- 2. Aujourd'hui, je ne boirai de l'eau que pendant les repas.*
- 9. Aujourd'hui tu feras neuf fois ta communion spirituelle.*
- 10. Aujourd'hui tu ne mangeras rien de sucré.*
- 11. Aujourd'hui, tu ne boiras de l'eau qu'au réfectoire.*
- 12. Tu garderas les mains jointes pendant toute la messe, sans regarder derrière toi.*
- 13. Quand la cloche sonnera, tu diras tout bas : "J'y vais, Jésus", et tu resteras à ta place sans bouger.*
- 15. Aujourd'hui tu feras neuf fois ta communion spirituelle (je ne l'ai pas faite).*
- 24. Tu garderas les mains jointes pendant toute la sainte messe, sans regarder derrière toi.*
- 27. Tu offriras ta communion d'aujourd'hui pour ceux qui souffrent (je ne l'ai pas fait).*
- 29. Quand la cloche sonnera, tu diras tout bas : "J'y vais, Jésus", et tu resteras à ta place sans bouger (j'ai oublié).*
- 30. Aujourd'hui, tu feras neuf fois ta communion spirituelle.*

Le 26 novembre, j'ai eu le bonheur, une fois de plus, d'ouvrir mon coeur à mon Père spirituel.

J'ai fait ma confession, à partir du dernier jour où il était ici, c'est-à-dire lors de la dernière retraite. Je lui ai rendu compte des engagements que j'avais pris au cours de la retraite. Il m'a demandé de renouveler tous ces engagements, mais avec une modification : penser à la mort au lieu de penser au ciel et à l'enfer.

Offrande spirituelle que j'ai faite à Notre Dame au cours de la neuvaine de l'Immaculée Conception (1956)

- Rendre visite à Notre Seigneur pour demander la conversion des pécheurs.

Le 18 juin, j'ai eu une fois de plus l'immense satisfaction d'ouvrir mon coeur à mon Père spirituel. J'ai été très contente.

Questions à poser à mon Père quand il viendra :

Comment pouvons-nous être heureux au Ciel si notre mère n'y est pas ?

Lui dire que j'aimerais aimer beaucoup Jésus.

Que je fais ma communion froidement et je ne voudrais pas la faire comme cela."

XI

DEUX LETTRES.

Dans une lettre qu'elle nous a écrite lorsque nous étudions au séminaire de Jundiaí, Aída a mentionné plus d'une fois la retraite spirituelle que prêchait Dom Jaime.

"Le 3 juin 1956.

Mes chers frères,

Je profite de l'excellente occasion du voyage de maman à São Paulo pour vous envoyer cette lettre.

Vous devez trouver étrange que je mette tant de temps à répondre à la lettre que vous m'avez envoyée. Mais ce n'est que maintenant que je peux vous écrire, car de nombreuses raisons m'ont empêchée de le faire plus tôt.

L'une d'elles a été la sainte Retraite prêchée par D. Jaime de Barros Câmara. Je parle de sainte retraite, parce que cela en a vraiment été une. Je peux vous le dire, parmi toutes les retraites auxquelles j'ai participé, je crois que je n'ai jamais participé à une retraite aussi bonne. Vous n'imaginez pas à quel point j'ai été heureuse ! Son Éminence a été très content de nous, car nous avons toutes participé à cette retraite avec une grande ferveur. Par un admirable dessein de la providence, la retraite a eu lieu juste entre la fête de la Très Sainte Trinité et la fête du Très Saint Corps du Christ. Le jour de la fête, Son Éminence, pour récompenser notre bonne volonté et notre ferveur pendant la retraite, a voulu célébrer la Sainte Messe ici, dans notre chapelle. En entrant dans la chapelle, les chanteuses ont entonné "Ecce Sacerdos". Durant la messe, Monsieur le Cardinal nous a adressé un éloquent sermon au sujet de l'eucharistie.

Après la messe, il nous a montré plusieurs tableaux du Christ, comme il nous l'avait promis durant la retraite. Nous lui avons offert un joli chapeau ainsi qu'une image d'un saint sur un parchemin et une somme d'argent destinée à célébrer une messe en l'honneur de l'âme de sa défunte mère.

Mais je ne vous ai pas dit pourquoi je suis si heureuse.

Premièrement, parce que j'ai fait une excellente retraite, comme je vous l'ai dit plus haut. J'ai fait ma confession générale le dernier jour, ce qui m'a apporté beaucoup de bonheur et de tranquillité de l'âme.

Cela faisait longtemps que je demandais à Jésus de me donner un Père Spirituel en lequel j'aie confiance et qui puisse me guider dans ma vie spirituelle. Mais, malgré mes prières, Dieu semblait dormir, comme Jésus dans le bateau au milieu de la tempête, selon ce que raconte l'Évangile. Cependant, durant cette retraite, Jésus a montré qu'"il dort, mais entend aussi bien que s'il était éveillé". Alors, il a envoyé Monsieur le Cardinal, que j'appelle maintenant "mon Père".

J'étais prête à lui demander d'être mon accompagnateur spirituel, mais Dieu s'est montré si bon qu'avant même que je ne le demande, Son Éminence m'a dit :

- "Dorénavant, je serai ton guide spirituel, ma fille, puisque tu m'as appelé "Père !". Comme j'ai été contente ! Comme Dieu est bon ! C'est tellement vrai, que maintenant j'ai un bon Père en qui je place toute ma confiance !

Priez beaucoup pour que je progresse sur le chemin de la vertu et priez aussi pour mon Père chéri.

Je vous envoie par l'intermédiaire de maman quelques timbres de plus, que m'a donnés soeur Vigária. Priez pour elle. Je veux vous demander aussi une petite image de Saint François d'Assise. D'ailleurs, je voudrais que vous m'envoyiez un lot de petites images de saints, d'accord ? Merci.

J'allais vous envoyer la revue que j'ai achetée pendant les vacances quand nous sommes allés en ville, Roberto et moi. Malheureusement, elle a disparu, je ne sais comment.

Frérot, tu as commis tant d'erreurs dans ta lettre en anglais ! Par exemple : Grâce à Dieu est "Thank God" et non "Grace to God". Autre exemple : on ne dit jamais "very thank". C'est la plus grosse erreur que l'on puisse commettre. On dit : "thank you very much". Ne le prends pas mal, je fais cela pour ton bien. Tu peux m'envoyer une autre lettre en anglais.

Je crois que je n'ai rien d'autre à vous dire. Je vous embrasse. Vous me manquez énormément.

Priez pour votre soeur qui vous aime tant.

Aída."



En compagnie de sa mère à Campo de São Cristóvão (Rio).

Rio de Janeiro, 13 de julho de 1954

Ô Mãe Imaculada, eu tua filha
 Para mostrar que desejo: Conhecer-te melhor
 Amar-te melhor
 Servir-te melhor
 Para festejar com toda a terra tua
 Imaculada Conceição
 Para obter que teu
 Coração Imaculado
 reine sobre o mundo
 Para que a minha vida seja
 Útil, Apostólica
 Para que conheça e siga minha
 Vocação
 Para que nunca pelo pecado renuncie ao teu amor

 Começo hoje o meu "Caderno Mariano"

 Com alegria e com amor, e enche-lo-ei sob teu
 materno olhar
 Tua filha, para sempre
 Aída Curi

La première page du "Cahier Marial" d'Aída

"Rio de Janeiro, le 13 juillet 1954
 Ô, mère immaculée, moi, ta fille,
 Pour montrer que je désire : Mieux te connaître, Mieux t'aimer, Mieux te servir
 Pour fêter avec la terre entière ton Immaculée Conception
 Pour faire en sorte que ton Coeur Immaculé Règne sur le monde
 Pour que ma vie soit Utile, Apostolique
 Pour que je découvre et suive ma Vocation
 Pour que jamais je ne renonce à ton amour par péché
 Je commence, aujourd'hui, mon "Cahier Marial"
 Avec joie et avec amour, et je l'ai rempli sous ton regard maternel

 Ta fille, pour toujours
 Aída Curi

Sept jours avant sa mort, Aída m'écrivit sa dernière lettre. J'étais alors au séminaire de Jundiá, en classe de première.

"Rio, le 06-07-1958

Cher Maurício,

Dieu soit loué !

Cela fait longtemps que je voulais t'écrire, mais c'est le manque de temps qui m'en a empêché. Comme tu le sais, j'étudie beaucoup. Je suis en troisième année d'anglais à l'école Cultura Inglesa, à Copacabana. Le mardi, j'ai cours de deux heures à trois heures et le jeudi, de deux à quatre heures. J'ai une-enseignante excellente et je fais beaucoup de progrès dans cette langue que je trouve merveilleuse. J'étudie aussi le portugais à Copacabana, avec l'une de mes camarades du cours d'anglais, qui est une dame très instruite. Enfin, je suis des cours à l'école Remington, dans le même quartier. Comme tu le vois, il ne me reste que bien peu de temps libre, c'est-à-dire, seulement le matin, quand je reste au magasin de Nelson. Donc je ne trouve pas le temps de me consacrer à des lettres. Néanmoins, aujourd'hui, c'est dimanche et je suis à la maison où j'étudie pour un examen d'anglais qui aura lieu mercredi ; j'ai fait une pause dans mes révisions pour prendre la plume et t'adresser ces quelques mots.

Nous, ici, nous allons bien, grâce à Dieu et certainement grâce aux prières de deux séminaristes qui n'ont de cesse de prier pour leurs proches qu'ils chérissent.

Et vous ? Que nous racontez-vous de neuf ? Les examens de juin ont déjà commencé ? J'aimerais que tu m'envoies tes notes ainsi que celles de Waldir. Moi, de mon côté, je promets d'envoyer les miennes après les examens.

J'ai une nouvelle triste à t'annoncer, Comme tu le savais déjà, tonton José (le frère de papa) a été très malade à l'époque où tu étais encore ici. Eh bien, après cela, il est allé de plus en plus mal, à tel point qu'on l'a emmené à l'hôpital, où il est mort dimanche dernier. Heureusement, après s'être confessé et avoir communié, il a bénéficié de l'aide d'un prêtre qui lui a prodigué les derniers sacrements. Pendant son séjour à l'hôpital, nous sommes allés lui rendre visite plusieurs fois. Il demandait toujours de vos nouvelles et tenait à vous voir. Il parlait surtout de Waldir. Je vous demande de prier pour le repos de son âme. Rappelez-vous qu'il est le frère de notre père. Alors, priez comme si c'était pour papa.

Quand tu étais ici, tu m'as dit une fois : "vers juillet ou août, je vais apprendre qu'Aída va se fiancer". Mais je crois que tu te trompais complètement. Jusqu'à présent, aucun "prince charmant" n'est encore apparu.

Bon, Maurício, si je continue à écrire, je ne pourrai pas terminer d'étudier cette leçon, assez difficile. Donc, je t'embrasse affectueusement. Tu me manques."

Ta soeur, Aída.



Aída avec ses trois frères.



Aída au centre de Rio.



Le trois frères d'Aída (Waldir, Maurício, Roberto),
séminaristes à Jundiaí-São Paulo.

XII

UNE EXCELLENTE ELEVE.

Dans une lettre envoyée à l'avocat Maître José Valladão, devant être ajoutée au "dossier" d'Aída, la Mère Supérieure de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, Mère Maria Casas écrivit :

"...depuis toute petite, elle a fait preuve d'une grande pureté d'âme et d'une grande piété, en plus de sa vive intelligence et de son habileté à exécuter n'importe quel travail

intellectuel, manuel ou domestique. Elle a toujours eu une conduite exemplaire, gagnant, année après année, les prix les plus élevés".

En fait, elle a obtenu tous les prix que le collège offre habituellement aux meilleures élèves : le prix du "cours de Piano" a peut-être été celui dont elle a été le plus satisfaite.

L'institution accordait des vacances de fin d'année à la maison aux filles qui se distinguaient le plus pendant l'année scolaire. Ce prix-là, Aída l'a toujours gagné et, plus d'une fois, elle a été la seule à jouir de ce privilège.

Soeur Ignácia nous livre également son témoignage concernant l'élève que fut Aída :

"Aída était une jeune fille particulièrement studieuse et prenait ses études très au sérieux. La veille des examens, elle expliquait les leçons à ses camarades les plus faibles dans les études. À partir de l'âge de 15 ans, elle est devenue une véritable assistante des institutrices, les aidant à faire appliquer la bonne conduite. *Aída a été, pendant un quart de siècle, la meilleure élève qui ait fréquenté la maison d'éducation* ".

Quand maman voulut la faire sortir de la maison d'éducation pour qu'elle puisse suivre ses cours dans un lycée reconnu par l'État, les religieuses lui demandèrent avec insistance de la laisser rester, car elle "servait d'exemple aux autres filles". Aída y resta donc jusqu'à ses dix-huit ans.

"En cours, à l'atelier - affirma sa camarade, Dalila da Conceição Costa -, elle se distinguait par son intelligence. Ses broderies paraissaient avoir été faites par des mains de fées. Quand elle jouait du piano, nous arrêtions tout pour l'écouter".

La langue anglaise était sa langue de prédilection.

Sa camarade Marly Alves, qui avait quitté la maison d'éducation un an avant Aída, reçut, un jour, de sa part, une lettre. Dans cette lettre, elle disait combien elle était triste que la direction du collège ait décidé de supprimer les cours d'anglais. Elle lui écrivit :

"... Tu n'imagines pas à quel point je suis triste. Ah ! Marly ! J'aime tellement la langue anglaise !"

Pendant les vacances à la maison, elle s'occupait en faisant de petits travaux pratiques, mettant en application ce qu'elle avait appris à l'école. Elle avait toujours avec elle un cahier plein de recettes de gâteaux, de desserts et de bonbons. Elle brodait aussi et apprenait avec maman à confectionner des robes. Elle appréciait la musique classique, mais aimait aussi les chansons populaires, surtout celles en anglais, ou celles

interprétées par sa chanteuse favorite, Emilinha Borba. Ses émissions préférées à la télévision étaient des ballets et des pièces de théâtre. A la maison d'éducation, le jeu qu'elle appréciait le plus était le volley, même si elle le pratiquait rarement.

Dans ce genre de sport, elle était experte en "plongeurs" (technique consistant à se jeter au sol face au ballon, pour éviter que l'adversaire ne marque le point), et pour cela ses collègues la sollicitaient souvent.

Durant ses années de collègue, elle avait étudié diverses matières : la sténographie, l'anglais et l'espagnol. Elle avait aussi appris la confection de vêtements et l'art culinaire. Cet apprentissage devait la rendre apte à exercer de bons emplois, afin d'aider maman - objectif qu'elle n'avait jamais perdu de vue...

Dans un reportage sur la maison d'éducation, intitulé "Elles sortent de là, prêtes pour le bonheur", publié le 15 août 1953 dans le journal "A Noite" de Rio de Janeiro, apparaît une photo d'Aída au piano. Elle avait, à ce moment-là, 13 ans. Dans le texte, on lit les commentaires suivants :

"Aída Curi est la meilleure élève de l'année. Sa récompense a été de pouvoir apprendre le piano. Cette année et jusqu'à présent, Aída Curi s'est distinguée en tant qu'élève. Elle arbore un petit écusson. Et, tous les après-midis, elle monte dans la cabine où il y a les instruments. Quand le lecteur passe par là et entend des passages répétés de Schubert ou de Gounod, c'est elle, en train d'étudier, avec son petit sac et son tablier blanc, ses doigts jeunes et fins.

Elle se prépare à la vie. Et surtout à l'art."

On nous a envoyé des propos qu'Aída avait laissés sur le livre de souvenirs de l'une de ses camarades :

"Míriam, n'oublie pas ta camarade, qui a passé tant d'années à tes côtés. Quand tu joueras une valse de Strauss ou une sérénade de Schubert au piano, rappelle-toi de moi. Ton amie, qui ne t'a pas oubliée et qui t'embrasse très fort" (27-12-1955).

Elle garderait toujours un profond sentiment de gratitude envers les religieuses et leur avait promis de leur apporter le premier salaire qu'elle recevrait en travaillant. La dernière fois qu'elle leur rendit visite fut le jour de la fête des mères, en mai. Elle s'adressa à la mère supérieure en ces termes :

- Ce n'est pas pour vous offrir mon premier salaire que je suis venue aujourd'hui, mais pour embrasser toutes les religieuses le jour de la fête des mères, car je vous considère comme mes secondes mères.

Rio 6-5-57.

Querido hermano mio.

My dear brother
Only now I can eng
letter. Certainly you can.
But I explain it to you

I have an English
have much to study. This
letter before.

And you? Are
already done your proves?

I am waiting for
Study English well in ora
come.

About the looking-g
it willn't break until
I don't need of it, becau
room. But even so, I
it.

I have a sad men
Jose (Chile) died last Suna
I mean for his soul.

My time is very
I ask you not to leave.
Remembrances to all the f.

Hasta ahora estuve esperando una cartita tuya y todavia
no he recibido ninguna. Por eso voy a escribirte algunas
palabritas, y desta vez en la preciosa lengua castellana,
que como sabes, estoy estudiando.

Se que no sera una cartita perfecta, pero servira
para mostrarte mis pequenos progresos en dicha lengua.

Sei la carta que escribiste a mamá, en la cual me
pedias para enviarte sellos. Tengo algunos que los envio
junto con esta carta. Cuando tenga más te los manda-
re.

Como estas en los estudios?
Estoy estudiando mucho este año, que como sabes,
es el último que paso en el colegio, y quiero prepararme
bien para tener una buena educación, y así ayudar a
nuestra querida mamá. Solo faltan ocho meses y
es muy poco, no es verdad?

Recibi una cartita de Waldir y ahora que su
aniversario está próximo le escribiré una carta felicitand
le.

Espero pronto una cartita tuya.
Recibe un apretado abrazo de tu hermana

Aída.

Rio, 4-23-57.

Dear
stration of affection you
I do not want to let you
you have always given
not forgetting me. So,
be same proof of friendship.

As you know I was away
at home. I walked very
they are. I understand

was that which I liked
de bolio, A 23 passos da
nsiência e O gariao
I like to assist pictures
nd what they spoke in

me about. Whatever will
I liked it. I heard many
sabel) Meu Penginho by
no (translated into the
ira.

about Emília and
interested much but.

Letres écrites par Aída en espagnol et en anglais.

Educandário Gonçalves de Araujo

DEPARTAMENTO FEMININO

CONDUTA MENSAL DA

Edicanda AÍDA CARI

Aplicação em aula:

Dactilografia..... 10

Tequigrafia..... 10

Inglês..... 10

Curso de religião 10

Artes applicadas.. 10

Corte e costura... 10

Aproveitamento em oficina 10

Conduta geral..... 10

Rio de Janeiro, 25 de Maio 1927

[Signature]
Diretor

SIGNIFICAÇÃO DAS CLASSIFICAÇÕES
0, péssima; 3, md; 5, regular; 7, boa; 10, ótima.

Obs.: A reincidência durante 6 meses, na classificação "péssima" será motivo suficiente, para exclusão do Estabelecimento.

Educandário Gonçalves de Araujo

DEPARTAMENTO FEMININO

CONDUTA MENSAL DA

Edicanda AÍDA CARI

Aplicação em aula:

Dactilografia..... 10

Tequigrafia..... 10

Inglês..... 10

Curso de religião 10

Artes applicadas.. 10

Corte e costura... 10

Aproveitamento em oficina 10

Conduta geral..... 10

Rio de Janeiro, 25 de Maio 1927

[Signature]
Diretor

SIGNIFICAÇÃO DAS CLASSIFICAÇÕES
0, péssima; 3, md; 5, regular; 7, boa; 10, ótima.

Obs.: A reincidência durante 6 meses, na classificação "péssima" será motivo suficiente, para exclusão do Estabelecimento.

Educandário Gonçalves de Araujo

DEPARTAMENTO FEMININO

CONDUTA MENSAL DA

Edicanda AÍDA CARI

Aplicação em aula:

Dactilografia..... 10

Tequigrafia..... 10

Inglês..... 10

Curso de religião 10

Artes applicadas.. 10

Corte e costura... 10

Aproveitamento em oficina 10

Conduta geral..... 10

Rio de Janeiro, 25 de Maio 1927

[Signature]
Diretor

SIGNIFICAÇÃO DAS CLASSIFICAÇÕES
0, péssima; 3, md; 5, regular; 7, boa; 10, ótima.

Obs.: A reincidência durante 6 meses, na classificação "péssima" será motivo suficiente, para exclusão do Estabelecimento.

Educandário Gonçalves de Araujo

DEPARTAMENTO FEMININO

CONDUTA MENSAL DA

Edicanda AÍDA CARI

Aplicação em aula:

Dactilografia..... 10

Tequigrafia..... 10

Inglês..... 10

Curso de religião 10

Artes applicadas.. 10

Corte e costura... 10

Aproveitamento em oficina 10

Conduta geral..... 10

Rio de Janeiro, 25 de Maio 1927

[Signature]
Diretor

SIGNIFICAÇÃO DAS CLASSIFICAÇÕES
0, péssima; 3, md; 5, regular; 7, boa; 10, ótima.

Obs.: A reincidência durante 6 meses, na classificação "péssima" será motivo suficiente, para exclusão do Estabelecimento.

Derniers bulletins d'Aída.

XIII

LE TEMOIGNAGE D'UNE CAMARADE.

Au collège, Aída s'était profondément liée d'amitié avec Elenira Pereira dos Santos, une camarade de classe. Celle-ci entra à la maison d'éducation la même année qu'Aída et elles devinrent bonnes amies. Même après sa sortie de la maison d'éducation, Elenira chercha à conserver cette amitié, retrouvant Aída de temps en temps, pour échanger leurs impressions sur leurs nouvelles expériences et se remémorer le temps passé au collège et pour "pouvoir aussi écouter ses conseils". En vertu de l'amitié sincère qu'elles entretenaient et du temps qu'elles avaient passé ensemble, le témoignage d'Elenira a ici une grande valeur :



"J'ai connu Aída en profondeur, car elle était ma confidente. Je l'admirais beaucoup et je sais qu'elle n'aurait en aucun cas été capable d'agir avec légèreté. Elle me donnait souvent des conseils par rapport aux dangers existant à l'extérieur du collège. Je me rappelle qu'un jour, j'ai fait des commentaires sur des garçons et elle m'a répondu la chose suivante :

- Attention, Elenira. N'écoute pas les beaux discours des garçons. Montre-toi indifférente et ne sois pas gentille avec eux, car chacun d'eux a sa ruse ..."

Aída demandait toujours à Notre Dame de préserver sa pureté ; elle avait même une prière très belle dont je garde encore la copie qu'elle m'a donnée. Je me rappelle parfaitement le jour où elle s'est retirée d'un groupe, car le niveau de la conversation avait baissé et les fois où, par un habile stratagème, elle essayait de détourner nos yeux d'affiches scandaleuses.

Aída était une jeune fille pure, douce, chérie par tous ceux qui l'entouraient, la préférée des religieuses, qui avaient de l'admiration pour elle.

Quand je devais résoudre un problème (je parle de mathématiques), je faisais appel à elle. Les autres problèmes, elle savait aussi les résoudre le mieux possible, ce qui me soulageait toujours.

Au début, j'étais un peu réfractaire aux règles de l'internat et Aída me donnait toujours des conseils. Les religieuses la présentaient comme un modèle à imiter. Elles disaient : "Suivez l'exemple d'Aída ". Souvent, nous la trouvions dans la chapelle, seule, en train de prier. Elle m'a demandé à plusieurs reprises de lui tenir compagnie. Il n'était pas rare qu'Aída reste seule à communier pendant la semaine. Elle était un véritable exemple pour nous toutes."

Lorsqu'on l'interroge sur l'existence d'un éventuel "flirt" dans la vie de sa camarade, Elenira n'hésite pas un instant à nier catégoriquement le fait. Dans une lettre datant du 11 septembre 2004, cette amie intime laisse par écrit sa conviction sur le comportement exemplaire d'Aída, jusqu'à la veille du crime.

Voici le texte de la lettre :

« Très Révérend Monsenhor Maurício Curi,

En réponse à votre demande concernant la correspondance épistolaire ayant existé entre nous, je me dois de faire la déclaration suivante : jusqu'à la veille de sa mort tragique, je voyais Aída et je bavardais avec elle dans le magasin de son frère, Nelson, rue Carioca, no. 45, deux ou trois fois par semaine, en sortant de mon cours de sténographie à Cinelândia. Il y a également eu une correspondance épistolaire entre nous, en sténographie, lorsque je rendais visite à des parents à São Paulo, où je restais plusieurs jours. *Je dois vous dire qu'Aída ne m'a jamais parlé d'histoire d'amour ou même d'un simple "flirt"*. Lorsque nous faisions allusion à des garçons dans ces lettres, cela ne signifiait jamais rien de sérieux, ni de ma part, ni de la part d'Aída. Je vous déclare ceci pour mettre les choses au clair et répondre à votre question concernant les garçons cités dans cette correspondance. Respectueusement.

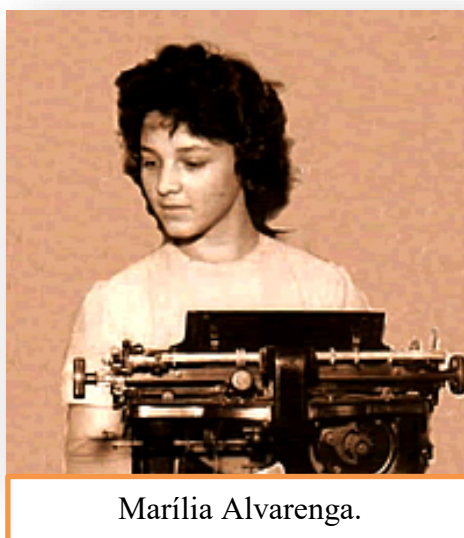
Elenira Santos de A. Campos. «

Cette lettre me paraît d'une extrême importance. À maintes reprises, la vertu d'Aída a été mise en doute, étant donné que l'on a trouvé, dans son carnet d'adresses, des noms et numéros de téléphone de garçons. Elle avait connu ces derniers à l'école, ou par hasard, ou encore dans les bus qui assuraient les allées et venues entre l'école et la maison. Ce serait un jugement bien audacieux que de supposer qu'une jeune fille dont les pensées étaient exclusivement tournées vers Dieu et vers le bien, vers les études et le travail qu'elle exerçait au magasin de son frère, ait pu avoir des intentions moins nobles

et tenir des propos moins bienséants lors de ses conversations avec les jeunes gens connus au hasard des rencontres de sa vie quotidienne. *Nous demanderions même à ces personnes, dont les noms se trouvent dans le carnet d'Aída, de nous donner sincèrement leur témoignage.* Je ne doute pas un instant que ces nouveaux témoignages sur ma soeur rendraient justice à son honneur et à sa dignité, mettant encore plus en relief sa personnalité enchanteresse et candide.

XIV

EXTRAITS DE L'ENTRETIEN ACCORDÉ PAR MARÍLIA ALVARENGA, CAMARADE D'AÍDA À LA MAISON D'ÉDUCATION, AU FRÈRE D'AÍDA, SUR FACEBOOK, EN JANVIER 2012.



Marília Alvarenga : Elle aimait beaucoup chanter. Elle faisait partie du chœur de l'église de Candelária. Elle chantait tous les dimanches, à la messe de midi. Elle faisait la deuxième voix.

Elle chantait aussi lors des messes de la petite église de la maison d'éducation.

À la maison d'éducation, c'était un Père de l'église de São Cristóvão qui donnait la messe.

À l'église de Candelária, je ne me rappelle pas, mais, parfois, c'était l'archevêque Dom Helder Câmara. D'autres fois encore, c'était le cardinal Dom Jaime de Barros Câmara.

Maurício : Ce prêtre, qui s'appelait Fajardo, était espagnol et il a écrit une lettre sur Aida pour le procès. L'autre, également espagnol, m'a dit une fois qu'il donnait la communion aux filles et, sans qu'il ne sache comment, l'hostie a quitté sa main et est allée directement jusqu'à Aida. Il n'a fait le lien entre cet événement et le reste que quand il a appris la mort héroïque d'Aída, qu'il admirait beaucoup et il pensait que le cardinal Dom Jaime devrait entamer un processus de canonisation. J'ai fait part au cardinal de ce désir que le prêtre espagnol avait exprimé et le cardinal, qui est bien connu pour sa prudence, n'a fait aucun commentaire.

Marília Alvarenga : Parfois, elle allait se coucher en pleurant. Lorsque nous faisons nos prières, avant de dormir, elle priait toujours pour vous, ses frères. Aída ne dormait jamais sans avoir fait ses prières.

Le lit d'Aida était le premier de la file et le mien était le deuxième, près des toilettes.

Une fois, nous nous sommes disputées à cause de la fenêtre, qui était fermée, car elle avait très peur des chauves-souris et moi, je mourrais de chaud. Des chauves-souris entraient dans le dortoir.



Dortoir de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, où Aída dormait.

Je n'ai jamais vu Aida hausser le ton avec aucune d'entre nous. Elle était toujours très douce.

Je lui demandais pardon, quelquefois, lorsque je m'énervais et qu'elle ne disait mot, comme toujours, et j'en avais même honte.

Saviez vous que nous, les élèves, nous avions des numéros ? Le numéro d'Aida était le 90 et le mien était le 104.

À l'entrée du collège, près du portail, il y avait un tableau avec le nom des meilleures élèves, et Aída avait toujours la première place, avec un ruban rouge qu'elle portait sur la poitrine. Cet écusson, seules les meilleures élèves le recevaient et Aída l'a toujours porté. Elle était fantastique, une élève exemplaire et elle avait toujours les notes les plus hautes.

Aida était extrêmement bien élevée, délicate, studieuse, amoureuse, elle avait tout ce qu'un être humain peut avoir de meilleur. Elle avait du tempérament, elle devenait furieuse quand une élève répondait mal aux Soeurs. Elle remettait immédiatement sa camarade en place. Mais toujours avec une grande politesse. Elle ne répondait jamais aux Soeurs, et baissait toujours la tête lorsqu'elles lui faisaient des reproches.

Aída, était vraiment spéciale. Elle participait toujours à des retraites, communiait tous les jours et se confessait toujours. L'une des choses qu'elle n'aimait pas beaucoup était de prendre part aux représentations théâtrales. Mais elle aimait beaucoup le cinéma. Nous avions un cinéma à la maison d'éducation. elle n'a jamais manqué un seul film. Seules celles qui avaient de bonnes notes pouvaient regarder les films et Aída était de celles-là..

Un mois avant d'être assassinée, elle nous a rendu visite. Et nous avons d'ailleurs commenté la tristesse qui se lisait sur son visage. On aurait dit qu'elle ressentait déjà quelque chose d'étrange.

Elle n'avait pas de taches de rousseur. En général, les gens roux ont des taches de rousseur sur le visage. Elle avait une peau très blanche.

Aída aimait beaucoup sauter à la corde. À l'heure de la récréation, elle restait assise sur un banc dans la cour à lire un livre, ou sautait à la corde. Et elle disait : Marilia, sautons à la corde pour grandir.

Elle disait qu'elle était descendante de syriens. Et, à cause de sa couleur de cheveux, nous l'appelions petite syrienne.

Un jour, j'ai pris, dans le potager, quelques figues et une carotte pour les manger le soir. Aída a entendu le bruit et m'a demandé : Tu manges quelque chose ? Oui. Mais où est-ce que tu l'as pris ? J'ai répondu que cela venait du potager et elle a dit qu'elle allait se plaindre à Soeur Laura. Alors, j'ai dit : vas-y, frappe à sa porte et demande à Soeur Laura si elle n'en veut pas un morceau ! Aída a éclaté de rire.

Une nuit, Aída m'a réveillé en me disant qu'elle n'arrivait pas à dormir. Je lui ai demandé si elle allait bien, si elle sentait quelque chose, elle a répondu que tout allait bien. Elle a dit qu'elle avait fait un rêve et j'ai imaginé qu'elle avait rêvé d'une chauve-souris, je lui ai dit que la fenêtre était fermée. Et elle m'a immédiatement dit que ce n'était rien de tout cela. Elle m'a dit qu'elle avait rêvé que plusieurs anges l'entouraient et qu'ils avaient très faim et qu'elle était allée au cellier et avait donné à manger aux anges. Après avoir fini de manger, ils ont demandé un dessert, mais elle leur a dit qu'elle n'avait pas la clé du cellier où l'on rangeait les desserts. Elle a demandé la clé à la Soeur qui en était chargée, mais la Soeur a dit qu'elle ne pouvait pas la lui donner, parce que ses camarades allaient être jalouses, et les anges ont commencé à pleurer et elle a fini par laver les assiettes qu'ils avaient salies. Elle m'a dit qu'il y avait beaucoup d'anges. Je lui ai demandé combien et elle m'a dit qu'ils étaient **14**. Et nous sommes restées un bon moment à parler des rêves, jusqu'à nous rendormir.

Maurício : Juste à titre de conversation, sans aucune base scientifique, je verrais dans les anges les créatures de Dieu qu'elle admirait le plus, puisque, chaque jour, en compagnie de Marilia Alvarenga, elle récitait la "Prière des anges" avant de dormir : "Saint ange du Seigneur, mon gardien zélé, puisque la piété divine m'a mise entre tes mains, protège-moi toujours...". Et sur le numéro **14** (le nombre d'anges qui apparaissaient dans le rêve), je dirais que c'est justement le **14** juillet 1958 que les anges

sont venus la chercher pour qu'elle reste définitivement avec eux, autour de la sainte trinité.

Marília Alvarenga : Savez-vous quelle couleur Aída aimait ? Le bleu. Elle disait que c'était la couleur du manteau de Notre Dame des Grâces.



Notre Dame des Grâces.

XV

PRESAGE.

Soeur Oliveira, dans une lettre envoyée à notre famille, nous raconte un fait curieux :

"Quand, un beau matin de juillet 1958, j'ai appris ce qui était arrivé à Aída, je suis resté immobile, sans réaction... Peu de temps après, je réfléchissais à l'une des petites confidences qu'elle m'avait faites. C'était en octobre 1957, à la fin de sa vie de lycéenne. Seules trois ou quatre filles étaient présentes au cours de sténographie, car c'était un jour de confession.

J'ai remarqué une certaine préoccupation chez Aída, même pendant la dictée "de vitesse" qu'on lui avait donnée à faire. À la fin de la dictée, je lui ai demandé ce qui la préoccupait ou la rendait triste : si elle était déjà en train de penser à l'emploi qu'elle

devrait bientôt trouver... Elle a souri et m'a dit, avec une certaine expression dans les yeux, comme si elle regardait au loin :

- *Je ne suis pas triste... Je pense que je ne vivrai pas longtemps... Quelque chose me dit que je vais mourir jeune...*

- Mais, pourquoi ? Tu es malade ?

- *Non, mais je crois que je ne pourrai pas vivre longtemps...*

Elle a souri à nouveau, puis s'est tue. Je n'ai rien voulu lui demander de plus et j'ai résolu de ne pas prendre ses propos au sérieux."

Des faits similaires ont été rapportés par l'enseignante d'Aída, Lúcia Cerne Guimarães Corona. Elle raconte qu'un jour avant d'embarquer pour l'Europe, où elle allait faire une excursion - quelques semaines avant la mort d'Aída -, celle-ci lui donna un joli mouchoir brodé.

Dona Lucia la remercia et lui dit en plaisantant :

- Ce mouchoir, c'est pour essuyer mes larmes quand je serai loin de vous, mes camarades et élèves, qui allez me manquer !... En octobre, je serai déjà de retour pour vous embrasser toutes.

- *L'avenir appartient à Dieu !... – s'exclama Aída.*

- Tu es pessimiste – rétorqua l'enseignante – et si jeune encore, tu as beaucoup de choses à vivre... Si quelqu'un vient à manquer à l'appel, alors ce sera moi, j'ai déjà vécu bien plus que toi...

Aída sourit et se perdit dans ses pensées, tout en écoutant une chanson qui passait. Arrivée en Europe, Dona Lúcia apprendrait la nouvelle de la mort de son élève...

Santa Maria Goretti

A família Goretti tinha sempre a imagem da Santa Virgem na cabeceira da cama da mãe e da filha. Todos os sábados a enfeitavam com flores frescas. Era a imagem preferida da mãe e também a de sua filha Maria. Sob os olhares maternos de Maria a menina aprendeu as orações e o catecismo. Cada sábado Maria trazia flores frescas; cada sábado, menos um: o dia em que Alexandre Serenelli a fechara em sua casa e lhe dera a morte. Esse dia foi privada de trazer-lhe as flores.

"Mãe, disse agonizante, levanta-me do chão...
Coloca-me na cama em baixo de St. Sra"

Assim a Santa Virgem teve seu nome de flores de sábado. Citava-se uma pequena irmã de Maria.

La page de son cahier qui parle de Maria Goretti.

(Traduction.)

Sainte Maria Goretti

La famille Goretti gardait toujours l'image de la Sainte Vierge au chevet du lit de maman Assunta. Tous les samedis, ils la décoraient de fleurs fraîchement coupées. C'était l'image préférée de la mère ainsi que de sa fille Marie. Sous les yeux maternels de Marie, la petite fille apprit les prières et le catéchisme. Chaque samedi, Maria apportait des fleurs fraîchement coupées; chaque samedi, sauf un : le jour où Alexandre Serenelli l'enferma chez lui et lui donna la mort. Ce jour-là, on l'empêcha d'apporter les fleurs.

"Maman, dit-elle, agonisante, relève-moi... Mets-moi au lit, sous Notre Dame. Ainsi, la Sainte Vierge eut son bouquet de fleurs du samedi. Maria était un jeune lys blanc fraîchement coupé".

XVI

SAINTE MARIA GORETTI, MARTYRE DE LA CHASTETÉ. (1890-1902)



Maria Goretti habitait le village italien de Ferrieri di Conca, à dix kilomètres de la ville de Nettuno (Italie). Un beau jour, elle fut attaquée par Alexandre Serenelli, un jeune homme de vingt ans qui travaillait avec la famille Goretti. Épris d'une passion violente pour la jeune fille, âgée de douze ans à peine, Alexandre tenta de la déshonorer. Maria lui résista, faisant preuve de fermeté, se débattant courageusement.

Pour la dernière fois, lui dit Alexandre:

- Cède, ou tu mourras !

Et la petite héroïne lui répondit :

- Plutôt mourir que pécher ! (Ces mêmes mots ont été écrits par Aída, deux ans avant de mourir, dans son journal - cf. Chapitre X.)

Furieux, le jeune homme assène à la jeune fille innocente au corps frêle rien moins que 14 coups de poignard.

Avant d'expirer, la martyre pardonna à son assassin. Sa mère, Assunta, ferait de même plus tard. De nombreuses années après le crime, Alexandre se rend à Corinaldo, où habitait la mère de la victime. Il lui demande pardon et Dona Assunta lui répond :

- Comment ne te pardonnerais-je pas, si elle t'a déjà pardonné ?!

Le lendemain, à la veille de Noël, ils reçurent ensemble la communion. Pendant le procès canonique, Alexandre raconte toute la vérité aux autorités ecclésiastiques. Après avoir expié son crime en prison, Alexandre part servir au Couvent des Pères Capucins d'Áscoli à Piceno (Italie), faisant office de portier et de jardinier jusqu'à sa mort.

On se rappelle la réaction de la mère, Assunta : "La mort de ma fille m'a causé une peine extrême ; pourtant, j'aurais souffert bien plus si elle avait cédé".

Maria Goretti, reconnue martyre le 6 juillet 1902, est une sainte de l'Eglise Catholique, ayant été canonisée en 1950 par le Pape Pie XII.

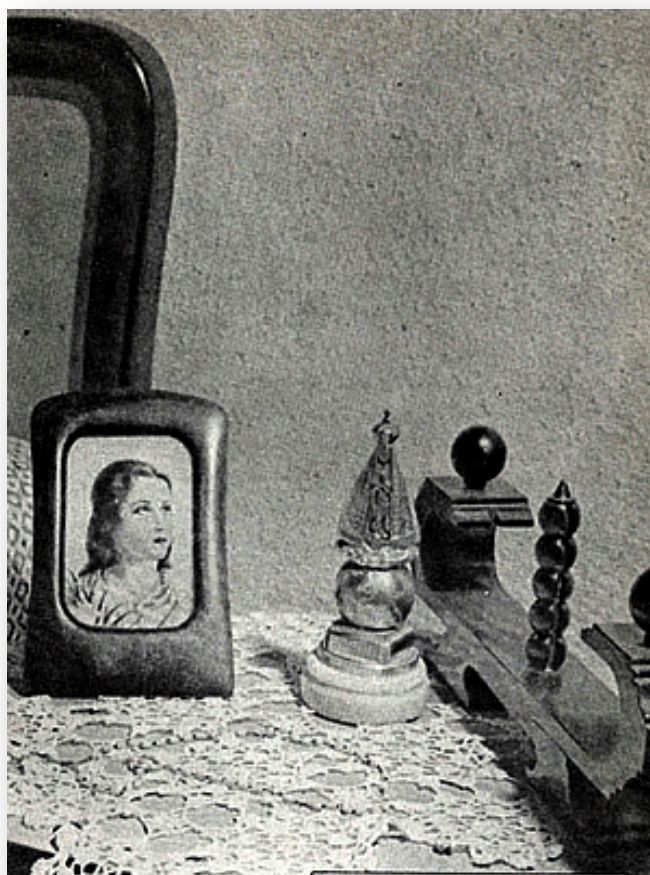


L'auteur, en Italie, devant la maison où Maria Goretti vécut le martyre.

XVII

ELLE CONNAISSAIT MARIA GORETTI...

Aída, après avoir assisté au film "Ciel sur le marais", qui narre l'histoire de la sainte italienne, devint son admiratrice. Elle la choisit même comme patronne, comme en attestent ses collègues, gardant toujours dans son armoire une estampe de la martyre. Maria da Glória Souza se rappelle qu'au cours de la dernière année qu'elles passèrent ensemble à la maison d'éducation, Aída lui prêta un livre sur la vie de la petite sainte italienne. Même après avoir quitté le collège, elle continua à entretenir cette dévotion. La preuve en est qu'il y a toujours eu à la maison, jusqu'au jour de sa mort, un tableau de Maria Goretti, posé sur sa table de chevet.



Sur sa table de chevet, le petit tableau de Sainte Maria Goretti.

Voici également le récit de notre tante.

« Rio, le 22-10-1977

Cher neveu Maurício,

Sachant, par l'intermédiaire de dona Jamila, tout l'intérêt que tu portes aux faits se rapportant à la vie de ta soeur, je rapporte ici l'une des conversations que nous avons eues, elle et moi, l'une des fois où elle est venue ici, chez nous, passer quelques temps avec son oncle José, mon mari. Une fois, elle m'a dit que si, un jour, il lui arrivait d'avoir une bonne situation financière, elle se devrait d'édifier une petite chapelle dédiée à cette petite sainte qu'elle vénérât tant et offrirait ce beau cadeau à la maison d'éducation, où elle avait été élevée et toujours bien traitée par toutes les religieuses, enseignantes et employées.

Elle aimait tellement les religieuses qu'elle essayait de les imiter ici, lorsqu'elle jouait avec les enfants du voisinage. Elle les rassemblait et jouait le rôle de l'enseignante, toujours douce et énergique, s'adaptant au comportement de ses petites élèves.

J'espère, Maurício, que ceci t'apportera quelque réconfort. Ta tante Eliza Curi qui t'embrasse. »

XVIII

"... JE FERAI LA MEME CHOSE !"

Le témoignage de Maria da Glória Souza est précieux. Elle se souvient qu'après avoir vu le film, projeté au collège, sur le martyre de la sainte, elles commentèrent toutes deux la bravoure de la jeune fille italienne et les paroles prononcées spontanément par Aída restèrent bien gravées dans sa mémoire :

- ...Je ferais la même chose ! Jamais je ne ferais honte à ma famille ! La pureté est la plus grande richesse que nous possédions. S'il m'arrive quelque chose comme cela, je mourrai plutôt que de les laisser me toucher ! Je crois que Dieu nous donne la force de nous battre ; sinon, comment Maria Goretti aurait-elle pu se battre autant ?!

XIX

"PLUTOT MOURIR !"

De Terezinha Maria do Carmo:

"Nous étions en train de commenter une remarque que Monsenhor Magalhães avait faite sur Maria Goretti (il nous parlait souvent de cette sainte). Mes camarades m'ont demandé quelle serait ma réaction s'il m'arrivait quelque chose de semblable à ce qui était arrivé à Maria Goretti. J'ai répondu que je ne réagisrais peut-être pas de la même manière, parce que j'ai horreur de la douleur physique. Un coup de couteau ! Dieu m'en garde !... C'est alors qu'Aída, me fixant avec son regard pur (qui m'a marqué et me marque encore), s'est exclamée :

- Ah, non ! Terezinha, tu ne cèderais jamais !... Avec la formation morale que nous avons, tu ne cèderais jamais !...

Nous nous sommes ensuite dirigées vers le cours d'anglais et elle a pris le chemin de la chapelle. Je lui ai ensuite demandé où elle était allée et elle, à sa manière angélique, a rougi et m'a dit :

- Je suis allée prier pour toi !...

J'avais 17 ans à l'époque et elle devait avoir dans les 12 ans."

Dona Maria Antônia, la cuisinière du collège, lui racontait parfois des cas de jeunes filles qui avaient été déshonorées ou qui étaient tombées dans un piège tendu par des jeunes désorientés. Aída – se rappelle Dona Maria – réagissait habituellement de la manière suivante : - *Quel malheur !... Moi, j'aurais préféré mourir !...*

XX

UN COEUR ENTIER.

Par Aída elle-même:

"Si je me mariais, je considérerais plus les qualités morales et religieuses de mon prétendant que son apparence extérieure. Et j'aimerais lui donner un coeur entier, et non partagé."

XXI

L'ELEVE DE "CULTURA INGLESА".

Le témoignage de Francisco Melado, un jeune homme qui avait connu Aída à l'école Cultura Inglesa de Copacabana, mérite d'être rapporté. C'est un document précieux qui atteste de ce que furent les derniers mois de la vie d'Aída, hors de la maison d'éducation. La lettre que je présente démontre qu'elle avait gardé toute sa force morale et spirituelle, même après avoir quitté les religieuses.

"Rio, le 31 octobre 1959

Dona Jamila, j'ai connu votre fille et il me semble voir encore son visage d'enfant qui laissait transparaître la candeur de son coeur, le bonheur de son âme chrétienne. J'admirais Aída pour les vertus morales qu'elle révélait, sans ostentation. On sentait la chaleur de sa formation religieuse, sans que cela ait l'air d'un "sermon" destiné aux personnes moins religieuses. Je connaissais ses projets d'avenir, l'ambition légitime qu'elle avait de trouver un bon emploi; c'est pourquoi elle étudiait l'anglais à Cultura Inglesa (où je l'ai connue) et faisait des études préparatoires pour passer un concours. C'était une jeune fille qui ne voulait réussir qu'avec l'aide de Dieu et grâce à ses propres efforts. C'est pour toutes ces raisons, Dona Jamila, que je l'admirais et me considérais comme son ami. Votre fille était la douceur en personne. Votre fille avait une éducation soignée. Votre fille était vertueuse, comme peu de jeunes filles le sont.

Si je vous écris cette lettre, c'est pour réaffirmer la conduite morale inoubliable de votre fille, une jeune fille très belle de corps, mais surtout très belle d'âme.
Avec le respect le plus profond.

Francisco A. Melado."



Aída accompagnée de son frère Roberto, à Cinelândia.



En promenade avec son frère Roberto pendant le Carnaval - Février 1958.

Querida M^ã da Glória
Ofereço-lhe esta fotografia como
recordação minha. Vendo-me
assim vestida, certamente pensa-
ráo que fui uma "foliazinha"
neste carnaval. Mas assim não
foi. Foi passei, mas não brin-
quei. Estou acompanhada de
meu irmão Roberto. Foi tira-
da lá na Cinelândia.
Com todo o afeto desta tua
amiga saudosa Aída Curi

Com 19-2-58

"Chère Maria da Glória,

je t'offre cette photographie en souvenir
de moi.

En me voyant vêtue ainsi, tu penseras
certainement

que j'ai été une "petite bouffonne"
pendant ce carnaval.

Mais cela ne s'est pas passé ainsi. J'y
suis passée, mais je ne me suis pas
amusée. Je suis accompagnée de mon
frère Roberto. [La photographie] a été
prise

à Cinelândia.

Avec toute l'affection de ton amie, à qui
tu manques. Aída Curi

Le 19-2-58".

XXII

"NON !" "JE N'Y VAIS PAS !"

Cette lettre révèle l'innocence d'Aída... dès le début.

« Rio de Janeiro, le 11 juin 1976

Cher Père Maurício Curi,

Je vous écris pour vous faire part de ce que j'ai appris au sujet de l'affaire concernant votre soeur, Aída Curi.

Une amie de longue date, une bonne personne, à l'intégrité morale avérée, catholique pratiquante, communiant fréquemment, m'a rapporté le fait suivant :

Alors que cette dame passait, le soir du crime, devant l'édifice Rio Nobre, où ont eu lieu les faits tragiques dont votre soeur a été victime, deux jeunes hommes refusaient de rendre à une jeune fille quelque chose qu'ils avaient entre les mains et qu'elle a supposé être le portefeuille de cette jeune fille. La jeune fille réclamait ledit objet en disant : - *"Donne-le-moi !", "Non", "Je ne vais pas te le donner", "Donne-le-moi !"* (quelque chose comme cela). Et ils insistaient, sur le ton de la plaisanterie : "- Je te le donne ici, viens un peu ici, je te le donne".

L'un allait vers l'ascenseur et l'autre se tenait du côté de la jeune fille. Cette dame m'a affirmé que la jeune fille était très jolie.

Quand ils s'approchèrent de l'ascenseur, l'un ouvrit la porte et entra, tandis que l'autre forçait un peu la jeune fille à entrer. Le premier, qui était déjà dans l'ascenseur, saisit la main de la jeune fille et la tira vers l'intérieur, alors que celle-ci semblait reculer, tentant de fuir ; cela ne servit à rien.

L'ascenseur se referma et la dame ne vit rien de plus. Elle pensa à ce moment-là qu'il s'agissait d'une plaisanterie. Au vu des vêtements que portait la jeune fille et de sa façon d'agir, elle comprit que c'était une fille de bonne famille et elle ne put pas soupçonner les arrière-pensées des garçons. Ce n'est que plus tard, je veux dire après l'avoir vue morte dans la rue et avoir reconnu en elle la jeune fille qui avait résisté aux garçons, refusant de les accompagner, que, prise de compassion, elle ressentit le besoin de hurler.

Cette dame habitait à proximité des lieux du crime.

Voici ce que m'a dit mon amie.

Je suis mère de famille, catholique pratiquante, je communie fréquemment et je fais partie d'une association religieuse.

J'ai dicté cette lettre à ma fille, car j'ai la vue un peu faible.

Bien à vous.

Maria do Céu Rodrigues

Rue Visconde de Pirajá, No 287 apt. 501, Ipanema – Rio de Janeiro. »

Les faits rapportés dans la lettre de Dona Maria do Céu Rodrigues sont également mentionnés dans une correspondance que m'a adressée Dona Flora dos Santos Moreira. Dona Flora était la sous-directrice de l'école Moreira, où nous, les frères d'Aída, avons effectué notre enseignement primaire. Dona Flora est devenue une grande amie de notre famille.

Même si elle a employé d'autres termes et si sa version diffère un peu dans les détails, sa lettre révèle en substance les mêmes actes violents que ceux décrits dans le témoignage précédent, mis en oeuvre pour faire entrer Aída dans l'immeuble.

Dona Flora était en compagnie de maman, le jour où les accusés furent jugés, quand, à la sortie du tribunal, elles furent abordées par une dame qui disait avoir suivi l'affaire depuis le début et désirait leur révéler quelque chose qu'elle avait entendu quelques jours après le crime : "Elle a dit qu'elle s'entendait très bien avec une dame qui avait une amie qui habitait l'immeuble qui se trouve à côté de l'Edifice Rio Nobre et avait vu tout ce qui s'était passé au début de la scène. La dame qui nous a parlé a dit que le témoin en question se trouvait à la fenêtre et que, voyant la jeune fille réclamer ses lunettes au jeune homme avec insistance, elle a regardé la scène avec attention. Ils ont passé un certain temps à dire – "donne-moi les lunettes" et le jeune homme - "viens ici les chercher"; puis la jeune fille disait – "vite, je veux m'en aller" et le jeune homme reculait de plus en plus et répondait – "tiens, prends-les, les voici, viens ici". Voyant la jeune fille courir pour prendre les lunettes, elle a pensé que tout était fini. Quelques jours plus tard, elle a voulu parler, mais son mari ne l'a pas laissée faire, alléguant qu'il ne voulait pas avoir d'ennuis avec la police. Aujourd'hui, j'ai appris l'existence de cette dame qui, par peur, s'est abstenue de parler". Flora dos Santos Moreira. »

En fait, l'immeuble situé à droite de l'immeuble où le crime a eu lieu, le "Rio Nobre", a une façade légèrement courbée vers l'extérieur, permettant donc à qui est à la fenêtre de voir facilement ce qui se passe et même de tout entendre. C'est en imaginant

cette scène que notre mère a tiré ses conclusions : "Aída disait à sa camarade du cours de dactylographie, qui l'appelait : "attends, j'irai quand il m'aura donné le sac". À l'intérieur, il y avait tout, même l'argent destiné à payer le ticket de bus pour rentrer à la maison. À ce moment-là, le portier avait ouvert la porte de l'ascenseur et rapidement, en l'espace de deux secondes, les deux garçons ont conduit Aída dans l'ascenseur" (Selon les notes personnelles de la mère d'Aída).

XXIII

ELLE EST MONTEE DE FORCE ET EN CRIANT.

Autres témoignages.

Dans les notes prises par notre mère, il y a une page écrite de sa propre main qui parle de trois témoins ayant assisté aux mêmes faits :

"Un monsieur passait en voiture et a vu deux jeunes hommes en train de faire entrer de force une jeune fille dans l'immeuble. La jeune fille qui m'a raconté cela était la nièce de ce monsieur. Elle s'appelait Ester et sa mère Eliza. Elles habitaient 459, rue Voluntários da Pátria, appartement 701. Elles ont déménagé à São Paulo.

Une dame m'a aussi avoué qu'*elle avait entendu des cris dans l'ascenseur*, mais n'a rien révélé parce que son mari lui avait dit qu'il la quitterait si elle parlait. Cette dame n'a pas d'enfant, mais elle pleurait beaucoup quand elle m'a parlé.

Je me rappelle aussi que, quand je suis arrivé là-bas et que j'ai vu le corps d'Aída sur le trottoir, une dame vêtue de noir, qui avait l'air d'une domestique, a dit : « j'ai entendu les cris de la jeune fille ».



L'auteur en compagnie de sa mère, le jour de sa première messe au Brésil, célébrée à l'école Moreira, Riachuelo, en 1966.

XXIV

QUI ÉTAIT AIDA ?



La mère d'Aída, en compagnie de Maître José Valladão, avocat de la famille, rendant visite au Cardinal Dom Jaime.

Des gens qui l'ont connue livrent leur témoignage.

Feu Monsieur le Cardinal Dom Jaime de Barros Câmara, alors archevêque de Rio de Janeiro, a envoyé à Maître José Valladão une lettre-témoignage. Dans celle-ci, Monsieur le Cardinal, en plus d'exprimer sa conviction concernant l'innocence d'Aída, révèle le désir intime qu'elle avait de devenir bonne soeur. Je transcris :

"En réponse à la demande que vous m'avez personnellement adressée lors de l'audience de samedi dernier, au palais São Joaquim, je déclare ce que je sais et ce que je peux dire concernant Aída Curi.

Je préfère me référer à sa vie, et non à sa mort, qui a eu lieu alors que je me trouvais à Rome.

Je n'avais même pas l'intention de m'exprimer sur ce point, même si j'ai mes propres convictions concernant l'innocence de la victime.

Cependant, puisque vous m'avez demandé des éclaircissements concernant la personne qu'était Aída Curi, j'affirme l'avoir connue en profondeur, dans le sens spirituel, au cours de la dernière année qu'elle a passé à la maison d'éducation "Gonçalves de Araújo", où j'ai prêché la retraite pour les élèves plus d'une fois.

Aída Curi avait l'intention d'entrer au couvent des Servantes de Marie, à Jacarepaguá. Elle n'a ajourné ses projets qu'afin de travailler d'abord, pour aider sa génitrice, à qui Aída voulait épargner des sacrifices, par reconnaissance et sincère affection. Respectant sa liberté, comme tel était mon devoir, j'ai consenti à ce qu'elle retarde les projets relatifs à sa vocation religieuse.

Connaissant intimement la beauté de son âme, j'estime que la jeune fille a été entraînée par surprise dans les événements qui ont mis fin à son existence terrestre."

Dona Lúcia Corona était en excursion en Europe lorsqu'elle apprit la nouvelle de la mort de son élève et camarade de classe à Cultura Inglesa. Dona Lúcia subit un traumatisme si grand qu'elle abandonna le magistère pour se consacrer exclusivement à l'orientation éducative. Elle s'inscrivit pour étudier cette matière, immédiatement après la mort de son élève et occupa le poste de conseillère d'orientation au collège Pedro II, dans la ville de Rio. Voici la lettre que l'enseignante envoya à maman :

"Amsterdam, le 5-8-1958

Chère Madame,

Je viens de recevoir une lettre de Rio, dans laquelle mon mari raconte les funestes événements qui ont entraîné la mort d'Aída.

Même si je ne la connaissais que depuis peu, les quelques mois, quatre ou cinq peut-être, que nous avons passés ensemble, à Cultura Inglesa, d'abord, où nous étions camarades de classe, puis en cours de portugais, étant devenue son enseignante particulière, m'ont fait admirer votre fille, de telle sorte que je me suis mise à la citer comme un modèle pour la jeunesse.

Intelligente et belle, elle ne s'est jamais montrée vaniteuse. Elle se consacrait à ses cours avec un enthousiasme et un dévouement que je n'avais jamais vus chez des jeunes de son âge.

Simple et dévouée, elle a conquis ses camarades de Cultura Inglesa et moi-même, qui ai pu l'apprécier à sa juste valeur, moi qui l'admirais et avais de l'estime pour elle.

Mon excursion en Europe m'a éloignée de mes camarades et de mes élèves, et maintenant je regrette de les avoir laissés, car si j'avais été là, de tels événements n'auraient pas eu lieu.

Je regrette profondément de ne pas vous avoir connue avant d'embarquer pour l'Europe.

Aída disait tout le temps qu'elle désirait que nous nous rencontrions. Malheureusement, mes occupations et la préparation du voyage ont empêché que cela se fasse. Dès que je serai rentrée à Rio, en octobre, j'irai vous voir.

En tant que sa camarade et son amie, je suis navrée de voir que son existence si pure a été abrégée et de voir que tant d'efforts et tant de confiance en l'avenir ont été ensevelis.

Elle était tellement décidée à mener à bien ses projets de vie ! Je lui disais toujours : "Aída, tu es un miracle de jeune fille !" Elle souriait avec modestie, comme pour demander pardon d'être comme elle était.

Je sais qu'elle est au Ciel, avec sa couronne de vierge martyre et nous regarde avec compassion. Elle n'avait que 18 ans !

A Bruxelles, le Père qui nous accompagnait a célébré une messe à son intention.

Deux jours avant d'embarquer, j'ai reçu de la part d'Aída un beau mouchoir que je garderai toujours. Je lui ai épargné mes larmes.

Une fois de plus, veuillez accepter que je vous embrasse tristement, moi qui ai eu l'honneur d'être l'enseignante de votre fille.

Lúcia Cerne Guimarães Corona."

Le témoignage de cette enseignante est peut-être ce qui est tombé de plus précis entre nos mains. D'autant plus qu'il s'agit de quelqu'un qui a côtoyé Aída presque tous les jours, jusqu'au 15 juin, un mois à peine avant le crime.

A d'autres occasions, Dona Lúcia a exprimé ce qu'elle pensait d'Aída : "Je l'ai connue, avec son air de jeune fille, ses conversations candides, son pas tranquille, son sourire pur, si pur ! Je l'ai côtoyée pendant quatre mois.

Je me souviens d'elle aujourd'hui comme si je la voyais encore en face de moi, dans ma salle de cours, en train d'étudier le portugais, avec ses cheveux couleur cuivre tombant sur ses épaules, concentrée, penchée sur les livres, essayant de déchiffrer, avec ténacité, les pensées de Camões dans certains vers des *Lusiades*. Je me souviens d'elle, déclinant les "phrases simples", enchantée et heureuse lorsqu'elle trouvait les bonnes conjonctions et le sens exact de la phrase complexe correspondante. Je me rappelle aussi que, étant ma camarade de classe à l'école *Cultura Inglesa*, elle tentait de traduire les expressions idiomatiques par des formes correctes dans notre langue. Et c'est toujours de cette manière qu'elle s'est révélée à mes yeux. Avec une intelligence et un

dévouement surprenants. Et mon admiration et ma surprise étaient telles, en la voyant dans toute la splendeur de ses dix-huit ans, simple, modeste, pure et si belle, que je lui ai dit un jour - Aída, tu es un miracle de jeune fille !"

Mère Eusébia Garmêndia qui avait été, pendant de nombreuses années, mère supérieure de la maison d'éducation et se trouvait à Barcelone à l'époque du crime, écrivit la lettre suivante :

"Barcelone, le 8-12-1959

Ma très chère Dona Jamila,

Félicitations !!!

Oui, félicitations, car vous avez le bonheur d'être la mère d'une martyre... Je n'ai aucun doute là-dessus. Aída a été une élève modèle et continuera à être un véritable exemple pour les jeunes filles de mon regretté Brésil; ce monde misérable ne méritait pas de posséder une créature comme elle, et Dieu l'a emmenée, après avoir montré comme il nous aide, lui ayant donné le courage et même l'héroïsme nécessaires pour surmonter les difficultés et honorer de nobles idéaux. Je suis heureuse d'avoir côtoyé votre fille, Aída Curi, si bonne, angélique et dévouée.

Je vous embrasse amicalement.

Mère E. Garmêndia."

Nous avons également recueilli le témoignage de Frère Florentino Garcia, de l'Ordre des Récollets de Saint Augustin, qui a été pendant quelques temps responsable de l'aumônerie de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo. Il nous a confié son témoignage, qui est résumé en ces mots, écrits sous son nom :

"... Responsable, à l'époque, de l'aumônerie de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, où il a pris en charge et donné la sainte communion, ayant vu en cette âme de prédilection divine les signes de l'assentiment de Dieu-Jésus Christ."

Je lui ai demandé un jour à quoi il se référait en évoquant ces "signes de l'assentiment de Dieu". Frère Florentino m'a répondu qu'il préférait être discret sur ce point particulier.



Soeur Inácia, enseignante d'Aída, parle avec le reporter du "Journal de la Nuit" (le 4 août 1958), du sens de la mort de son élève : "Cela nous réconforte de penser qu'en gagnant la couronne du martyr, notre petite Aída a aussi atteint la Gloire. Que les parents et autres responsables du destin de la jeunesse méditent sur son exemple et que celui-ci marque le début d'une nouvelle ère".

XXV

"UNE SOEUR DE MARIA GORETTI".



D. Hélder Câmara.

En plein Copacabana apparaît une soeur de Maria Goretti (D. Hélder Câmara).

"Je suis ému lorsque je pense que, dans notre ville, en plein Copacabana, à notre époque, de nos jours, est apparue une soeur de Maria Goretti" – a affirmé Son Excellence le Révérendissime Dom Hélder Câmara, alors évêque auxiliaire de Rio de Janeiro.

La presse lui adressa alors la question suivante: "A-t-on raison ou pas de rapprocher le nom d'Aída Curi de celui de Maria Goretti ? Est-ce absurde, ou sensé ?"

"Il me semble – répondit Dom Hélder – qu'il est tout à fait possible de rapprocher ces deux noms, pour les raisons que je vais vous exposer".

Il ne s'agit pas, bien entendu, de proclamer que les deux personnages, leurs vies et leurs morts respectives, sont identiques. Il s'agit encore moins de proclamer la sainteté d'Aída, alors que l'on sait que la canonisation est un processus qui dépend exclusivement du Saint Siège. Même en admettant que, dans le cas de l'étudiante brésilienne, des imprudences aient été commises (et il n'est pas facile de déterminer dans quelle mesure cela a été le cas : il est facile d'accuser quelqu'un qui ne peut pas se

défendre), il est indiscutable et cela éclatera de plus en plus au grand jour, qu'"Aída n'a pas hésité à perdre la vie (ou plutôt, en termes chrétiens, à la gagner !) pour sauver sa vertu".

Dom Hélder ferait également une analyse des faits, sur le plan social :

"Une fois de plus, l'on constate que les jeunes délinquants sont autant le fruit de la misère extrême que du grand confort (...) Ils sont victimes d'une atmosphère que nous contribuons à créer ou que nous ne contribuons pas réellement à modifier. Toutes les marques sur le corps d'Aída (de la martyre, nous pouvons dire) révèlent à quoi mènent la saturation et la super-saturation sexuelle dans laquelle évoluent les enfants et adolescents des grandes villes. Si la nouvelle douloureuse de la mort d'Aída sert à nous ouvrir les yeux, à nous tous, qui sommes les responsables, que Dieu bénisse le sacrifice de la jeune martyre".

Le jour où l'on célébra, à la maison d'éducation, la messe du 30e jour en l'honneur de l'âme d'Aída, le chœur des chanteuses dont Aída avait fait partie, entonna le cantique qu'elle aimait le plus. Il se déclama ainsi :

Dans la nuit si sombre / du monde trompeur,
Nulle autre lumière ne me guide / que celle de mon Dieu, amour.
Mon âme aspire tant / à ce que le soleil divin voie,
Dans la splendeur éternelle, / Jésus est mon amour.

Après la messe, l'on montra aux participants le "Cahier marial" d'Aída, une collection précieuse de données et d'écrits sur la Vierge Marie. Ensuite, ses camarades lurent le message suivant :

- "Aída! Tu as quitté ce monde très tôt et nous a laissé une grande nostalgie. La nouvelle de ta mort nous a accablées, sensibilisées. Quand nous avons appris ce qui s'était passé, cela nous a fait un grand choc, parce que nous pouvions nous attendre à tout, sauf à cela. Tu es sortie il y a sept mois à peine de ce collège où tu avais étudié pendant douze ans. Tu étais innocente, simple, tu ne connaissais pas le mal. Tu espérais trouver le bonheur aux côtés de ta mère. Tu étais un ange de candeur, un lys de pureté. Ils n'ont pas réussi à te voler ta pureté, ils n'ont pas maculé la blancheur du lys qui fleurit maintenant dans le jardin du Ciel. Ceci nous reconforte au milieu de la tristesse qui envahit nos âmes. Tu as été une vraie martyre, une grande héroïne, une deuxième Maria Goretti. Tu dois déjà avoir reçu la palme du martyre. Aída, demande à Dieu de protéger tes petites camarades qui sont encore à la maison d'éducation, en train de se préparer aux durs combats de la vie."

Dona Flora Santos Moreira, qui a toujours été aux côtés de maman, dans les moments les plus douloureux, ainsi que de celui d'Aída, réaffirmant son innocence à chaque fois qu'il le fallait, nous a laissé son témoignage :

"J'étais directrice du collège où les frères d'Aída ont étudié. J'ai pu côtoyer Aída à chaque fois qu'elle allait y passer les vacances qu'on lui accordait en fin d'année. Quelques jours avant de mourir, alors qu'elle était déjà une jeune fille, elle m'a rendu visite et j'ai pu, comme toujours, apprécier sa candeur, son innocence et sa pureté presque angélique."

Le curé de Gávea, Père Sérgio Sampaio, a fait la déclaration suivante :

"Connaissant l'existence d'un mouvement en faveur d'Aída Curi, et désirant coopérer pour que l'on établisse une conception équitable de la vie d'Aída Curi, je fais la déclaration suivante :

1- Aída Curi m'a été présentée pour la première fois à l'église Matriz da Gávea, par l'un de ses frères, après la messe du dimanche. Comme il s'agissait d'une famille pieuse et honnête, dont deux des fils étaient candidats au sacerdoce, l'impression que j'ai eue d'elle était celle d'une jeune fille bien éduquée.

2- Le fait de la voir tous les dimanches assister à la messe et communier n'a fait que renforcer cette impression. Elle était Fille de Marie, de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo et n'a pas opté pour la paroisse de Gávea, craignant de ne pas être en mesure d'honorer tous ses engagements de Fille de Marie, puisqu'elle travaillait et étudiait.

Ces déclarations, je les fais en tant que curé de la paroisse de Notre Dame de la Conception, du quartier de Gávea, où habite la famille Curi, encore blessée par le chagrin, mais consolée par la certitude d'avoir donné au Brésil une Maria Goretti, martyre de la pureté.

Rio de Janeiro, 14 juillet 1959 (pour le premier anniversaire de la mort d'Aída Curi)."

L'histoire d'Aída a déjà été publiée au Portugal. Un prêtre passioniste, Père Faustino de S. Domingos, l'a incluse dans un livre intitulé "Les lys de l'étang" ou "Santa Maria Goretti et ses Imitatrices" (Typographie éditoriale Franciscaine – Braga. 1969).

Au Liban, un résumé de sa vie et de sa mort a été publié par le Père Georges Fakhoury, dans la revue melkite catholique "Al Maçarrat".

Son nom a été immortalisé dans une rue de Jacarepaguá (Taquara) à Rio de Janeiro.

"En hommage de la ville à la mémoire d'Aída Curi, le maire Sá Freire Alvim a signé un décret donnant officiellement le nom de rue Aída Curi à l'ancienne rue Projetada. L'artère en question commence sur la route de Beriguara et termine à Jacarepaguá."

("O Jornal", Rio, le 17-2-59).

Deux autres rues portent son nom au Brésil : l'une à Bahia (ville d'Ipirá) et l'autre à São Gonçalo (Niterói).

XXVI

"J'AI TRES BIEN CONNU SON AME."

(Témoignage de FRERE JAIME FAJARDO, aumônier de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo et d'Aída.)

« Rio de Janeiro, le 28 décembre 1959

Son Excellence M. l'avocat

Maître José Valladão,

Ce qui me pousse à écrire cette lettre, c'est le désir immense que j'ai de faire quelque chose pour la réputation d'Aída Curi, que j'ai bien connue.

En tant qu'aumônier et professeur de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, j'ai été continuellement en contact avec cette enfant martyre, martyre de la pureté de l'âme et du corps, qui est devenue célèbre dans tout le Brésil et, comme je l'ai constaté personnellement, en Espagne et en Argentine, au-delà des frontières du pays.

Il est triste de constater combien il est difficile pour certaines personnes d'accepter qu'une jeune fille puisse être vertueuse, pure, propre dans son âme et dans son corps. Aída était réellement une jeune fille pure, chaste, vertueuse, un véritable modèle pour la jeunesse actuelle. Ceci n'est pas de la littérature, c'est l'expression fidèle de la vérité.

J'ai rencontré Aída en 1952. Sa manière d'agir avec ses camarades a attiré mon attention. Ensuite, lorsque j'ai fait part de mes commentaires sur les attitudes de la jeune

filles aux religieuses de la communauté de la maison d'éducation, elles m'ont dit qu'Aída était, sans l'ombre d'un doute, la meilleure élève de l'établissement. En observant de plus près le comportement d'Aída, la bonne image que je m'étais faite d'elle n'a fait que se renforcer peu à peu. Ayant trouvé en la personne du prêtre un ami et un conseiller, la jeune fille se mit à le consulter sur des sujets spirituels et moraux, exposant sa manière de penser et d'agir. Toujours sincère et précise lorsqu'elle présentait les choses, elle surprenait de par sa maturité spirituelle. Elle ne cachait rien, manifestant toujours le désir de connaître et de suivre le droit chemin. Elle a conquis, à force d'une lutte continuelle, la véritable vertu, gardant toujours son esprit en éveil pour pouvoir s'améliorer et avancer sur la voie du Bien.

J'ai très bien connu son âme et je peux affirmer, sans crainte de me tromper, qu'elle était une âme d'exception. J'ai une idée tellement élevée de la vertu de cette jeune fille merveilleuse – je n'ai jamais connu de jeune fille qui soit son égale ou la dépasse – que, compte tenu de sa vie et de son martyre, je la considère véritablement comme une sainte ; c'est elle que j'invoque pour les difficultés, les combats et les succès que je rencontre dans le cadre de mon apostolat, priant tous les jours, comme je pourrais invoquer Sainte Maria Goretti, sa soeur héroïque dans la pureté, ou n'importe quel autre saint. Je sais que je ne suis pas le seul à avoir une dévotion envers Aída : il y en a beaucoup d'autres comme moi.

Je profite de l'occasion pour dire à Votre Excellence que, lorsque la mort d'Aída a eu lieu, j'étais en Espagne. J'ai parlé à Aída pour la dernière fois au mois d'avril 1958, peu avant les événements. Au mois d'avril, je suis parti en Europe. Aída était toujours la même jeune fille, pure et bonne, véritablement sainte, préoccupée par ses études. Aurait-elle pu changer radicalement dans un laps de temps si court que celui qui s'est écoulé jusqu'au jour de sa mort ? Non, jamais.

M. l'avocat, étant étranger, je n'ai pas su exprimer tout ce que je sens et ce que je sais. Dans ma langue, cela aurait été autre chose.

En espérant être utile à Votre Excellence, je me déclare votre serviteur.

Frère Jaime Fajardo – S.P. dos Ag. R., Secrétaire Provincial des Augustins Récollets du Brésil et aumônier de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo. »



★ 15-12-39 † 14-7-58

"QUERO FAZER UM SACRIFÍCIO TODOS OS DIAS... FAREI MINHAS CONFISSÕES COMO SE FÔRA A ÚLTIMA DE MINHA VIDA... ESTOU MUITO CONTENTE PORQUE JESUS ESTÁ EM MEU CORAÇÃO E A MINHA ALMA ESTÁ PURA... PROCURAREI PENSAR TODOS OS DIAS NO CÉU, NA MORTE E NO INFERNO".

"MARIA, AJUDA-ME A AMAR SEMPRE A JESUS E ANTES MORRER DO QUE PECAR".

(DOS APONTAMENTOS DA FALECIDA AÍDA).

AIDA CURI

NASCEU EM 15 DE DEZEMBRO DE 1939 EM BELO HORIZONTE, ESTADO DE MINAS GERAIS, INTERNOU-SE AOS 6 ANOS NO EDUCANDÁRIO GONÇALVES DE ARAÚJO, DIRIGIDO PELAS ABNEGADAS IRMÃS FILHAS DE SÃO JOSÉ. DESDE O SEU PRIMEIRO ANO SOBRESSAIU-SE DE SUAS COLEGAS COMO A MELHOR ALUNA.

A NOTA 10 ACOMPANHOU-A DURANTE SEUS 12 ANOS DE CCLÉGIO. ERA QUERIDA E AMADA POR TÓDAS AS IRMÃS E COLEGAS QUE NÃO CESSAVAM DE TECER ELOGIOS À SUA ALUNA-MODÉLO.

EIS QUE NA FLÔR DE SUA IDADE: 18 ANOS, DEUS ESCOLHEU-A PARA DAR UM EXEMPLO CABAL PELA NCSSA JUVENTUDE, PREFERINDO A MORTE À DESHONRA.

SENHOR,
RECEBEI AS NOSSAS PRECES PELA ALMA DE VOSSA SERVA "AIDA". PARA QUE OCUPE UM LUGAR NO SEU REINO E GLORIFICADA GOZE DE PERPÉTUA ALEGRIA.

★

SANCTA VIRGO VIRGINUM,
ORA PRO NOBIS.

Souvenir de la messe du septième jour.

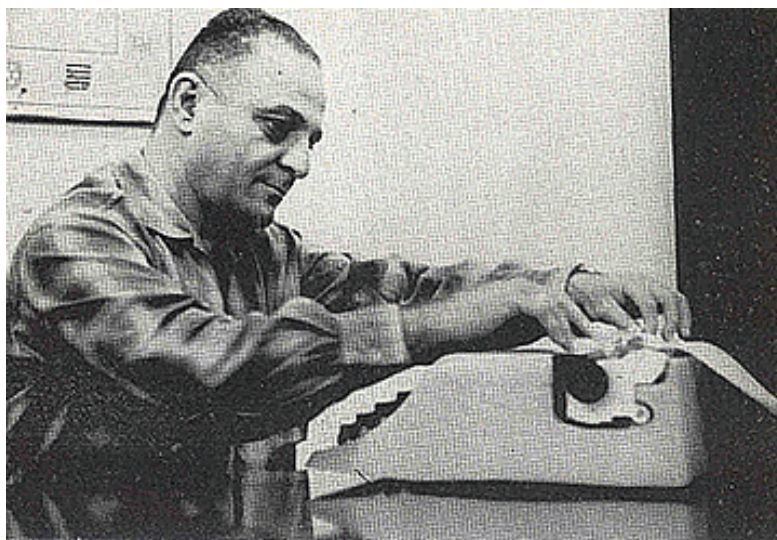
(Traduction.)

Souvenir de la messe du septième jour.

<p>* 15-12-39 †14-7-58</p> <p>"Je veux faire un sacrifice tous les jours... Je me confesserai comme si c'était la dernière confession de ma vie. Je suis très contente parce que Jésus est dans mon coeur et que mon âme est pure...Je tâcherai de penser tous les jours au Ciel, à la mort et à l'enfer".</p> <p>"Marie, aidez-moi à toujours aimer Jésus et à mourir plutôt que de pêcher".</p> <p>(Extrait des notes de la défunte)</p>	<p style="text-align: center;">AIDA CURI</p> <p>Elle est née le 15 décembre 1939 à Belo Horizonte, dans l'État de Minas Gerais. À l'âge de 6 ans, elle est entrée comme interne à la maison d'éducation Gonçalves de Araujo, dirigée par les religieuses Filles de Saint Joseph, dont l'abnégation est bien connue. Dès la première année, elle s'est distinguée de ses camarades de classe, étant la meilleure élève.</p> <p>Elle a collectionné les 10 sur 10 durant ses douze années de collège. Elle était chérie et aimée de toutes les religieuses et les camarades, qui ne tarissaient pas d'éloges sur leur élève modèle.</p> <p>Et voilà que, dans la fleur de l'âge, à 18 ans, Dieu la choisit pour donner un exemple parfait à notre jeunesse, préférant la mort au déshonneur.</p> <p style="text-align: center;">Seigneur, recevez nos prières pour l'âme de votre servante "Aída", afin qu'elle ait une place dans votre royaume et, glorifiée, jouisse du bonheur éternel.</p> <p style="text-align: center;">SANCTA VIRGO VIRGINUM, ORA PRO NOBIS.</p>
---	---



La mère d'Aída sur la tombe de sa fille, en compagnie de son fils Maurício.



David Nasser, journaliste qui a défendu la vertu d'Aída.



Le cercueil est porté par des camarades de la maison d'éducation. On voit, à droite, l'enseignante Flora dos Santos Moreira, Vice-Directrice de l'école Moreira.



On voit, à gauche, Monsenhor Elias Coueter (plus tard évêque des catholiques melkites), et à droite, Monsenhor Elias Jarawan.



Les quatre frères d'Aída, Nelson, Roberto, Maurício et Waldir, pendant la messe du septième jour, à l'église melkite catholique de Saint Basile, à Rio.



Messe du septième jour – A gauche, la mère d'Aída, puis sa belle-mère, Dona Filomena Jacob, et Dona Alice Santos Moreira, directrice de l'école Moreira, où ont étudié les frères d'Aída.



Mère d'Aída, avec, à sa droite, Dona Badia Curi, cousine de son mari et, à gauche, sa belle-mère, Dona Filomena Jacob.

XXVII

"J'AI ÉTÉ CAMARADE ET ENSEIGNANTE D'AIDA. JE N'AI JAMAIS VU UNE JEUNE FILLE AUSSI PURE ET INTELLIGENTE QU'AIDA CURI."

(LUCIA CERNE GUIMARAES CORONA,
Conseillère d'orientation du collège Pedro II
et fonctionnaire au service de l'Etat.)

(Reportage de VICTOR MARIANO "Diário da Noite" – Rio, le 31-3-1959.)

Deux témoignages précieux ont été divulgués par la presse, la semaine dernière. L'un, celui de la mère supérieure de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, soeur Maria Casas; comme l'autre, celui du cardinal – Dom Jaime de Barros Câmara – confirment tous les deux l'excellent caractère de la jeune fille, attirée dans un piège, à l'édifice Rio Nobre.

Il manquait pourtant quelque chose sur ce sujet. Dom Jaime, tout comme soeur Maria Casas, se référait à Aída Curi lorsqu'elle était encore interne dans un collège de religieuses. Rien cependant, pas un mot ni une ligne, sur le comportement de la jeune fille, à l'époque où, ayant terminé ses cours, elle était retournée vivre en compagnie de sa génitrice. Cela veut donc dire que, des six mois qu'Aída a passés hors de l'école, entre janvier et juillet 1958, l'on ne sait réellement que peu de choses, du moins, concernant son comportement hors de chez elle, loin des yeux de sa famille.

Comment Aída se serait-elle réellement comportée, dans ces circonstances ?

Serait-elle restée pure, digne, décente, comme au cours des douze ans qu'elle avait passés à la maison d'éducation ?

Or, pour combler le vide existant, nous allons publier maintenant ce que nous a raconté Dona Lúcia Cerne Guimarães Corona, enseignante à l'Ecole Technique Nationale et enseignante de portugais assurant des cours du soir à l'Ecole Argentine. Diplômée en pédagogie et journalisme de la Faculté Nationale de Philosophie, auteur de précieux travaux sur l'enseignement, elle est l'éducatrice la mieux placée que l'on connaisse pour parler d'Aída Curi, ayant été son enseignante, justement au moment où la jeune fille étudiait à la Société Brésilienne de Culture Anglaise.

Dona Lúcia Corona a côtoyé Aída presque quotidiennement – et intimement – pendant les six derniers mois de sa vie.

DONA LUCIA CONNAIT AIDA CURI.

- J'ai connu Aída Curi – c'est l'éducatrice qui témoigne – en janvier 1958, à Cultura Inglesa. Malgré notre grande différence d'âge, nous étions camarades, car je suivais des cours de perfectionnement et elle apprenait l'anglais. Suivant la recommandation de l'une des ses enseignantes, Aída s'est adressée à moi pour prendre des cours de portugais, car elle comptait s'inscrire à un concours de la fonction publique. C'est donc une personne que j'ai côtoyée presque quotidiennement pendant la deuxième quinzaine de juin. Nous sortions ensemble de l'école Cultura Inglesa et venions chez moi à pied.

La deuxième quinzaine de juillet, je suis partie en Europe. J'avais préparé mes valises pour Londres, quand mon mari m'a écrit pour me faire part de la mort d'Aída. Mon émotion a été si vive que j'ai passé plus d'une journée avec une fièvre de quarante degrés, dans la capitale britannique. Et depuis que je suis rentrée à Rio, je ne me suis pas encore remise du choc que cela m'a fait. A tel point que j'ai suspendu les cours particuliers que je donnais chez moi, ayant du mal à supporter la vue de la petite salle où elle étudiait.

C'ETAIT UNE JEUNE FILLE PURE.

- Puisque vous avez côtoyé intimement la jeune fille, entre janvier et juin 1958, peut-être pouvez-vous nous donner votre opinion sur son caractère ? N'est-ce pas ?

- Sans aucun doute. Je vais même plus loin : je peux vous dire que je n'ai jamais connu une jeune fille comme Aída. Elle avait un caractère pur, elle était d'une candeur

qui m'émouvait lors de nos réunions; la plupart du temps, elle parlait de sa génitrice, me racontant les combats et les souffrances qu'avait endurées Dona Jamila pour élever ses enfants. Comme étudiante, elle a été exemplaire en tous points. Elle n'a jamais manqué de cours et n'est jamais arrivée en retard.

J'ai été son amie et son enseignante. C'était, sans aucun doute, une jeune fille réservée, aux paroles et aux manières mesurées. D'une intelligence hors du commun. Modeste, sans aucun doute. A tel point que je n'ai appris qu'elle avait les meilleures notes à Cultura Inglesa qu'à travers les propos de son enseignante.

La zone sud, de nos jours, est pleine de dangers pour les jeunes filles pures comme Aída Curi. Moi qui l'entendais parler au téléphone avec ses amies de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, moi qui ai pu, en peu de temps, me faire une idée de sa morale sans défaut, il m'est arrivé de m'inquiéter. Aída était une jeune fille au teint clair, grande, aux cheveux tirant sur le roux, très jolie.

Si elle avait un défaut, c'était justement sa beauté, si l'on peut s'exprimer ainsi. Nous avions l'habitude de marcher ensemble jusque chez moi, en bavardant. Elle attirait l'attention de tout le monde. Mais, et il est important de le dire : elle ne se rendait pas compte de l'intérêt qu'elle suscitait. Je lui ai dit à de nombreuses reprises de faire attention. Elle m'a invitée à aller chez elle, pour que je rencontre sa mère. Aída, parce qu'elle étudiait dans plus d'une école à la fois, n'avait pas le temps de déjeuner. Ici, avec moi, elle prenait un café avec des biscuits lorsque nous avons terminé le cours de portugais. Je ne la laissais pas repartir à jeun. Sa vie quotidienne était réglée comme une horloge. Pensez vous, Monsieur, qu'étant enseignante depuis presque vingt ans et ayant côtoyé plusieurs centaines d'élèves de toutes classes sociales et de tous niveaux d'instruction confondus, je pourrais me tromper ? Aída avait beaucoup de décence et était très soucieuse de sa propre personnalité.

ELLE NE SAVAIT PAS DANSER.

- Avez-vous eu vent de quelque petit ami qu'elle aurait eu ?

- Non. Lorsqu'elle retrouvait ses amies de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, on lui demandait si elle avait déjà beaucoup de prétendants. Aída riait et rétorquait que, lorsque quelqu'un se présenterait, elle le dirait. Elle s'excusait de ne pas aller à des fêtes familiales en disant, comme elle me l'a raconté, qu'elle ne savait pas danser.

UN MOUCHOIR ET UN PORTRAIT.

A ce moment-là, elle nous montre un mouchoir et un portrait.

-Vouz voyez ce mouchoir ? C'est Aída qui me l'a donné, la veille de mon départ pour l'Europe.

Elle m'a dit à cette occasion : *"Quand je te manquerai et que tu me pleureras, sèche tes larmes dans ce mouchoir "*. Je ne savais pas que ses paroles étaient prophétiques, puisqu'elles se réalisèrent. Et ce petit portrait, regardez, c'est le sien ! Elle semble placide, d'une beauté placide... La beauté d'une sainte, vous savez ?

UN ANGE OU UNE SAINTE.

- Après qu'Aída soit sortie du collège, personne, hormis sa mère, ne l'a côtoyée plus que moi. Je l'ai admirée pour ses qualités : intelligence, bonne éducation, vertu, équilibre – rien ne lui manquait pour avoir, dans la vie, un avenir heureux. Aída était un ange ou une sainte. Je n'ai jamais vu une jeune fille comme elle !



Dona Lúcia Cerne Guimarães Corona, enseignante d'Aída, dit ce qu'elle sait de la victime aux reporters. L'on voit, en arrière-plan, le frère d'Aída, Waldir, et son oncle maternel, Jorge Jacob.

XXVIII

RÊVES ET PENSÉES AU SUJET D'AÍDA CURI.



La mère d'Aída.

11 octobre 1958.

La première fois que j'ai rêvé de ma fille a été le jour où j'ai reçu la visite de l'enseignante de portugais, Dona Lúcia Cerne Corona, en compagnie de son époux. Ils m'ont offert une image de Notre Dame de Fátima pour me consoler et me donner la force de résister au choc terrible que j'avais reçu. Cette nuit-là, j'ai rêvé d'Aída. Elle était à mes côtés, en vie, et moi, j'étais bien contente. Je disais aux gens que je connaissais : ma petite est revenue. Tout près de moi, sa mère, pour me consoler. Au même moment, elle devenait une enfant de huit ans, si souriante, en train de jouer au ballon, et je lui criais : Aída, on y va. À ce moment-là, elle est devenue jeune fille et j'étais toute heureuse que Dieu m'ait rendu ma fille. Mais ce n'était qu'un rêve. Si c'était la réalité, comme ce serait bien !

12 octobre 1958.

Tout cela, je l'ai imaginé. Que j'étais allée au cimetière et que, là-bas, il y avait plusieurs personnes. Et je leur ai dit : attendez, elle va venir. Et les gens voulaient s'approcher de la tombe. Je leur disais de rester où ils étaient, et je leur assurais qu'elle viendrait. Le couvercle s'est ouvert lentement et elle est venue en marchant, avec un air très sérieux, sans regarder personne. Je suis allée avec elle jusqu'au portail. J'ai appelé un taxi et nous sommes allées à la maison. Arrivée là-bas, elle s'est couchée sur le lit car elle était très fatiguée. Je suis alors allée à la fenêtre, car les gens, réunis en masse, voulaient parler à Aída, et j'ai levé les mains comme pour prier et je leur ai dit : pour l'amour de Dieu, ne faites pas de bruit, demain elle recevra tous ceux qui la demandent. Il m'a semblé que je voyais vraiment cette scène, parce que je désirais très fort qu'elle revienne.

15 octobre 1958.

J'ai rêvé que je montais dans un bus, à la recherche de ma fille. J'ai demandé au chauffeur s'il avait vu une jeune fille passer par là. Il a baissé la tête, montrant Aída étendue par terre et m'a dit que, si elle ne se résignait pas à céder aux avances des mauvais garçons, elle devrait rester là, à mourir de faim. Près d'elle, j'ai vu un homme au teint mat et deux autres au teint clair. J'ai regardé ma fille et elle a tourné les yeux vers moi, mais elle, très triste, ne pouvait rien dire. Je voulais faire quelque chose, mais je ne pouvais pas non plus. Je suis restée là sans pouvoir rien dire. Et tout s'est arrêté.

Mois de juin 1959.

Je suis allée dormir. Quand j'ai fermé les yeux, j'ai vu distinctement Aída, habillée en bleu ciel, avec ses cheveux couleur de feu. Elle était satisfaite, contente. J'ai alors ouvert les yeux et je n'ai plus rien vu. Comme si tout cela était un conte de fées.

Toujours en juin 1959.

Ce que je voulais dire à la télévision, mais on ne m'en a pas donné l'occasion, était la chose suivante : dire que tout est fini pour moi et que, pour Aída aussi, tout est terminé. C'est moi qui l'ai perdue pour toujours, moi, sa petite maman qu'elle aimait tant. Je voulais dire au public qu'à présent, je ne pourrai plus rien demander pour Aída. Si, je voudrais demander aux mères du Minas Gerais (en effet, Aída est née dans l'état de Minas Gerais, au 436, avenue Santos Dumont, à Belo Horizonte) et aux mères du Brésil tout entier de prendre bien soin de leurs filles, de demander aux autorités de les aider, de les protéger et d'être garantes de leur vie, pour que le crime barbare dont ma fille a été victime ne se répète jamais. Prenez bien soin de vos filles, car ce que je traverse actuellement, c'est un grand et noir chagrin. Mères, soyez heureuses d'avoir vos filles à vos côtés, donnez-leur des conseils, mettez-les en garde contre le mal et la méchanceté humaine...

9 novembre 1960.

Aída, ma fille, j'ai rêvé de toi, aujourd'hui, mercredi. Je suis allée au cimetière te rendre visite. Quand je suis arrivée là-bas, on rangeait les cercueils. Je me suis plainte en disant que je voulais rendre visite à ma fille Aída. La jeune fille qui travaillait là-bas a eu de la peine pour moi et elle m'a dit d'aller voir ouvrir le cercueil. Et elle, ma petite fille chérie, lumière de mes yeux, m'a tout de suite regardée, en riant et s'est mise ensuite à pleurer, m'a baisé les mains et a dit : maman chérie, tes mains sont glacées, et moi, en souriant, je lui ai dit : tu te trompes, ma petite chérie ce sont les tiennes qui sont glacées. Et tout s'est arrêté, ce n'était qu'un rêve. Si c'était la réalité, ce serait sublime. Que la volonté de Dieu soit faite !

13 août 1962.

Mon fils Maurício m'a annoncé la nouvelle de son départ pour Jérusalem, où, pendant quatre ans, il continuera ses études. Au début, j'ai été triste, parce que j'allais

être séparée de mon fils, mais, comme il était très content, j'ai été contente aussi. Cette nuit-là, j'ai fermé les yeux et j'ai beaucoup réfléchi, j'étais triste et j'ai vu le doux visage de ma fille Aída, qui me regardait avec l'air de dire : ne sois pas triste, maman chérie, je suis à tes côtés. C'est la vie : personne n'appartient à personne. Si nous arrivions à comprendre cela, personne ne souffrirait. Que tout soit fait selon la volonté de Dieu !

24 mai 1964.

Aujourd'hui, toute seule devant la télévision, je me suis mise à pleurer. Je me suis tellement souvenue de toi, ma fille Aída ! Si tu étais ici, tout près de ta maman, comme je t'embrasserais ! Je te donnerais tant de baisers ! Nous échangerions des idées : ceci va bien, cela ne va pas... Nous ferions tant de projets d'avenir ! Comme tout serait beau, magnifique, toi qui es une fleur merveilleuse, ton petit coeur si pur et si propre, comme un lys blanc sans tache, parce que tu étais pure, mon amour, lumière de mes yeux ! Si la nostalgie nous tuait, je serais déjà morte depuis longtemps, mais Dieu soulage notre coeur, d'une manière que nous ne comprenons pas nous-mêmes. Que tout soit fait selon l'amour de Dieu et de Sainte Marie !

27/8/69.

J'ai écouté le "Journal d'un reporter". C'était un mercredi. J'ai été très émue. Je voulais pleurer, mais je n'ai pas versé une seule larme. Merci, David Nasser, pour rappeler une fois de plus l'affaire dont ma fille a été victime. David Nasser a tout dit, tout, il n'y a plus rien à dire. Il a risqué sa propre vie. Que Dieu te bénisse, David Nasser!

4/12/1969.

C'était un jour de pluie. La petite-fille du propriétaire est venue me remettre un reçu. Elle a sonné à la porte. Quand j'ai ouvert la porte, elle m'a regardée de ses yeux enchanteurs et a dit : grand-père m'a envoyée vous remettre le reçu. J'ai cru voir Aída.

Et je n'ai pu m'en empêcher, je me suis mise à pleurer et ensuite j'ai dû m'arrêter parce que je ne peux même plus pleurer. J'ai senti ma gorge se nouer. J'ai dû boire un peu d'eau afin d'arrêter de pleurer. Je ne peux pas rester à la maison, cela me rappelle tellement ma fille. Elle me manque beaucoup, parce que c'était une fille exemplaire, elle n'avait pas de défaut.

22/6/1972, jeudi à 2h20.

Soeur Francisca, de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo qu'Aída a fréquentée, passait à côté du magasin de Roberto, elle est entrée et a dit qu'elle m'avait vue et venait me rendre une petite visite. Soeur Francisca m'a fait me rappeler beaucoup Aída. J'avais envie de pleurer à voix haute, de crier, mais je me suis contenue, car je devais faire semblant d'être forte. Soeur Francisca m'a raconté qu'une élève était atteinte de leucémie et que, selon le médecin, elle n'avait plus qu'un jour à vivre. Soeur Francisca a dit qu'elle avait demandé à Aída de faire quelque chose pour que la mère de la jeune fille, qui était loin, puisse venir pour être plus près de sa fille. C'était une chose impossible, car elle habitait très loin et, sans argent, elle ne pouvait pas venir. Tout à coup, la mère a reçu un télégramme et, le jour suivant, elle est venue rester auprès de sa fille. Soeur Francisca a, aujourd'hui encore, la certitude que c'est une grâce qui a été obtenue par l'intercession d'Aída. Elle a déjà reçu plusieurs grâces par l'intermédiaire d'Aída. Tout ce que soeur Francisca demande, elle le reçoit.

24/6/1972, Samedi.

Qui a le remède contre la nostalgie ?! La nostalgie est sombre et amère, faite de souffrance et de tristesse. Aujourd'hui, au magasin, ma fille m'a terriblement manquée. J'ai essayé de me retenir de pleurer, mais je n'ai pas pu m'en empêcher. J'ai pleuré, pleuré. Pourquoi les coupables cachent-ils la vérité ? Comment supportent-ils les remords qui les rongent de l'intérieur ? Quatorze ans se sont déjà écoulés. Le portier est protégé. Je demande à celui qui le protège : faites-le se rendre, ôtez ce poids de votre conscience. Mon fils, Père Mauricio, prépare la troisième édition du livre sur Aída, "la jeune héroïne de Copacabana". Nous voudrions mettre dans ce livre une infinité de

vérités, mais nous avons résolu de ne parler que de la vie d'Aída. Tout est entre les mains de Dieu. Je suis certaine d'une chose : dans le cas de ma fille Aída, il va y avoir encore de nombreux rebondissements. Dieu demande toujours des comptes, avec beaucoup de sérieux.

28/4/70.

J'ai rêvé d'Aída, ma fille, qui était si heureuse ! Je l'ai prise dans mes bras, je l'ai couverte de baisers et, comme je pleurais, je ne voulais pas qu'elle s'en rende compte, pour qu'elle ne soit pas triste. Rêver de la seule fille que j'ai ! C'est quelque chose qui laisse un grand vide. Quel dommage que tout n'ait été qu'un rêve. Mon Dieu, fais-moi comprendre, aide-moi s'il te plaît ; je voudrais tant qu'Aída soit toujours près de moi !

9 décembre 1972.

C'est le jour où j'ai téléphoné à la mère supérieure de la maison d'éducation, pour lui demander quel jour ils allaient célébrer la fête de la maison d'éducation. Une religieuse, nouvelle au collège, m'a répondu que la fête aurait lieu le 10 décembre. J'ai beaucoup pleuré au téléphone et je lui ai dit que je n'irais peut-être pas, parce que je n'en aurais pas le courage... Et elle, la religieuse, m'a consolée en disant : Dona Jamila, votre fille est au Ciel, ne pleurez pas. Je l'ai vivement remerciée et j'ai raccroché le téléphone. Quelques minutes plus tard, le téléphone sonne. J'ai répondu ; c'était la mère supérieure qui était au bout du fil : Dona Jamila, m'a-t-elle dit, j'aurais pu vous envoyer un carton d'invitation spécial. Ce serait un grand plaisir pour nous si vous veniez. Je l'ai remerciée et j'ai dit que je n'irais peut-être pas parce que je ne le supporterais pas, car tous ces souvenirs me font souffrir. J'ai pleuré et l'on aurait dit que les trois hommes qui ont maltraité ma fille m'avaient donné une raclée, car j'avais mal partout. Je me sentais fatiguée et je n'ai pas eu le courage d'aller à la fête. Je voulais vraiment y aller, mais je n'y suis pas allée. J'ai été triste toute la journée et mon fils, Nelson, l'a remarqué et m'a dit : je ne sais pas ce que vous avez aujourd'hui, vous avez l'air très fatigué.

15 décembre 1972.

Vendredi, une belle journée. Aída Curi, ma fille, a eu 33 ans (l'âge du Christ). Neide Borges Curi, ma belle-fille, a fait dire une messe en l'honneur de l'âme d'Aída, pour la remercier d'une grâce qu'elle a reçue.

7 janvier 1973.

J'ai rêvé d'Aída. Tous les fidèles étaient à l'église Notre Dame du Paradis, à São Paulo. Tout à coup, Aída apparaît, vêtue entièrement de blanc, près de l'autel. Dès qu'ils l'ont vue, les gens se sont avancés vers elle à grands pas. J'ai crié : attendez, ce n'est pas comme cela que l'on doit faire, attendez un peu ! Et c'est ainsi que ce beau rêve s'est terminé. Mon amour, ma vie, comme tu me manques ! Je pense tellement à toi ! Pourquoi les coupables ne disent-ils pas la vérité ?

19 août.

J'ai fermé les yeux. Non, je ne dormais pas. J'ai vu de mes yeux les yeux de ma petite fille chérie, Aída, qui me regardait, avec douceur et tendresse. On aurait dit que je lui faisais beaucoup de peine. J'ai détourné le regard et son regard me suivait toujours. Puis son visage m'est apparu à moitié et elle me regardait tendrement. Juste après, j'ai vu distinctement l'image de Jésus, ou plutôt, la moitié de son corps et son regard si doux posé sur moi. Elle a mis un moment à disparaître. C'était si beau qu'il n'y a pas de mots pour décrire l'impression que j'ai eue. Et autour du visage de Jésus, une lumière éblouissante, comme je n'en avais jamais vu. Cela m'a vraiment beaucoup plu ! Merci beaucoup, mon Dieu, un grand merci.

26 septembre 1975.

J'ai passé un dimanche avec mon fils, Père Maurício, à São Paulo. Nous sommes sortis, c'était en septembre 1975. Nous avons rendu visite à des jeunes filles du Mouvement des Focolari. Maurício leur a dit : j'aimerais que ma mère accorde son

pardon, comme je l'ai moi-même accordé de tout mon coeur. J'ai répondu : je pardonnerai un jour, quand je sentirai que je dois le faire. Ce jour-là je suis partie à Rio. À la maison, j'en ai discuté avec mon fils Waldir, qui m'a demandé : vous ne pardonnez pas ? J'ai répondu : si je dis que je pardonne et que je ne le ressens pas vraiment au fond de mon coeur, cela ne vaut pas la peine. Je suis partie ouvrir le magasin de Roberto. Dans le bus, j'ai demandé à Dieu de faire signe à mon coeur pour que je pardonne. L'après-midi, il était trois heures et quart, je prenais un café, quand tout à coup j'ai senti quelque chose se poser sur mon coeur. Je voulais expliquer aux autres, pour qu'ils comprennent mieux, ce qui se passait, quand j'ai frémi et j'ai dit : le pardon ! Alors, j'ai donné le pardon. Que tout soit fait par amour de Dieu. Je sais que Dieu est content de moi. J'ai imploré Dieu et il m'a entendu. Le pardon de tous mes fils, aussi.



Désolation extrême de la mère d'Aída, pétrifiée et défigurée par le chagrin,
peu après avoir vu sa fille morte, gisant sur le trottoir de l'avenue Atlántica.

Sur place, une infirmière, amie de la famille, s'occupe d'elle.

Elle était la perle la plus précieuse de ma vie.

Tout en elle était un enchantement

Tout en elle était Amour

Elle était belle

Elle était belle de corps et d'âme

Je peux le dire et l'affirmer.

Je me sens tellement seule

Sans son amour,

Sa tendresse me manque,

Et comme je souffre de son absence !

Mon chagrin est si noir.

Tous trois ont été inculpés.

Elle leur demandait : laissez-moi partir,

Je suis vierge !
Mais ils frappaient de plus belle et disaient :
Tu dois céder !
La lutte fut féroce,
Mais la gloire, beaucoup en parlent...
Elle préféra que son corps soit jeté de là-haut
Plutôt que de souiller son nom de jeune fille.
Je demande à toutes les mères de me comprendre :
La perle la plus belle que je possédais, je l'ai perdue !

JAMILA JACOB CURI

XXIX

LE PARDON D'UNE MERE.

Jamila Jacob Curi, mère d'Aída.



La mère d'Aída reçoit la sainte communion des mains de son fils, le jour de l'ordination sacerdotale, à Saydnaya (Syrie), le 29 août 1965.

La lecture de ce livre a dû décevoir ceux qui espéraient y trouver un récit détaillé du crime qui, en 1958, a sidéré la société brésilienne, ou bien un documentaire sur le procès qui a fait les gros titres des journaux dans toute la presse nationale. Mon seul objectif a été de présenter la figure admirable et pure de ma sœur. En ce qui concerne le crime et le procès, je considère, à partir d'aujourd'hui, que ce sont des chapitres clos pour moi.

Et à tous ceux qui ont été impliqués, d'une manière ou d'une autre, dans la mort d'Aída, ainsi qu'à leurs familles qui ont tellement souffert dans cette affaire, je lance ici un appel chrétien, profondément évangélique. Je réitère aujourd'hui les mots que j'ai écrits dans la quatrième édition, en 1975. C'était l'année sainte, l'année du grand pardon et de la réconciliation. A cette occasion, je nous ai tous invités à faire un pas en avant,

ensemble, pour aller au-delà de tout ce qui s'est passé et passer l'éponge sur ce qui est arrivé.

Que cette réconciliation soit inconditionnelle, nous plaçant tous dans la dimension de la miséricorde de Dieu, comme le demande Jésus dans l'Évangile :

"Soyez miséricordieux, comme votre Père est miséricordieux".



Jamila Jacob Curi, mère d'Aída.

Octobre 1975.

"Heureux soient ceux que tu as choisis et invités à habiter dans tes atriums, Seigneur, Alleluiah ! "

Ce "chant de la communion" du rite byzantin m'a profondément touché, le jour où, pendant les funérailles, je célébrais la messe devant le cercueil de ma mère, au cimetière de Caju. J'ai senti une telle participation de la part des gens présents ce jour-là, que l'ambiance qui régnait avait plus à voir avec le Paradis qu'avec la mort elle-même. Le 2 décembre 1977, à l'âge de 68 ans, victime d'une attaque cérébrale, maman s'en est allée, pour l'éternité.

Les Sœurs de la Visitation de São Paulo m'ont envoyé, quelques jours plus tard, un message significatif :

"Elle est passée de la vie temporelle transitoire à la vie éternelle... elle s'en est allée vers le cœur de Dieu, la communion des saints et, ô merveille ! Cette petite vierge martyre, glorieuse et immortelle, qui s'appelle Aída, est venue à la rencontre de son amour maternel..."

Dieu a voulu accorder à maman une grâce immense, chose si difficile pour les hommes. C'est que le pardon est véritablement divin ! Un peu plus de deux ans avant sa mort (en l'année sainte de 1975) elle m'avait envoyée de Rio (j'étais alors à São Paulo) une lettre dans laquelle elle pardonnait à tous ceux qui avaient été impliqués dans la mort d'Aída.

Rio, le 29-9-1975

Mon très cher fils Maurício,

Ce que tu voulais tellement est arrivé : le pardon !

Pardon aux assassins et à tous ceux qui ont contribué à la mort de ma fille ! J'ai tellement demandé à Dieu, avec toute ma foi et du fond du cœur, de me donner la force et le courage de pardonner sincèrement. J'ai eu une sensation étrange, difficile à expliquer. D'abord, une forte pointe au cœur, puis j'ai senti quelque chose de fort dans tout mon corps et, bouleversée, je me suis mise à pleurer. Comme si je dormais et que la pointe au cœur m'avait réveillée. J'ai pleuré tellement, en sentant sortir de moi le pardon que tu souhaitais tant. Je suis si émue, je ne sais expliquer comment c'est arrivé. Ce doit être la foi avec laquelle j'ai demandé à Dieu la force de pardonner. Je sais à présent que c'est un miracle. C'est quelque chose de merveilleux ! Je sais que Dieu est content de moi. Il m'a entendu. Quand on accorde son pardon de bon cœur, cela ne s'explique pas. Je voudrais que le monde entier sache combien Aída était pure. J'en ai le droit. Mais cela n'a pas d'importance. J'ai donné mon pardon sincère.

Ta mère qui t'embrasse fort.

Jamila Jacob Curi

Et dans son journal, j'ai trouvé cette page, datée du 26 novembre 1975, sous l'épigraphe de "Pardon d'une mère" :

Le 26-9-1975, vendredi. Je venais en bus, pour ouvrir le magasin. Il était sept heures et demie. J'ai demandé à Dieu de faire en sorte que je sente en moi l'envie de pardonner aux assassins de ma fille Aída. Le miracle de Dieu est apparu. Maintenant, je sais ce que c'est que de sentir son toucher sur le cœur, lorsque l'on demande quelque chose avec foi. C'est ce dont l'humanité a besoin : la grande foi dans la vie.

Il était trois heures quinze, le 26-9-1975, un jour un peu froid où il menaçait de pleuvoir. J'ai senti quelque chose d'étrange sur mon cœur, un toucher. J'ai dit spontanément : le pardon ! Et en suivant, c'était comme si une âme, un esprit, se détachait de l'intérieur de moi. Et j'ai dit : Le moment est venu de pardonner aux assassins de ma fille, Aída. J'ai ressenti une émotion si grande ! J'ai beaucoup pleuré.

Père Maurício Curi, mon fils, me disait toujours : j'aimerais que vous pardonniez, parce que j'ai déjà pardonné de tout mon cœur. Dix-sept ans et deux mois après la mort d'Aída, j'ai senti la main de Dieu me faisant signe de pardonner.

Avec le pardon de tous mes fils

Signé

Jamila Jacob Curi

Son pardon ne se limita pas à l'attitude héroïque décrite ci-dessus. Notre mère continua à prier pour l'un des hommes impliqués dans le meurtre et pour sa génitrice. Les lecteurs pourront apprécier la noblesse et la souffrance de cette mère qui - ayant été aidée par une force divine - sut dépasser son propre chagrin !...

"Cela s'est passé à l'hôpital Ordem Terceira da Penitência, alors que j'étais malade. Seul Dieu comprendra mes paroles pures de vérité.

Les 27 et 28 octobre 1976.

La religieuse, comme à l'accoutumée, vient nous donner la sainte communion. J'ai demandé, de tout mon cœur, que Dieu pardonne à R, car il a déjà beaucoup souffert et sa sainte mère souffre plus encore. Ceci, je le dis du fond du cœur. Ce sont des mots qui expriment le sentiment d'une mère qui a souffert et ressent profondément le chagrin qu'éprouve la mère de R. Que Dieu lui pardonne. Jamila Jacob Curi."

Comme je réfléchissais au geste sublime de ma mère, je me suis rappelé le célèbre dicton d'un païen nommé Libório qui fut le maître de Saint Jean Chrysostome, saint de l'orient décédé en 438. S'adressant à l'auditoire qu'il avait devant lui, il fit l'éloge de la mère de ce prêtre et docteur de l'église en ces termes :

-"Qu'il y ait des dames respectables parmi les chrétiens ! "



Dona Jamila est soutenue par Dona Flora dos Santos Moreira,
vice-directrice de l'école où ses fils ont étudié.



Le journaliste David Nasser rend visite à la mère d'Aída.



Des jeunes filles de l'âge d'Aída présentent leurs condoléances à Dona Jamila,
pour la messe du septième jour.



La mère d'Aída en compagnie d'enseignantes de sa fille.



Dona Jamila sur la tombe de sa fille.

XXX

A MA SOEUR.

Aída! Toi qui jouis là-haut dans le Ciel
Et nous vois à présent souffrir encore ici-bas,
Pour ceux que tu as laissés, demande à Dieu
La gloire que tu as atteinte en souffrant.

Tu étais une fleur intacte et belle,
Pleine de vigueur et d'éclat éternel.
Venue du monde, tu es entrée dans l'écran de ce monde
Pour donner un exemple au monde pécheur.

Le monde a contemplé ton innocence,
Et a vu naître pure, mourir pure,
La vierge donnant son sang au Dieu qu'elle a aimé,
Et t'a fait mériter le martyre.

La vertu, tu l'as cultivée dès l'enfance.
Tu as eu entre tes mains le vase de l'innocence,
Et, avec tendresse, tu en as pris soin,
Pour remettre à Dieu une conscience pure.

Pourquoi t'es-tu tellement éloignée
Et d'une manière si tragique, si triste ?
Peut-être as-tu alors pensé au Ciel éternel
Dont le martyre t'a ouvert la porte.

Pourquoi es-tu partie si tôt
Sans jouir du bonheur de vivre ?
C'est que tu as entrevu l'Être que l'âme implore,
Auguste don accordé après tes souffrances.

Pourquoi n'as-tu pas profité des vaines fortunes
De ce monde, sur ton parcours ?...
C'est que tu es allée à la rencontre, là dans les hauteurs
Du Bien éternel, de la félicité et de la gloire.

C'est dans une nuit de lutte et de martyre
Que tu as volé dans les airs, affaiblie;
Comme le lys, au vent, tombe de sa tige
Tu es tombée, pure, dans l'avenue.

La mort fut pour toi une aurore
Sortie de l'obscurité la plus totale.
Copacabana pleure encore

Le fracas entendu dans la triste solitude.

Aída! Du trône doré de la beauté
Où tu t'es assise aux côtés de ton Époux,
Envoie-nous la pluie des lys de la pureté
Que tu as reçue du Christ, ton bien aimé.

Vers les Cieux, ton âme belle et pure s'est envolée,
Tu as emporté tes souffrances, victorieuse,
Tu as gagné les lauriers et les palmes,
En allant chercher la mort, tu as trouvé la vie !

Malheureuse brebis innocente,
Tu t'es échappée de l'unique bergerie,
Tapis de lys et de roses,
Temple de mille airs et mélodies.

Et un jour, moyennant un sacrifice,
Tu es rentrée à la patrie originelle
Où tous les lieux sont propices
Pour que tu te sentes chez toi... enfin!

Monsenhor Maurício Curi.

Rio – 1959.

• Poésie publiée dans la 1^e édition de ce livre – Editions Paulinas 1959 São Paulo
(Capitale).

XXXI APPENDICE.

Préface de feu le Cardinal Dom Jaime de Barros Câmara
pour la première édition des Éditions Paulinas S.P.



Traduction.

"Ayant examiné les originaux des données
biographiques de la jeune vertueuse et héroïque
Aída Curi, nous déclarons que nous n'y avons rien
trouvé qui, de la part de l'Église, s'oppose à votre
publication.

Archevêque de Rio de Janeiro

Rio de Janeiro, 26 - VII - 1959"

Présentation rédigée pour la 3e édition par Son Éminence
M. le Cardinal Dom Eugênio de Araújo Sales.



Arcebispo de São Sebastião
do Rio de Janeiro
Guanebara - Brasil

APRESENTAÇÃO PARA A 3a. EDIÇÃO
DO LIVRO DE "AIDA CURTI"

A primeira edição do Livro "AIDA CURTI" teve de D. Jaime de Barros Câmara uma carta a título de prefácio.

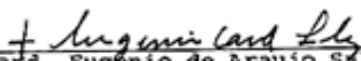
Hoje, para terceira edição dessa obra, seu autor pede ao atual Arcebispo do Rio de Janeiro uma apresentação.

Em um mundo eivado de erotismo, todo exemplo de luta pela virtude e pela pureza merece destaque especial. O Pe. Maurício Curi alinha uma série de argumentos em favor de sua irmã na defesa de sua virgindade. A leitura, portanto, é útil e mostra o caminho do Bem.

Sem qualquer intuito de julgamento, é reconfortante constatar, de um lado a veneração fraterna, demonstrada pelo irmão sacerdote, e de outro, uma vida em que os valores morais gozam de merecido relevo. Alguém pode discordar de uma ou outra interpretação na tragédia que abalou a opinião pública nacional. Todavia ninguém tem o direito de menosprezar o sacrifício em defesa da virtude.

Alegremo-nos pelos bons exemplos que sobrevivem em nosso mundo atribulado.

Rio de Janeiro, 6 de dezembro 1972


Card. Eugênio de Araújo Sales
Arcebispo do Rio de Janeiro

MC.

Traduction.

PRÉSENTATION DE LA 3^e ÉDITION
DU LIVRE "AÍDA CURÍ"

La première édition du livre "Aída Curi" avait, en guise de préface, une lettre de Jaime de Barros Câmara.

Aujourd'hui, pour la troisième édition de cette oeuvre, son auteur demande une présentation à l'actuel archevêque de Rio de Janeiro.

Dans un monde empreint d'érotisme, tout exemple de combat pour la vertu et pour la pureté mérite une mise en relief particulière. Le père Maurício Curi aligne une série d'arguments en faveur de sa soeur qui a défendu sa virginité. La lecture [de cet ouvrage] est donc utile et montre la voie du Bien.

Sans qu'il y ait aucune intention de juger, il est réconfortant de constater, d'une part la vénération fraternelle démontrée par ce frère prêtre, et d'autre part, une vie dans laquelle les valeurs morales jouissent d'une mise en relief méritée. Certains pourront être en désaccord avec telle ou telle interprétation de la tragédie qui a ébranlé l'opinion publique nationale. Cependant, personne n'a le droit de sous-estimer le sacrifice [consenti] pour la défense de la vertu.

Nous nous réjouissons des bons exemples qui existent encore dans notre monde affligeant.

Rio de Janeiro, 6 décembre 1972

Cardinal Eugenio de Araujo Sales

Archevêque de Rio de Janeiro"

Lettre du Vatican au sujet de la 3e édition.



SECRETARIA DE ESTADO

N.297.340


VATICANO, 5 de Fevereiro de 1976

Reverendo Padre,

Teve o gesto de delicadeza de oferecer ao Sumo Pontífice um livro da sua autoria, no frontispício do qual, com a indicação do assunto versado, quis exarar devota dedicatória a Sua Santidade, explicitando os sentimentos de veneração e homenagem que lhe teriam ditado o gesto para com o Vigário de Cristo.

E-me grato vir expressar-lhe o reconhecimento do Santo Padre pelo preito, que Lhe mereceu apreço; outrossim, de transmitir-lhe os Seus votos de que desçam sobre a sua pessoa e actividades sacerdotais as graças divinas, para um fecundo ministério; a corroborar tais votos, concede-lhe Sua Santidade a Bênção Apostólica.

Aproveito o ensejo para afirmar-lhe protestos de consideração atenta em Cristo Senhor.


(+ J. Behelli, Subst.)

Rev.do Senhor
Pe. Maurício Curi
Rua do Paraíso, 21

SÃO PAULO

Traduction.

"Secrétariat d'État - N.297.340

VATICAN, le 5 février 1976

Révérénd Père,

Vous avez eu le geste délicat d'offrir au Souverain Pontife un livre dont vous êtes l'auteur, sur le frontispice duquel, à côté de l'indication du véritable sujet, vous avez désiré inscrire une dédicace dévote à Sa Sainteté, explicitant ainsi les sentiments de vénération et l'hommage que vous a dicté ce geste envers le vicaire du Christ.

Et je suis heureux de vous faire part de la reconnaissance du Saint Père pour ce cadeau, qui a mérité sa considération ; je suis également heureux de vous transmettre ses vœux, afin que les grâces divines se posent sur votre personne et sur vos activités sacerdotales, et que votre ministère soit fécond; en corroborant de tels vœux, Sa Sainteté vous concède la Bénédiction Apostolique.

Je profite de l'occasion pour vous affirmer, devant notre Seigneur le Christ, mes considérations distinguées.

J. Benelli,

subst.

Très Révérend Père maurício Curi,

21, Rue de Paraíso

SÃO PAULO"

INTRODUCTION A LA QUATRIEME EDITION.

Partagé entre confiance et timidité, j'ai décidé de rééditer, en 1975, la biographie de ma sœur Aída. La deuxième édition ayant été épuisée en 1966, je ne pouvais prévoir quels seraient les effets d'une nouvelle publication, surtout s'agissant d'un fait survenu plusieurs années auparavant.

La quantité considérable de lettres que j'ai reçues de cardinaux, d'évêques et de prêtres, ainsi que les centaines de demandes venues de divers Etats, m'ont fait comprendre qu'Aída continue à passer un message, même de nombreuses années après sa mort.

La demande et le succès rencontré par le livre m'ont encouragé à lancer cette 4e édition, revue et augmentée, ayant comme point fort la lettre écrite par ma mère, que l'on trouve ici sous le titre "LE PARDON D'UNE MÈRE".

Elle considérait le pardon, non pas comme une victoire de son esprit magnanime, mais comme le fruit de la force avec laquelle elle avait prié et de la grâce de Dieu. Elle désirait tellement voir sa lettre publiée ! Elle considérait, avec la simplicité et la sincérité qui la caractérisaient, que, si elle avait donné son pardon, tout le monde devait le savoir ! Je n'ai aucune réticence à déclarer que son geste a été totalement désintéressé et généreux et a donc dû plaire à Dieu.

Elle n'a pas eu le plaisir de voir cette nouvelle édition. Cependant, de plus grandes consolations lui étaient réservées. Plaise aux Cieux qu'au moment où son écrit apparaîtra au grand jour, elle soit déjà en compagnie de sa fille, notre sœur, Aída...

Fort du riche ajout que représente cet hommage posthume à ma mère, âme noble et vouée à Dieu, je crois que ce livre remplira pleinement sa finalité : qu'il soit, pour tous ceux qui le liront, un message d'amour et de pardon.

L'AUTEUR.

14 juillet 1978.

(Pour le 20e anniversaire de la mort d'Aída.)

XXXII

ELLES SONT NOMBREUSES ! ELLES SONT LA GLOIRE DE L'EGLISE!

"J'ai vu une foule immense que nul ne pouvait compter, une foule de toutes nations, races, peuples et langues : ils se tenaient debout devant le Trône et devant l'Agneau, en vêtements blancs, avec des palmes à la main. (...) L'un des anciens prit alors la parole et me demanda : "Tous ces gens vêtus de blanc, qui sont-ils et d'où viennent-ils ?" Je lui répondis : "C'est toi qui le sais, mon Seigneur." Il reprit : "Ils viennent de la grande épreuve ; ils ont lavé leurs vêtements, ils les ont purifiés dans le sang de l'Agneau." (Apocalypse, chap. 7, versets 9, 113 et 14.)

Le 15 janvier 1972, avant de dire l'Angélus avec les pèlerins réunis sur la place Saint Pierre, Paul VI prononça les paroles suivantes, à propos de la vierge et martyre romaine Sainte Inès :

"Nous voulons rappeler aux romains ainsi qu'à tous les fidèles de l'Eglise latine et grecque que, cette semaine, plus exactement le 21, l'on célébrera la fête de Sainte Inès, jeune romaine, l'une des saintes les plus illustres et vénérées de l'Eglise, qui a souffert le martyre pour défendre sa chasteté (Agné, en grec, signifie précisément chaste, pure), au début du IV^e siècle, ou peut-être avant. Et la mort inhumaine de cette adolescente simple et fragile, victime de sa vigueur et de sa pureté, a causé une impression tellement forte que ce fait tragique n'a pas seulement mérité les honneurs du culte – l'un des plus anciens, puisqu'au milieu du IV^e siècle, il figurait déjà dans le calendrier philocalien, indiquant la place de sa tombe sur la Voie Nomentane –, mais encore, il s'est montré digne de l'éloge, célèbre et magnifique, prononcé par Saint Ambroise (en 375-376) et, ensuite, du mémorial en marbre, attribué au Pape Saint Damase, ainsi que de l'introduction de son nom dans le canon de la messe.

Ce que nous voulons rappeler ici est la popularité de cette sainte, une jeune fille de 12 ans à peine, pourtant déjà consciente du caractère sublime et mesquin que peut revêtir le mot amour ; martyre pour préserver sa virginité, ayant ensuite servi d'exemple

à un cortège interminable de jeunes filles pures, elle fut la fleur symbolique d'une tradition austère et délicate, qui défend et cultive la beauté chrétienne.

Nous disons tout cela avec l'amertume que nous partageons tous, causée par les événements récents qui ont sensibilisé l'opinion publique, les offenses à la pudeur de la jeunesse féminine et, en général, à la dignité de la femme ; nous déplorons également le dérèglement des mœurs qui, par le biais de la mode, de la presse et des spectacles publics, détruit le sentiment de réserve qu'exige farouchement l'une des valeurs les plus élevées de la personne humaine.

Nous aimerions que l'exemple de Sainte Inès reste dans les mémoires et que son culte soit célébré, en particulier à Rome, puisque cette jeune martyre a fait l'une des gloires de la ville, digne de la poésie et de la ferveur avec laquelle on l'a célébrée pendant des siècles. Notre Dame, Vierge Très Pure, invite-nous à ces réflexions réconfortantes et sereines."

("L'Observatoire Romain", 23-1-1972)

Maria Goretti est connue comme l'"Inès du XXe siècle". A l'image d'Inès et de Goretti, nombreuses furent les jeunes filles qui, en ce siècle, en vinrent au sacrifice suprême de leur vie pour sauvegarder leur honneur. Dans la société malade de notre siècle, germent des fleurs qui font honneur à la jeunesse.

Le XXe siècle sera probablement connu comme le siècle des vierges martyres.

Nous dressons la liste, ci-dessous, de quelques noms connus de jeunes filles qui donnèrent leur vie pour sauver leur honneur.

XXXIII

IMITATRICES DE MARIA GORETTI.

Ces données ont été extraites du livre "Les lys de l'étang" - R. P. Faustino Barcenilla (passioniste) Tip. Editorial Franciscana, Braga, Portugal, 1969, et du livre "Les lys sur le marécage" – Aury Maria Azeglio Brunetti C.M.F. 1960 – Maison d'édition "Ave Maria" Ltda. – Caixa Postal 615 – São Paulo.



Albertina Berkenbrock

ALBERTINA BERCKEMBROCK – S. Luís da Vargem do Cedro, diocèse de Florianópolis, commune d'Imaraí, État de Santa Catarina. 12 ans. Assassinée par Manuel Palhoça (Maneco), qui meurt repent, des années après. Le processus de béatification d'Albertina, entamé en 1952, à Roma, a été mené à terme. *Sa béatification a été prononcée au Brésil, en octobre 2007.*

MARIA VIEIRA DA SILVA – Açores – 14 ans – 1940.

RENATA SCHMYK – Berlin, Allemagne – 14 ans.

D. VIRGÍNIA DAS MERCES – Epouse martyre, 28 ans. Mère de deux enfants. Durant la seconde guerre mondiale. Province portugaise d'outre-mer du Timor – 1943.

MARIA HELENA AVELAR CARDOSO – 17 ans – Fiães, Portugal.

CECILIA CIOLIN – 22 ans. Fille de Marie. Brésil – 1946.

DOLORES SAUMELL SAN AGUSTIN – 14 ans – Villafranca del Panadès, Espagne – 1966.

ANA MARIA BRACCI – 13 ans. Rome, Italie – 1950.

NASIBECO – Jeune fille de couleur. 16 ans. Mozambique.

ANA ROSA VALENTE DA SILVA – 11 ans – Portugal.

MARIA ÂNGELA ALEIXO – Née à Porto, Portugal. Assassinée à Newark (Etats-Unis) – 1951.

MARIA AURORA MASTORATAS – 29 ans – Lourenço Marques – 14 mars 1958.

OLGA GUEDES TAVARES – 19 ans. Fille de Marie – 1931 – Brésil.

MARIA DANIELA SIKONGOU – 16 ans. Une autre Goretti africaine - 1955.

SOEUR MARIA CLEMENTINA (AFONSINA ANWARITE) – Religieuse Congolaise – 1964.

ANGELA – Goretti noire d'Ouganda – 1927.

REGINA COGINI – Brésil.

JOAQUINA DUARTE – Freguesia da Barreira – Diocèse de Leiria, Portugal – 16 ans – 1928.

ROSALINA MARINI – 17 ans. Fille de Marie. Brésil. 24 octobre 1958.

JOSEFINA VILASECA ALSINA – Catalogne, Espagne. 12 ans. Processus de canonisation en cours, pour reconnaître sa vertu héroïque. Le sanatorium de Manresa où a expiré la jeune fille, est entre les mains des Religieuses Filles de Saint Joseph, la même congrégation que celle qui se charge de la maison d'éducation Gonçalves de Araújo, où a étudié Aída. 1952.

CORPUS SOLA VALENCIA – Navarre, Espagne – 1943.

FILOMENA CARDOSO – Province du Timor portugais. D'origine chinoise – 20 ans et mère d'un petit garçon.

LAUDELINA MEDRANO Y MERINO – Espagne – 1959.

MARIA GRIMM – Ulm, État de WURTTENBERG, Allemagne – 13 ANS – 1922.

HORTENSIA LOPES GOMEZ – Mexique – 1952.



ISABEL CRISTINA MRAD CAMPOS – Minas Gerais - Brésil – 1982



SANTA SCORESE – Née le 6 février 1968 à Bari – morte le 16 mars 1991, est une servante de Dieu. Elle est considérée par l'Église comme martyre de la pureté. Elle a participé activement à la vie du mouvement Gen 2 (Génération nouvelle) de Chiara Lubich (le mouvement des Focolari). En 1988, un jeune psychopathe la suit partout, en

la soumettant à une cour obsessionnelle et préoccupante. Santa est obligée de se faire accompagner partout. Malgré ses précautions, tard dans la soirée du vendredi 15 mars 1991, cet homme l'attend à la porte de son logement et la poignarde. Elle avait 23 ans. http://www.santascorese.it/Fr_Scorese_ER.html

Voilà les imitatrices d'Inès et de Goretti. Et combien d'autres ont existé sans que l'on ne le sache !

Et combien d'autres encore, même si elles ne connaissent pas le martyre physique, sont victimes de situations angoissantes et d'humiliations indescriptibles, à cause de leur honneur ! Persécutions, humiliations, agressions morales et physiques, calomnies, elles supportent tout pour sauvegarder leur intégrité physique et morale !

Toutes celles qui endurent le martyre physique ou le martyre moral font la fierté des chrétiens, la gloire de l'Eglise.

Et comme elles sont nombreuses, les jeunes filles qui nous impressionnent par leur dignité inflexible !

"Grâce à Dieu, il y en a beaucoup – plus peut-être que ce que l'on ne suppose et ne dit, parce qu'elles ne font pas étalage de leur sincérité et de leur vertu, quand d'autres font étalage de leur légèreté et de leur désordre moral – de ces jeunes filles qui, éduquées par des parents chrétiens, marchent, sereines et gaies, mais modestes, dans les rues de la ville, sur les chemins de campagne, allant là où le devoir domestique, professionnel, scolaire, caritatif, les appelle et qui donnent à aimer leur grâce souriante et à respirer, en même temps, leur dignité inflexible.

Elles sont nombreuses, sans aucun doute (...), et le seraient plus encore si les parents faisaient preuve de plus de vigilance et de bonté affectueuse et si les enfants se montraient plus confiants et dociles."

(Paroles prononcées par Sa Sainteté le Pape Pie XII, à l'occasion de la béatification de Sainte Maria Goretti, le 30 avril 1947).

Des paroles inoubliables furent également prononcées par ce même pontife, à l'occasion de la canonisation de la sainte italienne. La place Saint Pierre, littéralement prise d'assaut par une foule immense (trois cent mille pèlerins, dont le président d'Italie lui-même), devint un immense sanctuaire à ciel ouvert. Venue de tous les pays, la foule s'y pressait pour entendre exalter le nom de la jeune Goretti, de Corinaldo. Et la voix du Pape emplit la place, dans cette chaleureuse manifestation, lorsqu'il demanda :

"Ô, jeunes ! Ô fils et filles bien aimés, pupilles des yeux de Jésus et de nos propres yeux, parlez ! Êtes-vous fermement résolus à résister aux tentations, quelles qu'elles soient, auxquelles d'autres auront l'audace de vous exposer pour souiller votre pureté ? Et vous, pères et mères, qui contemplez avec cette foule, l'image de cette adolescente qui, avec sa pureté immaculée, ravit notre cœur ! (...) Êtes-vous prêts à tenir la promesse de veiller sur vos fils et vos filles autant que possible, pour les défendre des grands dangers qui les entourent et les éloigner des lieux qui conduisent sur les sentiers de l'impureté et de la perversion morale ?"

XXXIV

APPRECIATIONS DES EDITIONS PRECEDENTES.

(Traduction.)

18-9-1976

Cher Père,

En rentrant à Damas, il y a trois jours, j'ai trouvé votre livre "Aída Curi". Je vous remercie de tout mon cœur. Même si je n'ai pas su lire le texte, j'ai pu me rendre compte qu'il s'agissait de votre sœur, présentée comme un modèle pour ses semblables.

Que le Seigneur bénisse vos efforts et votre apostolat.

+ Maximos V

Patriarche

Maximos V Hakim

Patriarche grec-melkite catholique

Damas – Syrie

Porto Alegre, 31-5-76

A Monsieur le Père Maurício Curi

Je vous remercie de m'avoir offert aimablement la brochure "Aída Curi – Au prix de sa propre vie !" et je félicite la famille, pour cette fille et sœur à la grandeur intérieure admirable.

Bien à vous.

Cardinal Vicente Scherer – Archevêque Métropolitain de Porto Alegre.

" Je vous remercie de m'avoir envoyé ce livre, que je garderai avec toute la tendresse qui l'a inspiré " – Salvador, 2 juin 1976.

+ Avelar, Cardinal Brandão Vilela – Archevêque de São Salvador da Bahia, Primat du Brésil.

Le 12.03.1979.

Très Révérend Monsenhor Maurício Curi

J'ai reçu le livre "Aída Curi" dont vous êtes l'auteur et je fais des vœux pour que l'œuvre continue à exercer son apostolat fructueux auprès de la jeunesse brésilienne. Je vous remercie cordialement.

Aloísio Card. Lorscheider

Archidiocèse de Fortaleza

Dom José Newton de Almeida Baptista – Archevêque de Brasilia salue devant le Christ Monsieur le Père Curi, et le remercie pour le précieux cadeau que constitue le livre Aída Curi – le témoignage de ce dont notre époque a le plus besoin. Bravo !

Brasilia 28/5/76

Belo Horizonte, le 14 mars 1979

Cher Monsenhor,

L. J. XTUS!

J'ai reçu l'exemplaire que vous m'avez envoyé de la 4e édition de votre livre "Aída Curi – au prix de sa propre vie" et je vous en remercie, cette histoire merveilleuse a déjà fait beaucoup de bien et en fera encore. J'ai immédiatement lu les deux nouveaux et intéressants chapitres qui enrichissent beaucoup la publication. Les voies de Dieu sont impressionnantes : dans un monde tellement souillé par la corruption surgit l'exemple de ce lys teinté du sang du martyr. Le temps d'Inès et celui de Maria Goretti ne sont pas terminés ici-bas. La force de Dieu continue à donner du courage aux martyres d'aujourd'hui !

Amicalement

De votre serviteur et ami

Dom João Resende Costa

Archevêque de Belo Horizonte

12-1-77

Monsieur le Père Maurício Curi

Je tiens entre mes mains le livre sur votre sainte sœur. Comme j'ai été émerveillé en le lisant ! C'est un livre qui nous fait du bien. Je vous félicite sincèrement pour cette publication faite dans un esprit chrétien et avec une simplicité évangélique. Je crois que cette 3e édition contribuera à promouvoir l'estime de nos jeunes envers la pureté. Faxit Deus! – Avec ma bénédiction affectueuse.

Dom Manuel Pedro da Cunha Cintra – Evêque de Petrópolis.

Campinas, le 15 juin 1976

Mon cher Père. Maurício,

Je tiens à vous remercier de tout cœur pour m'avoir envoyé votre joli livre sur votre sœur martyre, Aída Curi, qui reste dans toutes les mémoires.

La lecture du livre a ravivé dans mon esprit et dans mon cœur l'image gracieuse et si gentille de cette petite sœur de sainte Maria Goretti, ayant vécu sur notre terre, et m'a

montré la beauté de cette âme que le Seigneur a voulu à ses côtés, - un lys candide à la corolle remplie de son propre sang de martyr...

Qu'elle nous fasse un signe, de là-haut, pour que nous ayons, à son image, cette beauté de l'âme qui enchante le Seigneur !

En vous remerciant

Dom Antônio Maria Alves Siqueira – Archevêque de Campinas.

(Traduction)

17/02/1978

"Je vous remercie, Très Révérend Monsenhor, pour le livre que vous avez consacré à la mémoire de votre sainte sœur Aída. Vous avez bien fait de révéler au public les vertus humaines et chrétiennes, fortes et admirables, qui ornaient l'âme de votre sœur et de la présenter comme un modèle à suivre.

Je ne prétends pas vous parler de condoléances, puisque la mort d'une jeune fille si sainte est source de joie dans les Cieux, où elle entre comme dans sa propre maison, ainsi que pour l'Eglise, dont le sein fécond a produit une fleur si belle, qui honore la famille et le peuple auxquels elle appartient. Voici les mots de consolation que je désire exprimer.

Monseigneur Pierre K. Medawar

Patriarcat melkite catholique, Le Caire, Egypte

(Traduction)

17/02/1978

Je vous remercie pour le livre sur votre sœur, victime héroïque de la pureté. J'ai lu avec émotion ce livre, imprégné d'amour fraternel. Les témoignages sont émouvants, ainsi que le portrait que vous offrez de l'âme transparente de votre sœur et l'itinéraire, que vous décrivez, de son adolescence tournée vers Dieu. Mais les voies du Seigneur ne sont pas les nôtres, c'est ainsi que, devant la beauté de son âme, Jésus a voulu que la palme du martyr de la chasteté soit son sort, à l'image de la jeune fille italienne qu'elle aimait, Maria Goretti, et dans des circonstances semblables.

Elle continuera à être un symbole de pureté pour toutes les jeunes brésiliennes de son pays et de sa ville. De nombreuses années se sont écoulées, mais le sacrifice d'Aída

reste dans la mémoire des gens et, de là-haut, elle pourra venir en aide à toutes celles qui l'invoquent.

Monseigneur Neophytos Edelby

Metropolitaine d'Alep (Syrie)

Bienveillant Père Maurício, (São Paulo, 27/07/1975)

Paix et Bien !

J'ai lu, avec un grand intérêt, les précieuses pages que Votre Révérendissime a écrites sur sa sœur martyre pleine de qualités, Aída Curi. C'est Dieu qui l'a choisie pour cette mission si difficile. Le même Dieu donnera la force à de nombreuses jeunes filles d'être aussi courageuses qu'elle.

Continuez d'exercer, Votre Révérendissime, votre apostolat auprès de la jeunesse et de la famille.

Monsieur le Cardinal Paulo Evaristo Arns – Archevêque de São Paulo.

"C'est un livre écrit sans haine, sans orgueil, sans accusations, sans sensationnalisme, ni prétentions humaines. Il va faire un grand bien à nos familles et à la jeunesse de notre patrie. Votre livre, dénué de prétention et bien écrit, est un beau message ..."

Dom Raimundo de Couto Silva – Archidiocèse de Fortaleza.

"Je vous remercie d'avoir eu l'inspiration d'écrire un livre sur Aída".

Dom Benedito de Ulhoa Vieira – Archevêque d'Uberaba, Minas Gerais.

"...depuis que j'ai lu le récit de la vie de votre sœur, écrit avec une tendresse fraternelle et la mesure de l'historien impartial, j'ai envie de vous écrire (...)

La vie de votre sœur a servi d'exemple à beaucoup de gens, principalement à des jeunes filles, et il me semble qu'elles en tirent grand profit. C'est une manière très fructueuse de faire de l'apostolat."

(25-1-69 – Père Faustino de S. Domingos – Barroselas – Minho – Portugal.)

(...) Maintenant, son frère lance un livre. Et il le fait avec la noblesse d'un chrétien et d'un prêtre. Son intention n'est pas de faire de sa sœur une sainte et de ses assassins des criminels. Bien au contraire ! En cette année, proclamée année sainte par le Saint Père, il répond de nouveaux à ses innombrables amis sur ce qu'il pense de ces événements : il continue à pardonner et demande à tous de pardonner. Pour lui, ces faits font partie du passé. L'important, ce n'est pas de reléguer dans l'oubli le fait qu'un jour, une jeune collégienne, ayant dû choisir entre l'érotisme, la dégradation, et sa propre dignité, ait choisi la dignité, avec toutes les conséquences découlant de son choix.

(...) Rendez service aux jeunes qui vous entourent. Racontez-leur l'histoire de Maria Goretti, ou celle d'Aída, sans les amener à détester les assassins. Eux aussi ont eu leur drame à vivre. (...) Ensuite, recommandez le livre du Père Curi sur sa sœur. (...) De temps en temps, il faut se souvenir de personnes comme Aída, pour que nous ne finissions pas dans une civilisation d'automates et d'objets.

(De l'article "Un memento pour Aída Curi" – Pe. Zezinho SCJ – Octobre 1975.)

"Ce que j'ai le plus aimé dans votre livre, c'est que vous n'avez pas utilisé d'ombres pour donner du relief à la figure d'Aída. Oui : le chapitre LE PARDON, l'on ne sait pas s'il doit être une préface ou un épilogue. Personnellement, je trouve que c'est le livre tout entier."

Père Paulo J. de Souza, SJ.

"Aída Curi a atteint une maturité pleinement humaine et chrétienne en ayant mis en pratique l'Evangile : elle a bâti sa vie en Dieu, comme l'on bâtit la maison sur le rocher. Sa figure montre aux nouvelles générations combien nous devons, pour être de vrais chrétiens, avoir le courage de placer Dieu au-dessus de nos vies et d'aller à contre-courant. Nous irradierons ainsi la joie, la paix, la pureté, la bonté, la miséricorde et l'amour, fruits du Saint Esprit."

São Paulo, 2 mai 1974.

Père Enrico Pepe et Père Francisco Manunta.

Cher Monsieur le Directeur de la librairie "Ave Maria" 1/12/75

Nous avons le plaisir d'accuser réception de la publication mentionnée ci-dessous, que nous envoyons à la Library of Congress, à Washington, D. C.

Curi, Maurício, Père - "Aída Curi, au prix de sa propre vie !" 3e édition, 1975 (2 ex.).

Cordialement.

Rodney G. Sarle

Field Director – The Library of Congress Office, Brazil - Rio de Janeiro.

"Un épisode comme celui-là, qui a ébranlé l'opinion publique, n'aurait pas pu ne pas être dûment étayé par des documents, comme il l'a véritablement été dans cette œuvre."

William Habib – Consul du Liban à São Paulo.

"... la personnalité d'Aída est fidèlement décrite; dans ces paroles lapidaires, l'on trouve l'exubérante formation morale de la Maria Goretti brésilienne (...). Ce magnifique travail exprime deux vérités : la vertu d'Aída et combien elle manque à son frère."

(13-2-60 – Rio de Janeiro – José Valladão – avocat de la famille au cours du procès,)

Il faut accepter que, même si les temps ont changé, ce n'est pas pour autant que l'idéal chrétien de pureté cesse de trouver refuge chez des âmes choisies, capables de donner leur vie en toutes circonstances pour défendre cette vertu. Et l'autre vérité qui ressort de la lecture du livre : c'est presque toujours d'un foyer chrétien, comme celui d'Aída Curi, et d'une éducation virile, basée sur des principes sains et justes, que viennent les personnes qui nous impressionnent par le don héroïque de leur vie."

(Alfredo Mattar – professeur du secondaire et père de famille,)

"Une tristesse immense a envahi mon cœur lorsque j'ai commencé à lire votre livre. Je me suis mise à la place de votre soeur et je ferais tout mon possible pour conserver mon honneur. Une jeune fille de 18 ans à peine s'est sacrifiée pour préserver son honneur et celui de sa famille. Aujourd'hui, il reste d'elle la nostalgie qu'elle a laissée chez son frère et l'admiration pour ses pensées, pour la pureté de son âme, de son caractère et de sa

personnalité. Pour l'amour de Dieu, ce sacrifice a valu la peine. De nos jours encore, l'on entend des commentaires sur Aída Curi."

Quartier de Paraíso, São Paulo, le 21 mai 1975.

Aliçar Chammas – 15 ans.

"Devant la vérité objective, non seulement la virginité physique d'Aída, mais surtout son intégrité morale et spirituelle sont indéniables. C'est ainsi que, n'ayant été illuminée que par la Lumière Supérieure - DIEU, qui l'a toujours guidée, et n'ayant choisi que DIEU comme son tout, l'on comprend le choix d'Aída, totalement tourné vers Lui, à travers le martyre. C'est la conclusion que nous avons tirée de la lecture du livre "Aída CURI, au prix de sa propre vie !"

São Paulo, le 19 avril 1973.

(Le couple Munir Cury – procureur public et Afife Lemes Kaial Cury –avocate).

(...) J'ai été heureux en lisant le livre sur Aída Curi, dont le sort, si semblable à celui de Sainte Maria Goretti, m'a tellement ému, qu'Aída a trouvé sa place dans mon coeur, comme une âme sainte, inspiratrice et protectrice.



Igino Giordani

11-2-1977 Rome – Italie – écrivain et ex-député du parlement italien.

"Grazie del suo libro e dell'occasione che mi ha dato di conoscere Aída". (Merci pour votre livre qui m'a donné l'occasion de connaître Aída).



Chiara Lubich (Prix Templeton 1977 pour le Progrès de la Religion.) 1-00040 Rocca di Papa-Itália.

L'AUTEUR.



Monsenhor Maurício Curi, né au Brésil, à Pedro Leopoldo, ville de l'Etat de Minas Gerais (11/11/1940), est originaire de la ville de Saydnaya, en Syrie. Ses parents appartenaient à l'Eglise Melkite Catholique de rite byzantin. Il a étudié, durant ses premières années de séminaire, avec les Pères Salvatoriens, à Piedade (Rio) puis à Jundiaí (São Paulo). Il a étudié la philosophie au séminaire de São José, à Rio Comprido, Rio de Janeiro (1960-1962). Ensuite, son évêque, Dom Elias Coueter, le premier évêque melkite du Brésil, l'a envoyé

étudier la théologie à Jérusalem chez les Pères Blancs Missionnaires d'Afrique (1962-1966).

En 1965 il a été ordonné prêtre dans la ville d'origine de ses parents, à Saydnaya (Syrie), puis est parti à São Paulo, où il a travaillé pendant 13 ans comme vicaire paroissial à la cathédrale melkite de Nossa Senhora do Paraíso.

Il a travaillé comme volontaire pour l'Association d'Aide aux Enfants Handicapés (A A C D). Il a été assistant religieux remplaçant, pendant 2 ans, à l'Association des Filles de Marie de l'Archidiocèse de São Paulo.

En 1977 il reçoit le titre d'archimandrite (qui correspond à peu près au titre de monsenhor dans le rite latin).

Depuis la mi-1979, il vit hors du Brésil. Il a fréquenté l'Ecole de Spiritualité pour Prêtres, créée à l'initiative du Mouvement des Focolari, en Italie, où il a passé deux périodes : à Frascati, de 1979 à 1980, puis à Loppiano, près de Florence, en 1986.

Il a été le curé de deux églises melkites en Syrie (Kafarbo et Yabrud) pendant 6 ans (1980 - 1986). Et, après cette période, il a passé 5 mois en Afrique, entre la République du Cameroun et la Côte d'Ivoire.

Il y a été accueilli par ses amis, les prêtres focolarini et y a fait une expérience comme prêtre.

En 1986, à la mi-année, il arrive en Egypte pour servir l'Eglise Melkite du Caire, au départ comme vicaire paroissial de l'Eglise de l'Immaculée Conception et, à partir de septembre 1989, comme curé.

Au Caire, il a été juge assesseur du tribunal ecclésiastique de première instance pour les melkites catholiques (1993 - 2000) et, par la suite, défenseur du lien de ce même tribunal.

Il est l'auteur de cinq livres en portugais : "Maria Rosa, le don de consoler" et "Aída Curi, au prix de sa propre vie" (Ce livre, publié et réédité 4 fois par les Editions Paulinas et Editora Ave Maria, à São Paulo, il y a longtemps, est en rupture de stock) ; en Egypte, il a publié en français et en arabe, "Catéchisme pour la première communion" et, en français, la biographie d'un laïc melkite d'Egypte, le Dr Boutros Wadhib Cassab. En 2014, il a été nommé par Sa Béatitude le Patriarche Grec-Catholique Gregorios III, postulateur éparchialde la cause de canonisation de cet illustre avocat, professeur de droit, père de famille et apôtre de la Haute Egypte.

A l'occasion du 80e Anniversaire de Sa Sainteté Benoit XVI , il a publié un livre en français: "Deux Papes, une seule devise : amour et vérité" et, quelques années après, un livre intitulé "Benoît XVI, le Pape de l'espérance". Il a publié au Brésil, aux éditions Max Limonad, en 2013, " Enfants brésiliens, l'amour gagne toutes les batailles" avec "Poésies de l'auteur". Il raconte dans ce livre l'histoire de Jobair, enfant d'Aparecida do Norte, et nous parle du rayonnement de cet enfant et son témoignage auprès des enfants handicapés de l'AACD de Sao Paulo dans les années 1973-1977.

En plus de ces livres, ils prépare en ce moment l'édition en français et en arabe d'un nouveau livre sur un prêtre égyptien grec-melkite catholique : "La spiritualité du père jésuite docteur Henry Ayrout". Il a collaboré, par des articles et des poésies de contenu social et religieux, avec le journal "O São Paulo" de l'archidiocèse latin de São Paulo, et écrit actuellement pour le journal an langue française et arabe "Le messenger", le seul journal catholique d'Egypte.



INDEX.

- Préface – Munir Cury et Afife L. Kaial Cury.....	6
- L'affaire Aída Curi	7
- Les faits du crime.....	10
- Le contexte social de l'époque.....	15
- Les inconnues du crime	16
- Suicide ou homicide?.....	19
- "Une mer de boue".....	26
- Un appel.....	28
- Le 14 juillet 1958.....	30
- Le piège.....	35
- Le porte-clefs.....	36
- Les lunettes et l'alliance.....	37
- Le sac.....	38
- Les taches de sang sur le livre.....	38
- L'a-t-on forcée ou était-elle d'accord ?.....	39
- La recherche du lieu.....	40
- L'agression et la résistance	41
- Le dépôt de plainte.....	44
- Prononcé du jugement	48
- L'avis du magistrat Cordeiro Guerra concernant le non-lieu.....	49
- L'arrêt de la chambre criminelle de première instance.....	51
- Précision importante.....	52
- La vertu au-dessus de toutes les valeurs.....	53
- À ma soeur, affectueusement.....	56
I - Quand les détours du monde sont les voies de Dieu.....	64
II- Premiers gros plans sur son enfance	69
III - Portrait intérieur	71
IV - Des délicatesses que l'on n'oublie pas.....	72
V - Les qualités d'une novice.....	75
VI- "Parfum de charité"	75
VII - Dévotion	78

VIII- Marie.....	81
IX - Un rêve.....	81
X - Notes d'un journal.....	85
XI - Deux lettres.....	87
XII - Une excellente élève.....	93
XIII - Le témoignage d'une camarade.....	98
XIV – Extraits de l'entretien accordé par Marília Alvarenga.....	100
XV - Présage.....	104
XVI - Maria Goretti.....	108
XVII - Elle connaissait Maria Goretti.....	110
XVIII - "... Je ferais la même chose!".....	111
XIX - "Plutôt mourir !".....	112
XX - Un coeur entier.....	113
XXI - L'élève de "Cultura Inglesa".....	113
XXII - "NON !", "JE N'Y VAIS PAS!".....	117
XXIII - ELLE EST MONTEE DE FORCE ET EN CRIANT.....	119
XXIV - Qui était Aída?.....	121
XXV - "Une soeur de Maria Goretti".....	126
XXVI - "J'ai très bien connu son âme".....	129
XXVII - "J'ai été camarade et enseignante d'Aída".....	137
XXVIII - Rêves et pensées au sujet d'Aída Curi.....	141
XXIX - Le pardon d'une mère.....	151
XXX – À ma soeur.....	157
XXXI - Appendice	160
XXXII - Elles sont nombreuses! Elles sont la gloire de l'Église!.....	166
XXXIII - Imitatrices de Maria Goretti	167
XXXIV - Appréciations	171
L'AUTEUR	180

L'auteur déclare que sa famille n'a jamais reçu aucun droit d'auteur et n'a tiré aucun bénéfice des publications – livres ou revues – consacrées à Aída.

Et quant à ce livre, nous déclarons que tous les bénéfices seront reversés à des oeuvres de charité.
